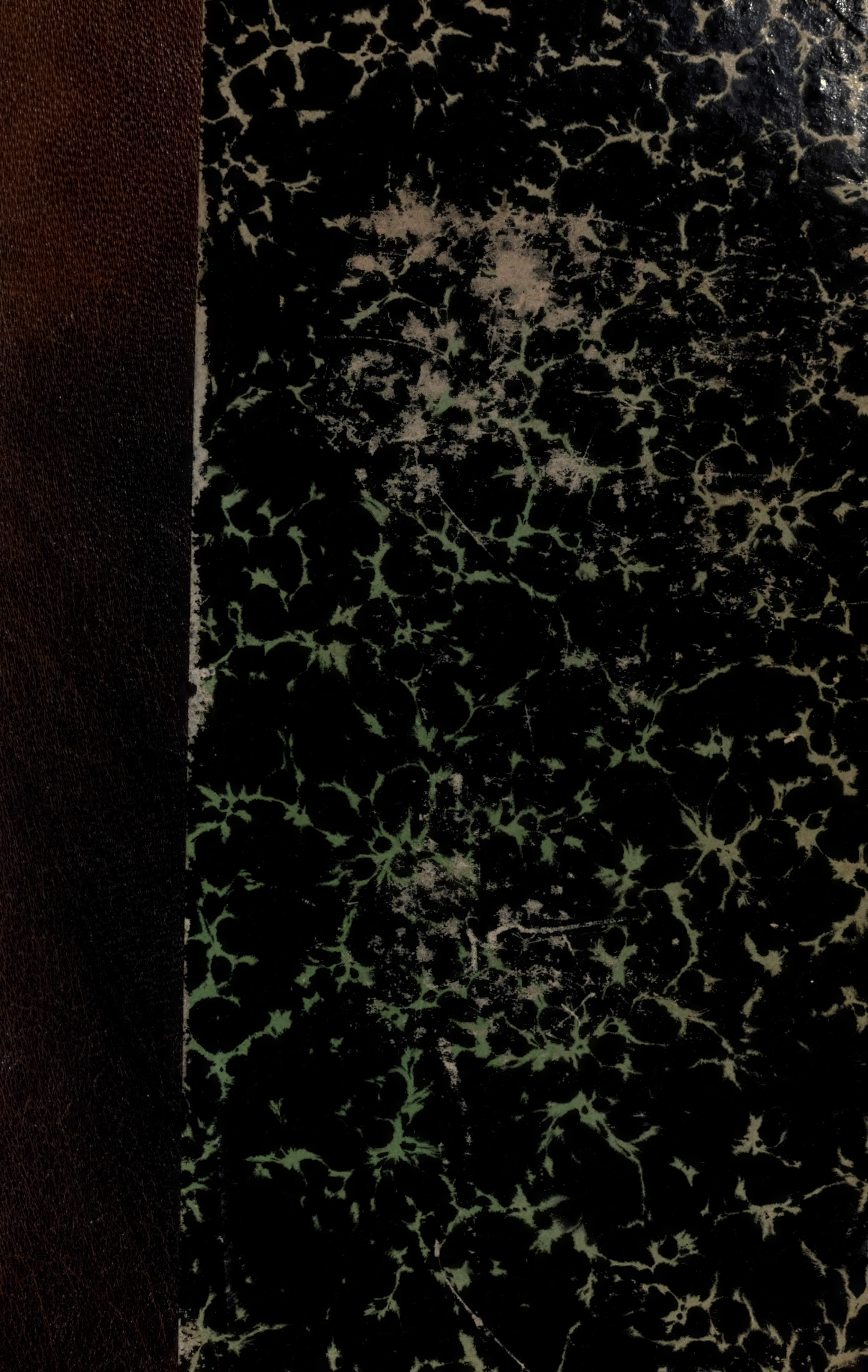






# BOCCACE



STATUE DE BOCCACE A CERTALDO

E. RODOCANACHI

# BOCCACE

## *Poète, Conteur, Moraliste, Homme politique*

*Ouvrage illustré de 6 Planches Hors Texte*






PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1908

# INTRODUCTION

*L'OBJET de cet ouvrage est surtout d'étudier Boccace dans ses œuvres. Elles sont nombreuses, car il écrivit sans relâche depuis sa vingtième année jusqu'à son dernier moment, et il s'y peint au vif, car il éprouva toujours le besoin de s'épancher, de s'expliquer, de s'analyser. Ses premiers romans n'ont été composés qu'à cette intention ; tantôt sous le voile de l'allégorie, tantôt presque sans détour, il y conte ses espérances, ses joies, ses doutes, ses désespoirs. Plus de dix fois, il a retracé l'aventure amoureuse qui décida de sa carrière littéraire. On peut suivre de point en point et très exactement dans ses écrits la genèse et le développement de ses sentiments, l'évolution de son caractère, la crise morale qui l'amena, vers la cinquantaine, à se jeter dans la dévotion et à abandonner la poésie et le genre amoureux. La seule de ses œuvres dans laquelle il ne se montre guère et la seule où généralement on le cherche, c'est le* Décaméron.

*Sous une apparente variété, il y a dans l'œuvre de Boccace une grande unité ; les mêmes sentiments s'y retrouvent toujours, les mêmes personnages y reparaissent*

*sans cesse. C'est un long drame dont ses divers ouvrages forment comme les actes.*

*Le* Décaméron *est en germe dans son œuvre de début, le* Filocopo. *En revanche, ses sentiments de dévotion s'y trouvent déjà aussi ; il y résume à deux reprises tout l'Ancien et tout le Nouveau Testament.*

*Ce gai compagnon si prompt, disaient ses contemporains, au badinage grivois, était un curieux de science, un travailleur acharné, un savant universel. Toute sa vie se passa à rechercher, à lire, à annoter des livres; puis, lorsque l'heure vint de « rentrer au port », il mit à profit son acquis, qui était immense, pour composer des traités d'histoire, de mythologie et de géographie. Mais, même dans ces ouvrages, qui semblent favoriser si peu les confidences, il se livre tout entier, il donne son sentiment sur tout, en sorte que son œuvre est une confession continue d'autant plus franche qu'elle est souvent inconsciente, une autobiographie psychologique d'une rare précision.*

*Si ses romans nous font voir un amant suffisamment fidèle pour pouvoir accuser les femmes d'inconstance, très fin de sentiment, exalté et cependant très observateur de lui-même, et sans cesse appliqué à s'étudier; si ses livres d'érudition nous surprennent par leur science, ses lettres nous font connaître un patriote convaincu, un père tendre, un ami de toutes les heures d'un attachement inébranlable.*

*Mais, au fond, Boccace était avant tout poète, non*

*pas seulement par la façon pleine de grâce et de sentiment dont il voyait et exprimait les choses, par son extrême sensibilité, mais aussi au sens plus élevé qu'il donne au nom de poète. Le poète devait être à son avis, et il l'a bien des fois répété, un interprète de la nature et du monde métaphysique, un savant et un vulgarisateur en même temps qu'un guide, presque un directeur, et il estime, en fait, que la poésie est un sacerdoce qu'on ne doit accepter qu'avec crainte et humilité. Aussi ne manque-t-il jamais à faire œuvre de moraliste ; à tout propos, il gourmande ceux qui sont portés à la paresse, à la vanité, à l'avarice et au libertinage, et conseille la pratique des vertus dont ses personnages donnent parfois si peu l'exemple. Ses derniers ouvrages sont un cours de morale en action. Même dans ceux qu'il écrivit au fort de ses passions, on rencontre des réflexions morales et philosophiques, de sages conseils, de louables dissertations. Et il parle avec conviction autant qu'avec force.*

*Modeste, mais d'une modestie ombrageuse qui le portait à des éclats d'orgueil, « d'une vaniteuse humilité », comme le disait Pétrarque, il aimait passionnément la gloire sans la vouloir tapageuse ; son humeur inquiète et un peu irritable lui fit préférer la retraite de Certaldo à la vie agitée de Florence, ou à la fastueuse mais un peu servile hospitalité qui lui était offerte dans les demeures seigneuriales. De plus, il y allait de sa réputation de poète de rechercher la retraite.*

*Tels sont les traits du caractère de Boccace qui appa-*

*raissent dans ses œuvres et qu'on s'est efforcé de dégager.*

*On ne peut, au surplus, le connaître exactement qu'au moral ; sa vie matérielle, le détail tout au moins de ses actions nous échappe. On en est réduit à tout moment aux apparences, aux conjectures, aux déductions souvent ingénieuses, mais incertaines, de ses nombreux biographes. Rien de précis n'est connu ni sur sa naissance, ni sur sa jeunesse, ni sur aucun des événements capitaux de son existence. Elle fut active cependant, plus diversement que sérieusement remplie, en tout cas agitée à ce point que ses amis l'appelaient, par antiphrase, « Jean de la Tranquillité ». Boccace a parcouru l'Italie entière, la Provence, le Trentin et sans doute le sud de l'Allemagne, et l'on ne connaît qu'à peine l'époque et l'itinéraire de ses voyages. De même pour ses ambassades. Ses concitoyens l'estimèrent assez pour lui en confier plusieurs et de fort importantes; mais on n'en sait guère que l'objet et le moment. De sa correspondance, qui fut immense comme celle de Pétrarque, il ne reste presque rien, parce qu'il n'a pas pris soin, comme Pétrarque, qui songeait beaucoup à la postérité, d'en faire tenir copie.*

*C'est pourquoi on est si mal renseigné sur ce qu'il fit, alors qu'il semble que rien n'est ignoré de ce qu'il pensa.*



# BOCCACE

## *CHAPITRE I*

## JEUNESSE DE BOCCACE

SA NAISSANCE A PARIS. — SON PÈRE BOCCACCINO. — APPRENTISSAGE COMMERCIAL. — ÉTUDES THÉOLOGIQUES. — ARRIVÉE A NAPLES. — BAÏES. — SES PREMIÈRES AMOURS. — SES MAÎTRES. — SON ÉRUDITION.



BOCCACE naquit poète[1]. Alors qu'il ne savait pas encore lire et qu'il ignorait, dit-il, de combien de pieds un vers était formé, il composait déjà « de petites fictions poétiques ». Or, à l'époque où il atteignit l'âge d'homme, l'Italie commençait à rendre hommage au génie tragique de Dante, et des premiers il en subit l'ascendant[2]. « Ne songe pas à te montrer », écrit-il dans une de ses œuvres de jeunesse, le *Filocopo*, « où l'on chante les vers mesurés du Florentin, lequel tu dois, comme un petit serviteur, suivre avec respect. »

1. *Ex utero matris*, dit-il dans la *Généalogie des Dieux*, liv. XV.

2. DOBELLI AUSONIO, *Il Culto del Boccaccio per Dante*, dans *Giornale Dantesco*, V, 1897, p. 219.

Pétrarque était en pleine gloire.

C'est pourquoi Boccace, qui voulait se faire un nom [1], se les proposa constamment l'un et l'autre pour modèles et s'efforça d'écrire et d'aimer à leur ressemblance. Sa vie et son œuvre sont dominées par cette pensée et ne s'expliquent que par elle. Mais la nature avait heureusement départi à Boccace une âme trop ardente pour qu'il pût s'imposer une passion aussi sereine que celle de Pétrarque et, d'autre part, ce qu'il y a de plus profond dans la *Divine Comédie*, la magnifique puissance de la pensée et du style, lui échappait complètement : son *Commentaire de l'œuvre de Dante* en est la preuve. Aussi sa personnalité resta-t-elle entière et ne doit-il aux maîtres qu'il s'était donnés que la forme de ses écrits et la mise en scène de son amour.

Il avait neuf ans de moins que Pétrarque, étant né en 1313, ce qui lui permettait l'amitié et n'empêchait pas le respect, d'autant que Pétrarque vieillit plus vite. Sa mère fut, ce semble, une Française, une Parisienne de la bourgeoisie, que le père de Boccace, Boccaccino, aurait connue alors qu'il se trouvait à Paris pour son commerce ; elle était veuve depuis peu ; il la séduisit par de belles promesses et puis l'abandonna, emportant l'enfant qu'il avait eu d'elle. Ainsi

1. « Quelle est la vie si humble qui ne soit troublée du désir de la gloire ? », dit-il dans sa biographie de Dante et, dans sa lettre à Pizzinghe : *Ingenti animo in stratum iter intravi trahente me perpetuandi nominis desiderio.* (Corazzini, p. 198.)

Boccace serait né « près des bords charmants de la Seine », comme il les qualifie lui-même.

L'histoire de sa naissance se trouve racontée dans l'*Ameto*, par la nymphe Emilia et, d'une façon plus détaillée, dans sa première œuvre, le *Filocopo*. Le héros, après mainte aventure, chasse les biches dans les bois qui environnent Naples ; un de ses traits va frapper le tronc d'un haut sapin, le sang coule et l'arbre, interrogé, raconte son histoire. Son père Eucomos, originaire de la Toscane, avait été appelé auprès de Francomarcos, roi du pays blanc ; l'une des filles de ce roi, Giammai, se laissa tromper par les beaux semblants d'Eucomos ; elle eut un fils, Idalagos, l'arbre parlant, le nouveau Polydore[1]. Le départ d'Eucomos causa sa mort. De retour dans sa patrie, Eucomos épousa une femme du nom de Garamita ou Gharamita. Or, on a remarqué que Gharamita est l'anagramme de Margherita, qui fut, en effet, le nom de la femme légitime de Boccaccino[2] ; dans Giammai, on peut lire Jeanne et expliquer ainsi le nom de Giovanni, qui fut celui de Boccace[3].

D'ailleurs la suite du récit d'Idalagos montre qu'il s'agit bien de l'auteur lui-même.

Il est certain que le père de Boccace se trouvait en France au moment du procès et de l'exécution des

1. Dante avait également fait parler un arbre au XIII[e] chant de l'*Enfer* ; il contenait l'âme de Pierre des Vignes, qui lui conte son histoire.

2. Margherita di Gian Donato de Martolis.

3. Le premier traducteur français du *Filocopo* n'hésite pas à la nommer Jeanne. Voir CRESCINI, *Contributo alli studi sul Boccaccio*, p. 50-66.

Templiers, qui eut lieu en 1312-1314. Boccace, en en terminant la description fort dramatique que contient son livre des *Infortunes des Hommes illustres*, ajoute : « Ainsi le racontait Boccace mon père, qui disait avoir été présent à toutes ces choses. »

Boccace ne pardonna jamais « à celui à qui il donnait le nom de père » d'avoir délaissé sa mère, et il représente sa ruine en 1342, et la perte des biens que lui avait apportés sa femme Margherita, comme un juste châtiment.

Boccaccino exerçait le métier de changeur et de prêteur ; on a son livre de comptes pour l'année 1318 ; sa raison sociale était « Simon Janis Orlandini, Cante et Jacobus frères et fils, Ammanati et Boccaccino Chiline de Certaldo [1] ». Boccaccino prit l'enfant dans son comptoir, et il lui fallut apprendre à calculer, à chiffrer, à tenir des livres de comptes ; il en conçut contre le commerce, contre le négoce, contre l'argent une haine que les années n'effacèrent jamais. Commentant le passage de la *Divine Comédie*, dans lequel Dante s'élève contre ceux qui s'adonnent au gain, Boccace les accable à son tour longuement ; il proclame « qu'acquérir et garder la richesse ne se peut sans péché » ; il raille « ceux qui, la gueule ouverte, ne songent qu'à absorber le bien d'autrui » et les représente vivant dans des

1. Il faisait partie d'un des grands conseils en 1332, était chargé de surveiller la fabrication des monnaies en 1345 et de l'approvisionnement de la ville en 1347. — Landau, *Giov. Boccaccio*, trad. Ant. Traversi, Naples, 1881.

transes perpétuelles à cause des serpents qui les entourent et qui sont les soucis que leur causent leurs richesses. Dans le *Filocopo*, il dit que le plus souvent « les grands biens empêchent les vertus et qu'il n'est chose meilleure ni plus honnête que de vivre en une pauvreté modérée[1] » ; et il montre l'homme riche en proie à de perpétuelles appréhensions, craignant que les larrons ne lui dérobent son bien, que ses régisseurs ne dilapident ses revenus, que ses vassaux ne le trompent (*Filocopo*, 4e question de la *Cour d'Amour*).

Cependant il lui pesait de n'être point riche. « Quand on est dans l'indigence, écrit-il, les premières années sont bien dures, car elles sont le commencement et le présage de longues souffrances. — Le plus cher parent devient un ennemi ; chacun se moque du pauvre, et celui qui n'a pas de monnaie, personne n'en veut pour ami ». (*Amorosa Visione*, XIV, 22-23 ; *Ameto*.)

Mais ce qui lui pesait plus encore, c'étaient les efforts qu'il fallait faire pour se tirer de la pauvreté. Dans l'*Amorosa Visione*, il représente, non sans une pointe de mépris, son bonhomme de père s'épuisant sans profit à gratter de ses ongles « la Montagne d'or », tandis que le roi Midas, qui n'est autre que Robert, roi de Naples, l'entame à grands coups qui font retentir tout le voisinage[2].

1. Dans la *Généalogie des Dieux* (XIV, 4) : « La pauvreté est la tranquillité de l'âme ; la richesse est ennemie du repos et tourmente les esprits. »

2. Il y a aussi dans ses œuvres bien des passages contre l'avarice, notamment celui-ci du *Filocopo* : « O avarice, insatiable bête, tu consumes toutes choses ! Tu

Son père dut bientôt reconnaître qu'il n'en ferait jamais un changeur, et il le plaça chez un marchand florentin, où, pendant six années, il apprit surtout, dit-il, à perdre son temps. C'est alors seulement que Boccaccino se persuada que son fils avait réellement plus d'aptitude pour les lettres que pour les affaires. Toutefois, espérant qu'à défaut du commerce l'Église l'enrichirait, il lui fit apprendre les règles canoniques chez un maître fameux. Mais Boccace n'avait aucun goût pour ce genre d'études, de telle sorte qu'il perdit là encore six ans. C'est pourquoi il reprochait plus tard à son père de l'avoir empêché de devenir « un grand poète », ce qui fut toujours son objectif. « Si un père juste m'avait conduit, écrivait-il, je serais au rang des grands poètes. On s'efforça, mais en vain, de tourner mon esprit vers les arts du gain, vers la culture mercantile de l'esprit; je ne suis devenu ni négociant ni canoniste, et j'ai perdu toute chance de m'élever à la poésie[1]. »

entres cauteleusement dans les cœurs et tu brises toutes les lois, tu ne connais pas la foi et tu portes les cœurs à la dureté. » Du reste, la déclamation contre le luxe et l'avarice était un lieu commun que les écrivains exploitaient à l'envi ; les *Entretiens* de Pétrarque roulent en grande partie sur le mépris qu'on doit avoir pour les richesses; Brunetto Latini en enseigne le dédain dans son *Tesoretto*, et Dante a livré à de très durs supplices ceux que leurs richesses avaient occupés durant leur existence. Dans le commentaire du chant VII de la *Divine Comédie*, Boccace explique que Cerbère, gardien des enfers, a trois têtes, parce qu'il y a trois sortes d'avares, gardiens de leurs richesses : ceux qui ont été enrichis par leurs parents, ceux qui ne reculent devant aucun moyen pour acquérir des richesses qu'ils prodiguent ensuite follement, et ceux qui peinent et travaillent pour gagner de l'argent dont ils ne font profiter ni eux ni personne.

1. *Généalogie des Dieux*, liv. XV. Au chapitre X, il montre le danger de détourner un enfant de sa vocation.

Néanmoins, il semble avoir étudié vers ce temps la grammaire avec Giovanni di Domenico da Strada, le père de son ami Zanobi[1].

Peu lui importaient les études pratiques et profitables ; les « doctes sciences furent le plaisir et le désir de sa jeunesse », parce qu'elles lui paraissaient contenir « l'art et le secret de la poésie ». A vrai dire, l'érudition et la poésie étaient alors inséparables ; on avait scrupule de traiter en vers d'autres choses que des faits mémorables ou des idées philosophiques. Combien Pétrarque ne s'excuse-t-il pas de consacrer ses vers à ses amours !

Enfermé dans les sombres boutiques ou dans les froides écoles de théologie de Florence, Boccace ne soupirait qu'après les champs, la lumière, l'espace et les études désintéressées. Or, son rêve se réalisa. Comment, pourquoi ? On ne le sait guère. Le fait est que, ainsi que dans un conte de fée, il se trouva subitement transporté dans le milieu qui convenait le plus à ses goûts, à Naples, la ville par excellence des plaisirs, des lettres, de la courtoisie et du gai savoir[2]. Il raconte que deux ours féroces, aux prunelles ardentes, lui avaient interdit l'entrée de sa maison, voulant sans doute indiquer par là que sa belle-mère Margherita et son demi-frère, qui avait alors quatorze ans, lui en rendirent le séjour insupportable. Peut-être suivit-il

1. De Hortis, *Studj sulle Opere latine di Boccaccio*, Trieste, 1877, p. 267.

2. Marcantonio Nicoletti, qui écrivit sa vie cent cinquante ans plus tard, rapporte, sur la foi d'un témoignage oral, qu'il alla visiter des parents dans le Frioul et passa de là, par Pola, dans les Pouilles.

l'exemple d'un jeune Florentin avec lequel il fut lié, Acciajuolo, de trois ans plus âgé que lui, lequel venait de s'établir à Naples et y avait fort bien réussi, « car il était bien doué et beau[1] ».

« Naples, dit Boccace dans la *Fiammetta*, était gaie, pacifique, abondante et splendide, plus qu'aucune autre cité italienne, fertile en fêtes, en jeux, en divertissements. — Là, dit-il encore dans un de ses sonnets (LXIX), on ne s'occupe qu'à festoyer, à danser au son des chants et de la musique, à discuter sur l'amour et à perdre les âmes chancelantes avec de douces paroles. Vénus y a si pleine licence que plus d'une qui vint Lucrèce s'en est retournée Cléopâtre. » Quel charme aussi dans la campagne environnante ! Baïes était encore, comme au temps d'Ovide, un lieu de délices et de folies. « Les rivages de la mer, les gracieux vergers, les jardins retentissaient de fêtes variées, de jeux toujours nouveaux, de très belles danses, de la musique d'instruments en nombre infini et de chansons d'amour. » (*Fiammetta*.) « A certains jours, les jeunes gens et les jeunes filles s'en allaient par gaies compagnies, et, lorsqu'on avait trouvé quelques frais ombrages, on plaçait des tables que l'on chargeait de mets si délicats qu'ils provoquaient l'appétit dès l'abord ; puis on se mettait à danser, à folâtrer ; on errait en barque le long de la rive ; les jeunes gens se déchaussaient, relevaient leurs

1. *La Giovinezza di Giov. Boccaccio* (1313-1341), par Arnaldo della Torre, Citta di Castello, 1905. Cf. *Ameto*, éd. Sansovino, 1568, p. 70.

vêtements de cendal et allaient parmi les rochers et dans l'eau arracher des coquillages ; d'autres pêchaient avec des filets. » Parfois des jeunes filles, assises sur la proue d'une barque, chantaient des chansons (sonnet XXXII), ou bien elles devisaient d'amour dans un frais bocage. C'est une de ces visions, sans doute, qu'il a si gracieusement décrite dans le sonnet XII :

Autour d'une fontaine, dans un pré
Couvert d'une herbe verte et de fleurs jolies,
Étaient assises trois angelettes parlant
Peut-être de leurs amours. De chacune

Le beau visage était ombragé d'un vert rameau,
Qui ceignait ses cheveux d'or, et une brise légère
Remuait doucement et l'or de sa chevelure
Et la verdure du rameau.

Après un moment, l'une dit aux deux autres,
A ce qu'il m'a semblé : « Eh, si d'aventure
De chacune de nous l'amant survenait,

Fuirions-nous d'ici avec terreur ? »
A quoi les deux autres aussitôt répondirent :
« Celle qui fuirait serait peu sage en l'occasion. »

Quand venait le printemps, c'étaient des cours d'amour. « Les jeunes filles, dit Boccace, ornées de leurs plus somptueux bijoux, tâchaient de rivaliser de beauté ; les vieillards les regardaient ; les jeunes gens dansaient en les prenant par leurs délicates mains. » (*Filocopo.*)

Boccace fut tout de suite admis dans cette aimable société[1]. « J'ai vécu, écrit-il, au milieu des jeunes nobles, et ils ne dédaignaient pas de venir chez moi. »

Le mépris de la noblesse pour les gens de la classe moyenne et surtout pour les marchands ne s'est guère manifesté que du jour où sa supériorité effective a commencé de décliner.

Boccace dut certainement parcourir bien des fois la côte d'Amalfi, « parsemée de petites cités, de jardins et de ruisseaux[2] ».

Ce décor à la Poussin commandait l'amour. Boccace avait alors vingt ans (1313-1333); il n'était pas beau, à ce qu'il semble ; ses lèvres étaient épaisses, ses cheveux roux ; son visage était rond, sa taille haute[3]; mais il avait de la gaîté et le rire facile; il aimait la causerie et contait en perfection. Son âme était trop éprise de beauté, trop ardente, et il avait trop souffert jusqu'alors de la froideur de ceux qui l'entouraient pour n'être pas avide d'aimer. Il eut des passades ; ses biographes les plus proches, Filippo Villani, Squarciafico, Betussi, en tombent d'accord[4]. Le « merle noir », la « blanche

1. De Blasiis, *La Dimora di G. Boccaccio a Napoli* (*Arch. Storico per le Prov. Napolitane*, XVII, 1892, p. 494).

2. *Décaméron*, IIe journée, IVe nouvelle.

3. Ses biographes immédiats, et entre autres Villani, le représentent ainsi. Ses portraits confirment cette description. Sur la fin de sa vie, il devint obèse.

4. Squarciafico parle d'une Florentine nommée Lucia, dont il fit la Lia de ses romans. « Fu molto dato alla libidine delle donne e de diverse fu inamorato e fra l'altre d'una fiorentina... » Betussi écrit de même : « Amo egli una giovane fiorentina nomata Lucia la quale sempre con finto nome chiamo Lia. Cosi anco sotto altri finti nomi nelle opere sue si comprende ad altre donne aver altre fiate

colombe » et le « perroquet » le charmèrent tour à tour et le désespérèrent ; sous les noms d'Abratomia et de Pampinea, ou d'Edea et de Calmena, il parle d'elles à plusieurs reprises dans ses romans[1].

Fleury ou Florio, qui est le héros du *Filocopo*, et dans lequel Boccace s'est représenté, tombe amoureux de l'une et de l'autre, oubliant sa passion inébranlable pour Blanchefleur, mais Calmena lui demande pourquoi il est si pâle. Cette question lui rappelle la pâleur de sa belle, et il se reprend.

Comme ce joli épisode semble n'avoir pas été emprunté, ainsi que le reste du récit, aux conteurs antérieurs, il se peut que Boccace, qui manquait d'invention, l'ait tiré de ses souvenirs personnels[2]. Il se souvenait encore de Pampinea, vingt ans plus tard, quand il écrivit le *Décaméron*, puisqu'il fit d'elle la reine de la première journée.

Même au plus fort de sa grande passion, son âme « pèlerine d'amour », pour employer la jolie expression qu'il s'applique à lui-même[3], ne sut guère rester fidèle que d'intention. Dans son madrigal II, il s'accuse

rivolto la fantasia.... Ma l'ultimo ed il perfetto de'suoi amori fu di questa Maria. » Quelques auteurs ont identifié Lia avec la veuve du *Corbaccio*. — CRESCINI, *La Lucia dell' Amorosa Visione*, Padoue, 1882.

1. *Filocopo, Ameto*.

2. Dans l'*Ameto*, il dit : « E come gli altri giovani le chiare bellezze andavano riguardando, ed io tra le quali una giovane nimfa chiamata Pampinea fattomi del suo amor degno in quello mi tenni non poco di tempo. Ma a questa la vista d'un altra chiamata Abratomia mi tenne e femmi suo. Ella certo avanzava di bellezza Pampinea. »

3. Elle est de Dante (*Purgatoire*, chant VIII, vers 4).

d'autres amours, mais il explique qu'il n'a eu pour objet que de donner le change aux médisants. Pétrarque s'excuse aussi auprès de Laure « d'avoir été vaincu par des désirs qui l'avaient entraîné à leur suite ».

Cependant Boccace ne donnait pas tout son temps aux dissipations. Dès ses premières années, il avait éprouvé du goût pour l'érudition, pour l'étude des sciences; maintenant qu'il se trouvait dans une ville où, grâce au roi Robert, les maîtres les plus en renom étaient réunis et qui le disputait à Pise et à Bologne pour l'éclat de son enseignement, il s'appliqua à s'instruire en toute chose[1]. Il étudia auprès de Paolo Perugino, le bibliothécaire du roi, qui recherchait pour lui avec passion les livres des historiens et des poètes[2]. Ce fut de lui probablement qu'il apprit le peu de grec qu'il possédât avant ses relations avec Léonce Pilate et dont il fait un usage si abondant et si aventureux dans ses premiers ouvrages[3].

Boccace fut assidu au cours de droit que, quoique poète, Cino da Pistoia professait à Naples. Cino était grand ami de Dante et de Pétrarque, et, par lui, Boccace dut apprendre à les mieux connaître. Cependant il a

1. Boccace compare souvent le roi Robert, dans ses premiers écrits, à Midas, et le proclame le plus vil des hommes pour avoir séduit la mère de Fiammetta; dans la *Généalogie des Dieux*, tout au contraire (XIX, 9), il déclare que, depuis Salomon, les hommes n'ont pas vu de roi aussi sage.

2. *Généalogie des Dieux*, XV, 6.

3. Par exemple dans leurs titres : *Filocopo*, *Filostrato* et dans les noms de ses personnages. Il en est de même dans les églogues. — Baldelli, *Vita di G. Boccaccio*, Florence, 1806, p. 254.

écrit dans la *Généalogie des Dieux* (XV, 10) : « Déjà mûr d'âge, sans que personne me poussât, sans maître, je mis à profit le peu que je savais et je commençai à lire et à m'assimiler les œuvres des poètes. »

Paolo de Dagonari, surnommé Geometra [1], « pour qui l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie n'avaient point de secrets », lui montra, au moyen d'instruments imaginés par lui, les merveilles du ciel, « dont les autres, écrit Boccace, ont coutume de raisonner par ouï-dire [2] ».

Il eut aussi pour maître Andalone del Negro, de Gênes, astronome et médecin de la cour, qui avait publié plusieurs traités scientifiques et dont la réputation était établie. Andalone lui enseigna, a-t-il écrit, les mutations de la lune, la cause des éclipses et à connaître la marche de Mars « rougeâtre », de Jupiter « tempéré », de Saturne « paresseux » ; il sut de lui les vertus et le sexe des planètes, leur influence sur le corps humain et leur empire absolu sur le monde entier ; il apprit aussi que « toutes les étoiles tirent leur lumière du soleil [3] » . A la vérité, Boccace ne jouit pas longtemps de ses leçons : Andalone mourut fort âgé, avant 1334, époque où il lui fut nommé un successeur dans la charge d'astronome officiel [4].

1. De Hortis, *Accenni alle Scienze Naturali nelle Opere di G. Boccaccio*, Trieste, 1877, p. 8.

2. *Généalogie des Dieux*, XV, 6.

3. *Filocopo*, liv. VII, récit d'Idalagos. Cf. liv. II, Fleury va suivre les leçons d'un astrologue.

4. Arnaldo della Torre, *La Giovenezza di Boccaccio*, p. 154.

Cependant, malgré l'autorité du maître, il resta quelque doute dans l'esprit de Boccace sur la solidité de ses déductions. On lit dans le *Commentaire de la Divine Comédie* : « C'est une absurdité et une hérésie que de penser que les constellations imposent aux hommes une nécessité [1]. » Toutefois, ailleurs, il admet cette influence, tout en déclarant que la complication des mouvements sidéraux est si grande que les hommes n'en peuvent démêler la véritable signification [2]. L'insistance avec laquelle Pétrarque lui écrit que les astrologues sont des dupeurs montre qu'il pensait que son ami avait grand besoin d'être mis en garde contre leurs supercheries [3].

Dans les *Infortunes des Hommes Illustres*, il donne un exemple de la façon dont Andalone conduisait ses leçons ; c'est dans sa bouche qu'il met l'apologue du débat entre Pauvreté et Richesse, dans lequel Pauvreté terrasse Richesse et, pour toute vengeance, l'oblige à attacher la Fortune à un pilier duquel il est loisible à chacun de la détacher [4].

Boccace était doué sans doute d'une extrême facilité

1. Dans le commentaire du chant xv de la *Divine Comédie*, à l'occasion du vers : « Ed egli a me, se tu segni tua stella », il explique la façon d'opérer des astrologues, qui, entre autres choses, dit-il regardent quelle est la planète qui se trouve à l'Orient au moment de la naissance d'un enfant....

2. De Hortis, *Accenni alle Scienze*, p. 14.

3. Par exemple, let. XXIII, XXIV, trad. Davelay.

4. Liv. III, début. Andalone veut montrer par là la vérité de cette maxime d'astrologie : « Il ne faut point accuser les astres quand celui qui est dans l'affliction a lui-même causé son malheur. »

d'assimilation ; dans la *Vie de Dante,* il dit : « Lorsqu'on a des dispositions pour un art, à la moindre petite leçon, on devient un maître consommé. » Et ce n'était point là suffisance ; ses contes, de même que ses romans, montrent qu'il avait une connaissance très étendue de toutes les sources littéraires auxquelles il pouvait puiser ; il composa des dictionnaires historique, géographique, mythologique, qui révèlent une culture très complète ; tous les classiques et tous les ouvrages d'érudition que Pétrarque avait étudiés lui furent connus, ce semble. Il était, en outre, expert en botanique, car, dans l'*Ameto,* se trouve une description exacte et minutieuse des fleurs, des plantes, des arbres et des herbes croissant en Italie avec leurs propriétés respectives [1].

La science de Boccace nous réserve parfois d'étranges surprises ; ainsi il pense que le poumon est l'organe de l'intelligence et qu'il jette au dehors et aspire tour à tour, comme un soufflet, les pensées ; les songes sont occasionnés par les vapeurs humides qui s'exhalent de l'estomac et obstruent les artères ; les goulus ont les yeux rouges et larmoyants, parce que les vapeurs provoquées par l'excès du boire et du manger leur montent dans la tête et sortent par les yeux ; la luxure a son siège dans la veine du talon. En fait d'histoire naturelle, Boccace nous apprend que les mouches naissent

1. P. de Nolhac, *Pétrarque et l'Humanisme,* Paris, 1907, t. II, p. 43.

de la pourriture des eaux et les guêpes des entrailles des ânes ; quand la baleine ouvre la bouche, il s'en dégage une odeur qui attire tous les poissons du voisinage dont elle se nourrit ; les cygnes sont si agiles qu'on ne peut les atteindre qu'en les réduisant par la fatigue, et cette agilité leur vient de l'humidité de leurs humeurs. Il raconte l'histoire d'un dauphin sur le dos duquel un enfant était monté ; une tempête tua l'enfant, et le dauphin en eut une telle douleur qu'après l'avoir déposé sur le rivage il en mourut. En ce qui concerne la géologie, Boccace se borne à dire que les pierres » ont une structure froide et sèche »; que le feu « transforme les minerais en métal, donne naissance au fer et perfectionne l'or ». L'ambre est une gomme qui sort de certains arbres affectionnant l'humidité et que l'on trouve le long du Pô ; elle s'épanche à l'automne quand le soleil commence à décliner [1].

A vrai dire, il ne peut s'empêcher d'être poète, même dans ses œuvres d'érudition ; au moment de parler des forêts dans le *Dictionnaire géographique,* il remarque « qu'elles sont l'ornement des montagnes, comme les cheveux sont l'ornement des femmes et comme la barbe est l'ornement des hommes ». A propos de la colline du Vatican, tout ce qu'il songe à en dire, c'est « qu'elle passe pour avoir été le lieu où Jupiter fut nourri et élevé ». D'autre part, l'un de ses sonnets fait

1. *Généalogie des Dieux,* DE HORTIS, *Accenni alle Scienze.*

à l'imitation de Pétrarque (sonnet XLVII), est une énumération géographique, et la canzone III, une liste de personnages historiques.

Admirateur enthousiaste des anciens [1], il considérait leur temps, ainsi que la plupart des lettrés de son époque, comme un âge d'or ; il regrettait amèrement l'abaissement de Rome et se flattait qu'on pouvait lui rendre sa splendeur [2] ; mais, contradiction curieuse, bien qu'il y en ait plus d'un exemple, ses ruines le laissaient tout à fait indifférent ; il ne dut éprouver aucune émotion à les contempler, et la preuve en est que, lorsqu'il mène dans le *Filocopo* ses héros à Rome, la seule chose qui les y frappe, c'est le Latran [3].

La recherche des manuscrits, des textes disparus, le passionnait. Benvenuto d'Imola raconte, dans son *Commentaire de la Divine Comédie*, quels furent son désespoir et sa colère quand, étant au Mont Cassin et ayant demandé à voir la bibliothèque, on le fit monter

1. Il reconnaît toutefois, en parlant des Templiers (*Infortunes des Hommes illustres*, liv. IX), que les modernes ont à l'occasion montré autant sinon plus d'héroïsme.

2. Il a souvent déploré dans ses vers l'abaissement de la ville éternelle. Dans la canzone III, il dit :

> O fleur de toute cité, reine du monde,
> Qui tins sous ta domination l'Asie, l'Afrique et l'Europe,
> Où sont les deux Scipions ?
> Ni le pape, ni l'empereur ne s'occupent de toi....

Et ailleurs il se désole que Paris et Bologne lui soient supérieures.

3. Cependant, quand Filocopo et Biancofiore admirent les ruines merveilleuses des environs de Naples, « ils ne peuvent s'empêcher de songer comment leurs auteurs devinrent grands ». (*Filocopo*, liv. VII, commencement.)

par une échelle dans un grenier où il trouva, sous une poussière épaisse et couverts de mousse, des livres dont les marges avaient été coupées par les moines, dont les feuillets avaient été en partie arrachés et que personne ne songeait à lire[1].

Lui-même il a décrit ses joies de chercheur persévérant. Il séjournait à Ravenne, et Pétrarque lui avait demandé d'examiner si Pierre de Ravenne et Pierre Damien (né à Ravenne, vers 988) étaient une seule personne. En vain fouillait-il les archives et interrogeait-il les plus savants parmi les habitants, il n'obtenait aucun renseignement[2]. « Autant interroger, dit-il, les lointains Espagnols sur les coutumes et sur l'histoire des Indiens ; je m'étonnais qu'un homme ayant joué à Ravenne un si grand rôle, y ayant fondé un monastère, fût à ce point oublié. » Quand un vieillard lui dit qu'il croyait posséder quelque chose sur Damien, Boccace le suivit chez lui et se mit à dépouiller des monceaux de parchemins, couverts d'écriture et tirés de vieux sacs tout noirs de fumée. Il commençait à se trouver fort ridicule d'avoir cru ce que lui avait dit le vieux, quand soudain il aperçoit un volume tout maculé de taches et en mauvais état ; il l'ouvre et lit à sa grande joie sur la première page : *Vie de saint Pierre Damien*[3].

Boccace offrit aussitôt à Pétrarque de lui envoyer le

1. Dans Muratori, *Antiq. Ital.*, II, 801. Klette, *Beiträge*, 1888.
2. Corazzini, *Le Lettere di Boccaccio*, Florence, 1877, p. 303.
3. C'était la biographie du saint écrite par un de ses disciples, Giovanni de Lodi.

texte original ou une copie, bien qu'il trouvât cet ouvrage « plus propre à divertir une assemblée de femmelettes qu'un homme sérieux[1] ». On peut donc ranger Boccace parmi ces érudits patients, tels que Pétrarque, Pogge, Bessarion, dont les recherches ardentes et infatigables ont sauvé d'une lente destruction tant de chefs-d'œuvre enfouis dans les bibliothèques monastiques. Sa bibliothèque dut être très fournie en ouvrages classiques achetés à grands frais, autant toutefois que le lui permettait la modicité de ses moyens, ou bien transcrits par lui.

Il copia de sa main la *Consolation de Boèce*, que Bernardo Bembo et Fulvio Orsini possédèrent ensuite et qui était, du moins au temps de Fulvio, un beau volume relié en velours vert[2].

Il est probable que Boccace parlait le français comme la plupart des Italiens de la classe moyenne de ce temps, d'autant que son père avait fait, comme on sait, de fréquents séjours en France. On trouve dans ses écrits, comme dans ceux de Villani, de nombreux gallicismes. Le dialecte napolitain devait lui être familier, puisqu'il adressa à messer Alessandro de' Bardi une lettre en

1. La lettre est datée : *Cloaca fere totius Galliæ Cisalpinæ*, 2 janvier. Or, Boccace est entré en relations avec Pétrarque en octobre 1350; ce n'est donc ni dans son premier ni dans son second séjour à Ravenne, antérieurs l'un et l'autre à cette lettre, qu'il fit la découverte du manuscrit que recherchait Pétrarque, ce fut plutôt en 1353, quand il y fit un assez long séjour. Le 13 juillet, il adressait de Ravenne une lettre à Pétrarque. (Voir p. 100.)

2. P. de Nolhac, *La Bibliothèque de Fulvio Orsini*, Paris, 1887, p. 109, 237.

napolitain « pour le divertir[1] ». Il est certain, d'autre part, qu'il savait le provençal, puisqu'il dit lui-même dans le *Décaméron* que ce sont des récits provençaux qui lui ont fourni le sujet de la IX^e^ nouvelle de la IV^e^ journée, celle dans laquelle il raconte comment messire Guillaume de Roussillon fit manger à sa femme le cœur de son amant[2].

1. Corazzini, p. 23.

2. Dans le *Commentaire de la Divine Comédie*, Boccace explique que le mot *giubetto* vient de gibet, « parce qu'ainsi se nomme ce lieu à Paris, » à propos du vers :

*Io fei giubetto a me delle mie case,*

*Enfer*, chant XII, dernier vers.



*CHAPITRE II*

## « FIAMMETTA »

LA BEAUTÉ SELON BOCCACE. — PREMIÈRE RENCONTRE. — RÉCITS DE BOCCACE. — MARIA OU FIAMMETTA DAME POÉTIQUE DE BOCCACE. — AMOUR DE BOCCACE POUR LA NATURE. — SES SONNETS AMOUREUX. — RÉALITÉ DE SON AMOUR.



BOCCACE cependant avait depuis longtemps[1] distingué une femme parmi toutes celles dont il partageait la vie joyeuse. De haute race, car elle passait pour la fille, naturelle il est vrai, du roi Robert[2], elle était d'esprit fort cultivé, spirituelle et des plus courtisées. Elle avait nom Maria. Le mari de sa mère était originaire d'Aquino.

Le portrait que Boccace a fait d'elle maintes fois est-il sincère ?

Boccace a donné les mêmes traits à presque toutes les beautés qu'il dépeint. « Des cheveux longs, abondants et blonds, dit-il dans l'un de ses romans[3], sont

1. C'est ainsi, ce semble, qu'il faut interpréter la vision qu'il prétend avoir eue bien avant sa première rencontre.

2. Le roi s'était imposé à sa mère alors qu'elle sollicitait de lui une faveur.

3. *Ameto.*

un ornement indispensable de la femme autant que les beaux vêtements, les pierreries étincelantes, les joyaux ; sans cette parure, une femme ne saurait passer pour véritablement belle. » On sait, au reste, que les Italiennes cultivaient déjà l'art de se blondir. Il ajoute que les sourcils doivent être noirs, bien arqués, assez rapprochés, les yeux graves, longs, de couleur sombre, les joues pleines sans être grosses ; il veut que le menton soit « creux au milieu », rond et pas proéminent, la poitrine blanche. Dans la *Théséide*, comme on le verra, l'héroïne a les cheveux blonds, les cils noirs, les yeux brillants comme des étoiles, graves et longs, la bouche rieuse, encline au baiser, les lèvres fines, les dents de perle petites et bien rangées.

Si l'on dresse un tableau des attraits attribués aux sept nymphes de l'*Ameto*, on trouve qu'ils sont les mêmes pour chacune : cheveux d'or relevés sur la tête et ceints d'une guirlande, sourcils déliés et bien arqués, nez aquilin, bouche vermeille, dents d'ivoire, poitrine large, épaules droites, doigts effilés [1].

C'est là, au surplus, le type de la beauté que l'on retrouve partout, et l'on est en droit de se demander si Boccace ne l'a pas adopté, non en souvenir de sa belle, mais simplement pour se conformer aux idées courantes. Il est vrai que l'on peut supposer aussi que, si Maria d'Aquino a séduit Boccace et ses rivaux, c'est

1. Voir le tableau synoptique dressé par Traversi dans sa traduction de Landau. — Cf. H. Cochin, *Boccace*, p. 49.

que vraisemblablement elle répondait à cet idéal[1].

Boccace a bien des fois raconté sa première rencontre. « C'était, dit-il, à l'époque du printemps, alors que le soleil entrait dans la constellation du Bélier[2], vers la sixième heure du jour, le zéphyr soufflait, le temps était beau, la mer tranquille, quand je pénétrai dans une église située sur le mont Parthénope (S. Lorenzo, qui existe encore) ; on célébrait la visite du fils de Jupiter au royaume de Pluton (descente de Jésus aux Enfers). Alors apparut à mes yeux l'admirable beauté d'une jeune femme venue, elle aussi, pour écouter le divin service, et mon cœur frémit. » (Sonnet XXXI, *Ameto* et *Filocopo*[3].) Adossé à un pilier, Boccace la considéra longtemps. Le lendemain, il la revit au même lieu ; la veille, elle était vêtue de sombre et ce jour-là de vert.

Pétrarque avait aussi vu Laure pour la première fois un vendredi saint à l'église et vêtue de vert, peut-être parce que :

... verdeur est signifiance
De foy loyale et d'espérance

comme le dit le roman de Fauvel.

1. LANDAU, trad. Ant. Traversi, t. I, p. 188. Comparez la description de Griseida dans le *Filostrato* (Voir p. 59), les beautés de l'*Amorosa Visione*, celles du *Ninfale*. Cf. plus loin, p. 106, la description de Fiammetta. Voir le *Propugnatore*, XV (1882), part. I, p. 83.

2. Arnaldo della Torre se livre, à propos de cette indication, à de curieux calculs astronomiques (chap. II).

3. En un style figuré et obscur, Boccace raconte également sa rencontre dans la lettre : *Nereus amphitritibus*. Voir TRAVERSARI, *Le Lettere autografe di G. Boccaccio*, 1905, p. 56.

L'intention du jeune poète d'imiter son devancier déjà glorieux est trop évidente pour qu'on attache une importance quelconque à l'apparente précision du détail.

Il était d'ailleurs très avantageux pour Boccace d'avoir à se vanter d'une dame poétique aussi éminente que la fille d'un roi, fût-elle naturelle, et il ne cache pas qu'il en tira quelque vanité. « Ayant été embrasé d'un très haut et très noble amour plus peut-être qu'il ne convenait à ma basse condition et bien que j'en aie été loué et estimé davantage... », écrit-il dans le *Prologue du Décaméron.* C'est peut-être un peu pour cette raison qu'il parle de sa belle avec autant de liberté et d'expansion que Pétrarque mettait de mystère autour de la sienne.

Au surplus, Maria ou Fiammetta ne devait pas seulement jouer pour Boccace le personnage de Laure, mais aussi celui de Béatrice, puisque l'admiration de Boccace se partageait entre les deux poètes. Fiammetta sera pour lui, en même temps qu'une amante, un conseiller céleste, un guide qu'il ne suivra pas toujours à vrai dire, mais grâce auquel il lui sera donné, comme à Dante, de connaître la pure vérité.

Toutefois Boccace a surpassé ses maîtres en ceci qu'il a su décrire la femme telle qu'elle est, un peu plus changeante peut-être et un peu plus cruelle, parce qu'il en avait souffert, mais très vivante. On n'avait, avant lui, parlé de la femme que licencieusement ou de

façon exagérément spiritualiste; lui qui s'est appliqué toute sa vie à examiner « combien divers est le cœur humain » et surtout le cœur féminin, il en a merveilleusement compris et expliqué les ressorts. Le premier il a essayé la psychologie féminine.

Il y a, entre les dames poétiques de Dante et de Pétrarque et celle de Boccace cette différence essentielle que Fiammetta est une femme, une femme douée de sentiments, passionnée et faible, et non un être presque imaginaire, si enveloppé dans la fiction poétique que les contemporains eux-mêmes doutaient de son existence réelle[1].

Les circonstances dans lesquelles Maria ou Fiammetta succomba ont été plus d'une fois et un peu diversement rapportées par Boccace, qui a pris soin, au surplus, de dramatiser son récit[2]. Le héros, ayant soupiré longtemps et désespérant de fléchir sa belle, soudoie une servante qui l'introduit dans sa chambre à coucher ; tout en déshabillant sa maîtresse, elle lui vante les charmes du jeune homme, elle irrite ses désirs ; dès qu'elle est seule, le héros paraît, elle l'aperçoit à travers la courtine du lit et s'effare ; mais il lui parle avec feu et lui dépeint toute la violence de sa passion; elle se lève et rallume un flambeau aux cendres encore

1. Il en fut ainsi de Jacobo Colonna, l'ami intime de Pétrarque. Boccace partage ce doute dans un éloge qu'il fit de Pétrarque avant d'être entré en commerce de lettres et d'amitié avec lui. — De Hortis, *Studj sulle Opere latine de G. Boccaccio*, Trieste, 1877, p. 314.

2. *Filocopo*, *Ameto*, aussi *Fiammetta*.

chaudes du feu (on était en novembre) ; elle le conjure de s'éloigner, « de ne point profaner la chasteté de sa couche » ; il lui répond qu'il ne veut pas user de violence, mais que sûrement, « si elle lui dit non, il ira se tuer et qu'il ne sortira de sa chambre que mort ou satisfait » ; ce disant, il montre un couteau qu'il tient à la main[1]. Alors la belle, se précipitant sur lui, lui arrache son arme et s'écrie : « Ton intrépidité et ta beauté (?) m'ont désarmée.... » La poésie n'est-elle pas une façon élégante, gracieuse, mais inexacte de voir et d'expliquer les choses ?

Ce qui est sûr, c'est que Boccace ressentit un amour violent. Il aurait pu dire avec Dante : « Ecce Deus fortior me qui veniens dominabitur mihi : — Voici qu'un Dieu plus fort que moi est venu qui me dominera. » (*Vita Nuova,* sonnet II.) Il avait trop de passion dans l'âme, son œuvre entière est trop imprégnée d'amour pour qu'il n'ait pas au moins une fois, et probablement celle-ci, violemment aimé.

> Amour me donna à vous,
> Vous seule êtes mon bien,
> Par vous seule je puis être heureux.
> Vous êtes mon seul désir,
> Le seul réconfort de mon âme douloureuse.
> Seule vous donnez des forces à mon génie.

dit-il en terminant l'*Amorosa Visione.*

Filippo Villani, son premier biographe et presque

1. Troilo, dans le *Filostrato*, veut se tuer d'un coup de couteau, et Africo dans le *Ninfale Fiesolano*, se transperce.

son contemporain, raconte que Boccace se sentit subitement poète sur la tombe de Virgile. « Il abandonna le négoce déshonnête et, désormais voué à l'amour des Piérides, il se jeta avec frénésie dans l'étude de la poésie. » Villani dit vrai symboliquement. Sa rencontre avec Maria d'Aquino, près du tombeau de Virgile, décida de sa carrière, donna en tout cas une direction définitive à son esprit ; il était poète, il devint poète élégiaque.

Son naturel, au surplus, le portait à l'attendrissement et aux sensations douces et profondes. Il avait, comme les trouvères, l'amour des bois, des champs, le sentiment presque douloureux des beautés de la Nature. Dans une lettre d'un tour admirable adressée à Pino de Rossi, il vante le plaisir et l'avantage d'être à la campagne, d'entendre le chant des oiseaux au lieu des menteries des hommes, de contempler les fleurs et la frondaison des arbres. Partout se retrouve dans son œuvre cet enchantement ; les fleurs, la nature, le renouveau des choses sont pour lui une source de jouissances inépuisables ; ce thème revient aussi bien dans ses premiers écrits tels que l'*Ameto*, le *Ninfale*, la *Fiammetta*, que dans ceux de sa vieillesse, dont le tour sérieux semblait devoir exclure ces ornements, dans la *Vie de Dante*, dans le *Commentaire de la Divine Comédie*, voire dans les dictionnaires. « Le serin, dit-il dans le *Ninfale*, la linotte et une infinité d'autres petits oiseaux, chacun en son ramage, prêchaient tout

haut les louanges de Vénus, de quoi les montagnes avaient d'allégresse repris leur vert chapeau, les grands bois leur nouvelle parure, les petits coteaux leur tapis accoutumé, en sorte que toute la nature semblait rire à cause de l'aménité de la saison. » Et dans la *Théséide* : « La terre prenait des aspects charmants et se couvrait d'herbette et de fleurs jolies ; les arbrisseaux montraient leurs branches chargées de jeunes feuilles ; c'était le temps où les arbres fleurissent et où les oiseaux commencent à chanter leurs amours, contents et joyeux, au milieu des feuilles et des fleurs. »

C'est au printemps qu'il place, comme Dante et Pétrarque, le commencement de ses amours, les plus gracieux épisodes de ses romans ; la fraîcheur des ombrages, les senteurs des orangers et des giroflées, troublent ses héroïnes, apparemment parce qu'il en était lui-même troublé [1].

Boccace aima donc en poète attendri, un peu lyriquement. Ses vers, s'ils n'ont pas toujours la grâce de ceux de Pétrarque, ont plus de sincérité et de feu.

1. Comparez le sonnet XXXIV : « Quand les fleurs s'ouvrent et que les plantes verdissent, quand les oiseaux chantent dans les bois, tout se réjouit excepté moi.... » Et, dans l'*Ameto*, ce charmant passage : « Quand Phébus rend à la terre sa plaisante parure de fleurs aux couleurs innombrables dont le triste automne l'avait naguère dépouillée, que les arbres couverts d'une gracieuse verdure et de fleurs s'emplissent d'oiseaux joyeux, que les cavernes cachées rendent aux champs les bêtes énamourées et que les prés coupés de ruisselets argentés semblent joyeux, Ameto sentit son cœur renaître et visita de nouveau les bosquets où son amour était né. » Voici un paysage d'hiver (sonnet LXXXVII) : « Les rivières et les ruisseaux sont transformés en verre, les monts et la plaine sont revêtus de neige blanche et les arbrisseaux sont dénudés ; l'herbette est morte, les oiseaux ne chantent plus, Borée souffle.... » Voir aussi plus loin, p. 205.

Fuyez, mes soupirs; fuyez, mes plaintes;
Fuyez, mes angoisses; fuyez, mes désirs
De terminer mes jours ; que l'oubli
Emporte ce que j'ai dit contre l'amour !
Que la joie revienne, et le rire, et le chant,
Puisque j'ai triomphé des rigueurs de ma dame.

Dans son *Canzoniere*, il y a des sonnets d'un ton charmant, tel que celui-ci :

Chaque fois que par aventure je revois
Le lieu où je fus saisis par l'Amour,
Il me semble que je suis enflammé de nouveau
D'un désir plus brûlant que le feu.

Et, quand je l'ai contemplé un moment
Et que je suis demeuré attentif,
Je me dis : « Si tu t'étais ici défendu,
Tu ne serais pas si faible pour demander grâce.

Pleure donc la liberté
Que tu avais en ta main et que tu as laissé échapper
Pour une femme belle et sans pitié. »

Puis je me retourne et je dis qu'être
Sujet d'une si admirable beauté,
C'est jouir d'une souveraine et joyeuse liberté !
(Sonnet XXII.)

L'amour lui paraît le seul bien estimable. Il abandonna pour lui, dit-il, les études qu'il chérissait, les maîtres dont il suivait les leçons, et il en chanta magnifiquement la puissance et le charme.

« Celui qui n'aime pas ne possède rien au monde ; le ciel, la terre, la mer connaissent l'amour ; la tourterelle suit son mâle, les timides cerfs sont soumis à l'amour.... » (*Fiammetta.*)

Mais son amour a quelque chose de violent et parfois d'un peu féroce. Dans le sonnet XXXVIII, qui rappelle quant au début la façon de Ronsard, il dit : « Lorsque tes cheveux blonds que j'aime tant deviendront blancs, quand ton visage se ridera et que tes beaux yeux si coupables se faneront, je rirai de ce changement. »

On a beaucoup disputé sur la réalité et la réciprocité de l'amour de Boccace pour Maria[1]. Ses premiers biographes, Villani, Bandini, Bruni, Manetti, ignorent jusqu'à l'existence même de cet amour. Squarciafico est le premier qui en parle, et il écrit cent ans après sa mort. Sansovino, Betussi, Dolce, Mazzuchelli lui en font gloire. Sa passion devint donc vite une tradition. Lui-même semble indécis. Dans la lettre liminaire du *Filostrato*, il dit : « Je ne veux pas que personne croie que je puisse me féliciter de pareille gloire, parce que jamais la fortune ne me fut si favorable, et je n'espère pas qu'elle le sera jamais. J'écris parce que le bonheur entrevu permet de connaître la misère qui suit l'amour. » D'autre

1. Voir Crescini, *Contributo agli studi sul Boccaccio*, Turin, 1887. — Camillo Antona Traversi, dans le *Propugnatore*, 1883-1884, t. XVI, part. II, p. 57, 240, 387. — Cf. *Rivista Europea*, 1876, VII. — Biographies de Kœrting, de Landau et de Tiraboschi. — Voir auss Arullani, *Nei Regni dell' Arte e della Critica*, Turin, 1903.

part, dans la plupart de ses œuvres, il proclame son amour et le succès qu'il eut.

Brantôme, jugeant peut-être en grand seigneur jaloux qu'un homme de rien ait pu prétendre à l'amour d'une dame de haut parentage, a écrit : « Je crois qu'il n'a jamais eu tant de faveurs de cette grande dame comme il en a écrit et qu'il s'est forgé en sa cervelle et fantaisie ce beau sujet pour en écrire mieux ainsi que volontiers font les poètes et autres composeurs. »

De fait, Boccace considérait la poésie comme un art surtout symbolique et pensait qu'elle devait toujours présenter un sens caché. Parlant de Dante, il dit : « Notre poète fut, comme les autres poètes, un *cacheur.* » Il se peut donc qu'il y ait beaucoup d'invention dans tous les récits de Boccace. Mais qu'importe, à la vérité, que son amour ait été payé de retour ou même très réel, pourvu qu'il l'ait considéré comme tel ?

Les nécessités poétiques et les réalités de la vie voulaient que la dame poétique que Boccace s'était choisie fût infidèle et qu'il lui demeurât constant. Son manque de foi ne dut pas le surprendre : « Comme elle avait fait à tant d'autres, elle fit à moi », dit-il dans le *Filocopo*. Ce n'est pas à dire qu'il n'en souffrît pas ; les coups les plus prévus, ceux auxquels on se flatte de s'être le mieux préparé et dont on pense avoir, en y portant souvent la pensée, amorti par avance la rigueur, sont ceux souvent dont l'atteinte est la plus rude. S'il faut en croire un de ses sonnets (IV), ce fut à

Baïes, où avait commencé son bonheur, qu'il eut la révélation manifeste de l'infidélité de sa dame. « Puisse ton nom périr et tes bosquets devenir des taillis, et tes eaux se changer en poisons, et tes jeux se tourner en lamentations, que le soufre te recouvre car tu as corrompu l'âme la plus pure qui fût en une femme, si ce que j'ai vu est vrai. »

La passion de Boccace pour Maria ou Fiammetta domine toute son œuvre ; c'est à elle, dans le fort de son amour, que sont dédiés le *Filocopo*, le *Filostrato* et la *Théséide* ; dans ses autres romans, elle joue toujours un rôle ; de même que la Béatrice de Dante, elle le conduit à travers les mondes entrevus en songe ; elle a été son inspiratrice pendant près de vingt ans ; il a abondamment raconté ses amours.

Cependant, par une singulière fortune, de la triade des dames de beauté de ce temps, Béatrice, Laure et Fiammetta, c'est de celle-ci qu'il est le moins parlé. On ne saurait penser à Dante ni à Pétrarque sans évoquer l'image de Béatrice et de Laure, alors que nul ne songe à Fiammetta en prononçant le nom de Boccace.



*CHAPITRE III*

# LES POÈMES D'AMOUR [1].

SOURCES DU FILOCOPO. — SUJET DU ROMAN. — BOCCACE Y MÊLE SES AVENTURES PERSONNELLES. — LA « COUR D'AMOUR », ÉBAUCHE DU « DÉCAMÉRON. » — LE « FILOSTRATO ». — DÉDICACE A FIAMMETTA. — SUJET DU POÈME. — BOCCACE Y RACONTE SA DOULEUR. — MORALITÉ QU'IL EN TIRE.



AMOUREUX et poète, Boccace ne pouvait échapper à la nécessité d'écrire ; toutefois, comme il manquait d'imagination, le thème qu'il choisit fut un de ces romans que le Moyen Age s'était complu à raconter de cent façons et qui devait être répandu en Italie, l'*Histoire des amours de Fleury et de Blanchefleur* ou plutôt de Floire et Blanceflor [2].

Il recueillit en hâte et sans grand discernement tous les récits qui avaient cours à leur sujet et les assembla

1. Il est impossible d'établir de façon certaine la chronologie de la plupart des œuvres de Boccace; on leur a donné la place qu'elles semblent devoir occuper psychologiquement et littérairement.

2. *Floire et Blanceflor*, poèmes du XIII<sup>e</sup> siècle, publiés par EDÉLESTAND DU MÉRIL, Paris, 1856. Cf. art. ZUMBINI, dans *Nuova Antologia*, 1879, XVIII, 672, et XIX, 53, publié ensuite à part.

tant bien que mal, en sorte que plus d'une fois la trame du roman se suit malaisément. En certains passages, le texte français est serré de très près, presque copié mot à mot, comme dans la description du jardin de l'« Amiral » à Alexandrie d'Égypte, où se trouvait un arbre merveilleux qui laissait tomber une fleur sur la tête des vierges et en refusait aux femmes ; parfois Boccace s'inspire de Dante comme lorsqu'il rapporte que le regard d'une statue de Cupidon s'anima pour rassurer Fleury, ainsi que dans la *Divine Comédie* s'était animé le regard de la Vierge en faveur de saint Bernard [1]. Il accepte d'ailleurs jusqu'à la topographie grossière de ses devanciers, et lui qui plus tard devait rédiger un dictionnaire géographique extraordinairement précis pour l'époque, il n'a pas scrupule de placer Mantoue aux portes de l'Espagne [2] et de faire franchir au navire de son héros, « en peu de jours », l'espace qui sépare l'île de Rhodes de la Sicile, alors qu'il en met trois pour aller de Sicile à Naples. [3]

1. Boccace emploie même à l'occasion les propres termes de Dante. Craignant d'être découvert par l'Amiral, Fleury « fu quasi che passato agl' immortali secoli : — Il fut comme s'il avait passé aux siècles immortels ». C'est tout ainsi que s'exprime Dante dans la *Comédie*.

2. Arrivant d'Espagne, Fileno entre en Italie par Padoue, de là il gagne « l'antique cité de Ravenne » et, par le Pô (!), Mantoue « au milieu des marais » ; puis il traverse l'Apennin, d'où « le torrent impétueux du Mugnone descend » ; il voit Florence, parvient à Chiusi « allant au hasard » ; peu après, il aperçoit le mont Aventin, « où Cacus cacha les vaches qu'Hercule cherchait » et, après de longues aventures, il gagne Rome, ville merveilleuse qui le remplit d'admiration ; il y admire le Tibre, « auquel les dieux accordèrent beaucoup de grâces »....

Ce fut, à ce que raconte Boccace, Maria qui lui demanda d'écrire les aventures des deux amants quand elle le rencontra pour la deuxième fois dans l'église San Spirito.

Au surplus, il espérait bien que ce roman d'amour constant ferait connaître à sa dame la profondeur de sa passion, de même qu'il lui servirait d'utile enseignement. En commençant, il adresse à ses lectrices en général ces paroles, qui furent évidemment écrites à l'intention de Maria : « Apprenez par cet exemple combien il est doux de donner son cœur tout entier à un jeune homme au lieu de chercher à en décevoir plusieurs, car souvent on perd l'un pour avoir l'autre.... Apprenez à n'aimer qu'un homme lequel vous aime parfaitement [1]. »

Le *Filocopo* ou *Filocolo*, c'est, comme ce titre l'indique, tout au moins dans la pensée de l'auteur [2], l'histoire d'un amant qui, par amour, a souffert beaucoup de peines et de tribulations [3].

Florio, fils du roi Felice, est élevé avec Biancofiore, fille d'un Romain illustre, Lelio, qui avait été tué par le roi Felice, alors qu'il se rendait à Saint-Jacques-de-Compostelle. Les deux enfants, nés le même jour,

1. « Si de cette histoire, jeunes gens et jeunes filles, écrit-il encore, vous tirez quelque plaisir ou quelque profit, n'oubliez pas d'en savoir gré à Jupiter et au jeune auteur. »

2. C'est ce qu'il explique à la fin du livre III. χόλος signifiait à ce qu'il pensait : peine, fatigue, et non haine et colère. Peut-être faut-il lire Κόπος.

3. Sur ce roman, voir Ad. Gaspary, *« Filocolo » oder « Filocopo »*, dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, III, 1879, p. 395.

s'aimèrent [1], ce qu'apprenant le père de Florio l'envoie au loin, dans une ville universitaire, pour y terminer ses études afin de l'éloigner de Biancofiore, car il ne veut pas qu'il s'unisse à la fille d'un chrétien. Les adieux que se font les amants manquent de simplicité : « La clarté de ton visage, dit Florio à Biancofiore, dépasse l'éclat d'Apollon, et la beauté de Vénus ne se peut parangonner à la tienne ; la douceur de tes paroles ferait de plus grands miracles que la lyre du poète de Thrace ou du Thébain Amphion. C'est pourquoi le grand empereur de Rome, justicier du monde, t'aurait gardée pour chère compagne et, ce qui est plus, je tiens que si, d'aventure, le grand Jupiter perdait Junon, il ne trouverait pas de femme supérieure à toi pour la remplacer.... » Mais Florio avait promis de partir et, pleurant tous deux, ils se séparent.

Profitant de l'éloignement de son fils, Felice manœuvre de façon à faire soupçonner la jeune fille d'un crime ; elle va être mise à mort ; toutefois le roi se ravise et la vend à des mariniers qui l'emmènent. On la dit morte à Florio, qui veut se tuer sur sa prétendue tombe ; sa mère l'en empêche en lui avouant la vérité ; alors il part et, après mille aventures, il découvre Biancofiore à Alexandrie, où l'Amiral la gardait jalousement dans une tour. Les deux amoureux

1. Boccace passe légèrement sur ces premières amours, que les conteurs précédents avaient développées ; il ne s'intéresse guère et pense ne pouvoir intéresser ses lecteurs qu'à des amours moins ingénues.

parviennent à se joindre, et Florio reçoit la récompense de ses longues peines ; survient l'Amiral, qu'avait averti l'un de ses familiers ; dans sa fureur, il condamne Florio et Biancofiore à être brûlés vifs. Mais, quand on les a déjà placés sur le bûcher, Vénus intervient, secondée par Mars avec ses milices, et l'Amiral renonce d'autant plus facilement à ses rigoureuses volontés qu'on lui révèle la qualité de sa prisonnière et de son amant. Il préside lui-même à leurs épousailles, et tous deux regagnent leur patrie en passant par Rome, où Florio apprend à connaître les dogmes chrétiens [1]. De retour en Espagne, il réussit à amener, par la persuasion, son peuple à partager sa foi [2].

Ses souvenirs classiques aidant, Boccace mêle le surnaturel mythologique au surnaturel chevaleresque, en sorte que ce roman offrirait vraiment peu d'intérêt si Boccace n'y parlait de lui-même avec abondance. Pour dire son histoire et célébrer ses amours, il entremêle à son récit plusieurs épisodes qui ne s'y rattachent en rien et qui sont de son invention.

C'est ainsi que Boccace raconte avec une liberté surprenante son aventure amoureuse [3]. « Un jour, dit-il

1. Florio et Biancofiore figurent dans l'*Amorosa Visione* (chant XXIX) parmi les héros.

2. Dans le roman français, remarque Landau, le héros impose le christianisme en brûlant et en massacrant ceux qui s'obstinaient dans leur erreur. L'Italie n'a jamais compris la persécution religieuse.

3. Il relate en ces termes les circonstances de la naissance de Maria d'Aquino (trad. SEVIN, 1542, p. 2) : « Avant que parvenir à la royale excellence, il (le roi Robert) eut plaisir à une gente damoiselle demeurant ès royales maisons et en-

dans un apologue, je me vis en rêve sur le mont Falerne ; un émerillon qui venait du côté de Certaldo (berceau de la famille de Boccace) planait ; tout d'un coup il fondit sur une poule faisane qui venait d'Aquino, la saisit dans ses serres et tomba à terre avec elle. La voyant à bas, d'autres bêtes accoururent à l'entour; mais l'émerillon défendit ardemment sa proie jusqu'à ce qu'enfin un grand chien affamé descendît des montagnes voisines et, ayant mangé la tête de la poule faisane, enleva ensuite son corps à l'émerillon, qui continuait à en disputer la possession. Puis un orage éclata.... » C'est le récit de Nisus dans les *Métamorphoses* (VIII, 145). Boccace avait beaucoup de goût pour Ovide.

Le trait du chien mangeant d'abord la tête de la poule faisane et enlevant son corps ensuite semble montrer que celui qui succéda à Boccace dans l'amour de *Fiammetta* conquit son esprit avant d'obtenir ses faveurs.

Le récit d'Idalagos, dont il a déjà été parlé, est plus précis encore et plus complet. Il vante la noblesse d'Airam ou Maria [1] égale à celle des dieux, la gaîté

gendrèrent une très belle fille. Et voulant garder l'honneur de lui et de la damoiselle, il la nourrit tendrement et en secret sous nom suppositif d'autre père et eut le nom de celle où gît la rédemption de notre misérable perdition; la jeune fille se aornait au croître, en suivant les vestiges de son père, en estimable et notable beauté, vertus et coutumes tant que plusieurs la pensaient non fille d'homme, mais de Dieu. Advint qu'un jour (quand on célébrait la glorieuse départie du fils de Jupiter des despouillés royaumes de Pluton), je, auteur du présent œuvre, me trouvai en un gracieux et beau temple en Parthénope.... »

1. Le nom de l'héroïne varie beaucoup suivant les manuscrits; dans certains, on lit Alleiram, qui est l'anagramme de Mariella, ou Asenga (Agnesa), ou Annavoi (Giovanna).

de sa demeure, sa famille nombreuse, sa richesse, sa beauté. Elle plaît à tous, dit-il, mais tous ne lui plaisent pas. Cependant Idalagos ose penser à elle ; en elle il met tout son espoir, et elle est son plus précieux trésor. Elle se laisse toucher, dépouille ses airs farouches et, plus d'une fois, « pose sa tête sur son sein ». Mais enfin elle l'abandonne pour d'autres, et le désespoir d'Idalagos est si profond que Vénus, touchée de compassion, le change en sapin.

Boccace intercale aussi, assez gauchement, dans son récit, une cour d'amour, qui est une première ébauche du *Décaméron* ; c'est une suite de treize tensons ou nouvelles dans lesquels sont proposées des questions d'amour curieusement embarrassantes. Non loin de Naples, sur une pelouse semée de fleurs et pleine « de la douce suavité des odeurs », au centre de laquelle jaillit une limpide et belle fontaine et qu'entourent des arbrisseaux couverts de feuillage, se réunit une troupe de jeunes hommes et de jeunes filles qui devisent de propos amoureux. Pour mettre quelque ordre dans leurs discours, ils nomment reine Fiammetta, « qu'idolâtrent tous ceux qui la voient, fille du très haut prince sous le sceptre duquel vivent les pays d'alentour, supérieure à toutes les autres dames ». Et chacun à tour de rôle de proposer un problème d'amour : Deux jeunes gens reçoivent dans une fête les mêmes attentions d'une jeune fille ; ils disputent longtemps sur celui qu'elle préfère et, prêts à en venir aux mains, décident d'inter-

roger sa mère; celle-ci mande sa fille, qui paraît la tête ceinte d'une couronne de feuillage; un des soupirants en portait également une et l'autre pas. Questionnée par sa mère, la jeune fille prend la couronne qu'elle avait sur la tête et la pose sur la tête de celui qui n'en avait pas, puis elle enlève la couronne que portait l'autre et la place sur sa tête en disant : « J'ai répondu. » Lequel avait été le plus favorisé ? Après en avoir disertement disputé, l'assemblée décide qu'une amante montre plus d'amour en donnant ce qu'elle possède qu'en acceptant ce qu'on lui offre ou en prenant ce qu'on lui cède.

La deuxième question est celle-ci : Qui est le plus à plaindre d'une femme qui, éperdûment amoureuse, voit son amant obligé de la quitter à jamais ou d'une femme qui, également amoureuse, ne peut jouir de la présence de son amant par suite de la jalousie d'une autre femme ? La conclusion fut que la première est la plus malheureuse. Dans la quatrième, une dame, pour se débarrasser de son amant, lui dit qu'elle « fera son plaisir » s'il lui présente en janvier un jardin tout fleuri comme en mai. Un magicien le lui procure. La dame est fort perplexe et mélancolique, car elle hésite, étant vertueuse, à acquitter son aventureuse promesse et pourtant s'y sent tenue. Elle se confesse à son mari qui l'envoie auprès de son amant afin que sa conscience cesse de la tourmenter, mais en lui faisant promettre de ne plus prendre à l'avenir si possible

de si dangereux engagements. Elle va trouver l'amant, lequel, touché de sa douleur et de la générosité du mari, lui rend sa parole. Lequel est le plus digne d'admiration du mari qui sacrifie son honneur pour le repos de sa femme, de l'amant qui renonce à son droit pour ne pas la désoler ou finalement du magicien qui avait, quoique pauvre, refusé toute récompense pour le service rendu à l'amant?

La dernière des questions est tragique. Une femme mariée est aimée d'un autre homme que son mari, mais elle reste honnête ; prise des douleurs de l'enfantement, elle paraît succomber : on l'ensevelit ; son amant veut la revoir et embrasser son cadavre, puisqu'il n'a pu l'embrasser vivante ; il se fait ouvrir son tombeau. Boccace explique avec des détails qui nous semblent dans ce cas particulièrement choquants, mais que l'inconscience du temps rendait acceptables, comment l'amant s'aperçoit alors que sa dame n'est point morte ; rappelée à la vie dans la maison de celui-ci, elle finit d'accoucher et, peu de jours après, elle est ramenée par l'amant à son mari avec l'enfant. Il s'agit de décider si la joie du mari, auquel on rend une femme adorée qu'il croyait avoir perdue et un fils qu'il pensait ne jamais voir, est plus grande que la loyauté de l'amant qui respecte la dame dès qu'il la sait vivante [1].

1. C'est l'histoire que Boccace a reprise dans le *Décaméron*, x[e] journée, iv[e] nouvelle, en en atténuant un peu la gravelure. — Pio Rajna, *L'Episodo delle Questioni d'amore nel Filocopo* dans *Romania*, vol. XXXI, 1902, p. 28-81.

Le *Filocopo* est infiniment long ; il n'était pas achevé, bien que Boccace y eût mis grande diligence, que Fiammetta l'avait, ce semble, abandonné définitivement. Quand Filocopo repasse par Naples, il demande à son ancien compagnon Galeone où est Fiammetta, et Galeone, en qui Boccace s'est représenté, baisse les yeux et réplique que cette femme volage l'a abandonné et que « l'étoile qui guidait sa barque au port du salut s'est éclipsée, en sorte qu'il se trouve sans secours au milieu des flots tempêtueux ».

Boccace se remit à l'œuvre ; il avait écrit le *Filocopo* pour plaire à sa belle ; il écrivit le *Filostrato* pour la reconquérir et peindre ses espérances trompées et sa souffrance[1]. *Filocopo* signifiait, à son sens, comme on l'a vu : « Celui qui peine par amour ». *Filostrato* voulait dire : « Celui que l'amour a terrassé[2] » ; l'un est un poème en prose, l'autre un roman en vers, car le poète prenait maintenant chez Boccace tout à fait le dessus ;

Du même, *Una Questione d'amore* dans *Raccolta di studj critici dedicati ad A. d'Ancona*, Florence, 1901, p. 553. — Dans la septième question, Boccace fait une théorie sur les espèces de l'amour, comme on devait en essayer si souvent à l'époque de la Renaissance. Il en distingue trois : l'amour honnête, qui est celui qui nous unit au créateur et par lequel l'univers est régi ; l'amour « délectable », qui est notre objet dans la vie et notre souverain bien, mais qui cause tous nos maux ; il nous prive d'honneur, nous conduit aux actions infâmes, crée les vices, cause les vaines sollicitudes et détruit la liberté. Le troisième amour est celui de l'utile ; le monde en est plein, mais « on devrait plutôt l'appeler haine ». (Cf. p. 78.)

1. « Li piacque dimostrare in versi la cagion del suo duolo », comme il le dit chant VII, st. LIX.

2. Boccace, mal renseigné, pensait que Pétrarque avait composé une comédie appelée *Filostrato*.

la forme métrique qu'il adopta est celle de l'octave, dont il ne fut point, à proprement parler, l'inventeur, mais que, le premier, il sut employer de façon habile et élégante, et dont les poètes du XVIe siècle firent un si bel instrument de sonorité et de grâce.

« Vous êtes partie subitement pour le Samnium (Aquino?), dit-il à Fiammetta dans une épître liminaire, et j'ai appris par votre absence à connaître tout le bonheur que j'avais à vous voir. Mes larmes auraient touché mon plus cruel ennemi ; la ville, les temples, les places, les loggia me semblent désertes ; je regarde sans cesse cette partie du ciel sous laquelle je pense que vous devez vous trouver, et alors la pensée m'est venue de mettre dans la bouche d'un être passionné, tel que j'ai été et que je suis encore, le récit de mon martyre [1]. J'ai cherché dans les vieilles histoires quel personnage je pourrais choisir comme porte-parole de mon amour secret et malheureux, et j'ai songé à Troilo, fils de Priam, qui aimait Griseida [2]. Ses malheurs sont ma propre histoire ; je les ai chantés en rimes légères et dans ma langue florentine. Quand vous lirez les

1. L'écho des mêmes sentiments de tristesse se trouve dans un grand nombre des sonnets de Boccace et dans les canzoni V et VI.

2. Boccace puisa son récit dans le *Roman de Troie*, de Benoit de Sainte More, que Guido della Colonna venait de traduire ; le texte et la traduction ne sont pas en tout semblables. Boccace, qui connaissait la langue dans laquelle est écrit le texte original, s'est servi de ces deux sources; les ressemblances sont surtout sensibles aux passages suivants : v. 13279, avec ch. IV, v. 115; v. 13545, avec ch. VI, v. 22 ; v. 13 647, avec ch. V, v. 15. Voir articles Paolo Savj-Lopez, dans *Romania*, t. XXXVII, 1898, 442.

lamentations de Troilo et sa douleur au départ de son amante, vous connaîtrez mes larmes, mes soupirs, mes angoisses, et, si je vante les beautés et les charmes de Griseida, vous saurez que je songe aux vôtres. » Et il ajoute : « Que si j'ai raconté les joies qui précédèrent son affliction, ce n'est pas pour donner à croire que j'aie pu jamais me féliciter moi-même d'un bonheur semblable, car la Fortune ne me fut jamais si propice, mais pour rendre plus apparente la douleur qui leur succède [1]. »

La matière du poème est des plus simples. Boccace avait entendu poser dans une compagnie de gens d'esprit la question suivante : « Vaut-il mieux, pour un amant, voir souvent sa belle sans pouvoir lui parler, s'entretenir d'elle avec un confident, ou songer à elle ? » Et il montre un amant privé du commerce de celle qu'il aime.

La fille de Calchas, lequel est ici « un prêtre d'Apollon » et, en même temps, évêque de Troie, Griseida, est restée dans la ville assiégée d'où son père, averti par sa puissance divinatrice, s'est enfui. Elle est très belle et veuve.

Un prince troyen, Troilo, qui a déjà connu bien des amours, pénètre dans un temple où elle se trouve, « regardant de-ci, de-là, comme le font les jeunes gens, s'essayant à courtiser les belles femmes qui s'y trou-

1. Boccace répète les mêmes choses au commencement du poème, st. 2 et suivantes, et, à la fin, dans son invocation à son propre livre.

vaient et recevant tantôt d'aimables réponses et tantôt des rebuffades » ; il aperçoit Griseida vêtue de noir sous un voile blanc qu'elle ramenait gracieusement sur sa poitrine [1]. Il était entré dans le temple « libre et heureux », il en ressort « pensif et amoureux ».

C'était le moment charmant de l'année où « les prés se couvrent de fleurs et où les oiseaux commencent d'aimer ». Troilo se promenait souvent dans son jardin, et Griseida le vit de sa fenêtre, et il la vit aussi. La fenêtre était en Italie le plus funeste ennemi de la vertu des femmes. Pour plaire à Griseida, Troilo fait grande dépense, donne largement, chante et change souvent de vêtement [2], à la manière des jeunes Italiens dont Boccace avait pu voir et imiter le manège.

Un cousin de Griseida, Pandaro, vient de façon très propice l'aider à triompher des scrupules de la belle veuve ; il lui montre combien par sa beauté et sa grâce Troilo surpasse tous les jeunes gens dont elle est admirée ; il lui détaille sa douleur. Griseida se défend tout en avouant ingénûment son sentiment :

Je sais bien que Troilo est grand et valeureux,
Et que toute femme devrait être heureuse
De lui appartenir ; mais, depuis que mon époux
Me fut enlevé, mon désir est resté
Étranger à l'amour, et mon cœur
Souffre encore de sa mort cruelle.

1. Chant I, st. 18-19. De même dans le roman de *Fiammetta*.
2. Chant III, st. 17.

Je garderai tant que je vivrai
Le souvenir de la séparation [1].

Elle finit par se laisser ébranler; Pandaro lui remet des billets de Troilo, l'encourage, facilite les rencontres avec une complaisance si empressée que Troilo doit rassurer par moments sa conscience alarmée en lui affirmant que seuls les avares « qui rendent par amour du lucre des services aux amoureux méritent le nom dont il redoute de se voir qualifié, tandis que lui n'a agi que par amitié [2] ».

Cependant Griseida se souvient des paroles de Pandaro, qui lui répète que la jeunesse n'a qu'un temps.

Je suis jeune et belle, charmante et heureuse,
Veuve et riche, noble et aimée.
Je mène sans enfants une vie agréable,
Pourquoi ne serais-je pas aimée?
Si par hasard l'honneur me le défend,
Je serai prudente et tiendrai toujours secrète
Ma flamme, de manière que jamais on ne saura
Que l'amour est entré dans mon cœur.

Ma jeunesse fuit à toute heure,
Je ne veux pas la perdre misérablement.
Je ne connais sur cette terre
Nulle femme qui n'ait d'amant.
Faire comme tout le monde, est-ce péché?
Qui voudra de moi quand je serai vieillie?

1. Chant II, st. 49.
2. Chant IV, st. 8, 16, 17.

Le temps viendra, si je vis assez,
De pleurer sur l'erreur commise.
Maintenant à quoi bon vivre dans la douleur
Se repentir avant l'heure
Et s'écrier avec tristesse : Que n'ai-je aimé?
Troilo est beau et noble, sage et courtois,
Frais autant qu'une rose et plus que les lis des jardins [1].

A quoi bon lutter contre l'amour, « dont nul ne se peut défendre ; qui y essaie laboure en vain, car plus y travaille plus tôt périt [2] », comme le dit Benoît de Sainte-More que Boccace suit de très près dans ce passage.

Tout le chant troisième est une étude fine, pénétrante, experte, de la corruption graduelle d'un cœur féminin sous l'influence de conseils pernicieux. Griseida cède aux entreprises de Troilo habilement secondé par Pandaro, et le chant IV est en entier consacré à célébrer le bonheur des amants. L'image en est si vive et parfois tellement circonstanciée qu'on dirait l'évocation de souvenirs (surtout st. 34).

La douleur de Troilo n'en paraît que plus poignante quand Griseida, appelée dans le camp des Grecs par son père, s'éloigne sous la conduite de Diomède. C'est là le morceau capital de l'œuvre et celui sans doute en vue duquel elle fut conçue.

1. Chant III, st. 2, 3, 4. Cf. dans l'*Ameto* le récit d'Acrimonia.
2. A comparer avec les vers de Dante, dans l'épisode de *Francesca di Rimini :*

Amor ch'a null' amato amor perdona....

... Combien triste
Est ce lieu où, si joyeux, je me trouvais
A côté de celle, qui, dans ses yeux,
Tient tout mon bonheur.
Là je la vis rire gaîment ;
Là elle m'attendait au passage ;
Là elle me salua amicalement ;
Là je la vis joyeuse et là songeuse ;
Là elle me parut touchée de mon amour.
Elle était assise là quand elle m'enflamma
D'un amour fervent avec ses beaux yeux.
Elle était là quand elle me prit la main
Et alluma dans mon cœur un nouveau feu.
Là je lui parlai quand elle acquiesça
A mon ardent désir [1].....

Il y a évidemment dans ces vers une réminiscence très certaine de Pétrarque :

Là elle chanta doucement,
Là elle se retourna et là ralentit sa marche,
Là, avec ses beaux yeux, elle me transperça le cœur
Là elle me dit une parole et là elle sourit.

mais ils n'en ont pas moins une grâce particulière et une sincérité touchante.

Griseida devait revenir au bout de dix jours ; elle ne revint pas, d'abord parce qu'elle ne le pouvait guère et aussi parce que son cœur était passé à un autre. Diomède était « grand, beau de visage, jeune, alerte et

1. Chant VII, st. 51, 52, 53. Cf. la Lamentation, même chant, st. 60 et suivantes.

agréable » ; il n'avait pas tardé à plaire à Griseida. Vainement Troilo l'attend aux portes de la ville ; il voit chaque soir rentrer les gens de la campagne et tomber la nuit scintillante d'étoiles, et son amante ne revient pas. Elle tente de lui donner le change par des lettres pleines d'amour, mais un incident découvre sa trahison. Dans un combat, un Troyen arrache du manteau de Diomède une broche que Griseida lui avait donnée, il l'apporte à Troilo qui la reconnaît. Troilo veut se tuer. Dans tous les romans de Boccace, l'amant trompé est sur le point de se tuer, il hésite et finalement s'en tient aux lamentations, mélancoliques et douces dans les premières œuvres, furieuses dans le *Corbaccio*.

Sans doute Boccace, lors de son délaissement, eut aussi des pensées de suicide et se contenta de gémir.

En terminant, Boccace tire la morale de cette aventure :

> O jeunes gens qui avec l'âge
> Sentez croître le désir ardent de la femme,
> Refrénez vos passions,
> Les démarches inutiles, les appétits coupables,
> Mirez-vous dans l'amour de Troilo.
>
> Jeunes femmes ornées de beauté
> A qui plus d'un amant tendre
> Fait souvent la cour, par vanité
> Vous vous enorgueillissez de sa beauté.
> Au fond, vous n'estimez que vous et n'appréciez personne.

Vous êtes changeantes et légères comme la feuille au vent[1].
Soyez averties et ayez compassion de Troilo
Et de vous pareillement,
Puis adressez une lugubre oraison
En sa faveur au dieu d'amour
Au sein duquel il est à présent.

On a dit avec raison que, dans ce poème, il n'arrive rien et que c'est pourtant une histoire. C'est qu'en effet Boccace, bien avant tout autre, a imaginé le roman psychologique, où l'action peut être nulle et qui n'en est pas moins rempli de mouvement, parce qu'il est le tableau d'un conflit de passions.

Le *Filostrato* est sans contredit un roman d'une belle tenue littéraire, supérieur au *Filocopo* et peut-être aux œuvres suivantes, la *Thêséide*, l'*Ameto*, l'*Amorosa Visione*; la fiction mythologique et le fatras chevaleresque ont disparu ; le jeu des passions produit seul l'action, et l'invention est simple et attachante. C'est, en outre, une œuvre très personnelle.

Dans le *Roman de Troie* (v. 14927 à 15112), il n'est guère question de la douleur de Troilo ou Troïlus, qui est même quelque peu tournée en ridicule; c'est Griseida, au contraire, qui joue le rôle principal et sympathique; loin d'être blâmée, quand elle a trompé Troïlus : « Molt fut la danzele loée. »

1. On verra plus loin avec quelle âpreté Boccace a parlé de la femme ; ici sa misogynie en est à ses débuts. C'était un lieu commun que de médire des femmes. Benoît de Sainte-More n'est pas plus bienveillant envers les femmes. *Roman de Troie*, v. 13 418 : « Assez folle est la plus sage. »

Benoît de Sainte-More entre tout d'abord dans l'action ; son récit commence par la séparation des deux amants, sur laquelle d'ailleurs il passe assez rapidement. Par sa tendresse dolente, le désir qu'il a de se tuer, l'amant de Griseida se rapproche beaucoup plus des héros de la Table Ronde que de ceux des trouvères français ; c'est un frère de Tristan. Dans le *Roman de Troie*, il est désolé de l'absence de sa dame, mais n'en perd pas un coup d'épée ; dans Boccace, il ne songe qu'à son désespoir. Ce n'est pas un fermail d'or qui révèle à Troilus l'infidélité de sa dame, c'est un destrier capturé ; la galanterie remplace la chevalerie. Quant au personnage peu honorable de Pandarus, il est absolument de l'invention de Boccace[1].

Il ne puisa pas, d'autre part, aux sources grecques, qui lui étaient alors inconnues ou à peu près. D'ailleurs ses personnages n'ont aucun trait commun avec ceux de l'*Iliade* et des *Homérides*.

Si Boccace a pris chez d'autres son sujet, il faut reconnaître qu'à son tour il a été imité sans vergogne par Chaucer, *Troylus and Griseyde*, et par Shakespeare, *Troilus and Cressida*, qui ne citent même pas son nom. Le *Filocopo* fut mis en français à la fin du XIV[e] siècle ou au commencement du XV[e] siècle par Beauvau, qui, se trouvant un jour, à ce qu'il raconte, dans la bibliothèque du roi et étant d'assez maussade humeur par

1. A. Joly, p. 504. Paolo Savj-Lopez, dans *Romania*, t. XXVII, 1878, p. 442.

suite des chagrins que lui donnait sa dame, trouva que ce poème répondait si bien à ses sentiments qu'il entreprit aussitôt de le traduire en sa langue, encore qu'il eût cultivé jusque-là un tout autre genre. « Je me suis mis à faire ce traité d'affliction, écrit-il, contre ma droicte nature. » Beauvau, toutefois, attribue le poème à Pétrarque, « un poèthe florentin nommé Pétrearque ». Au reste, Beauvau accommode le poème italien au goût de son siècle, comme ont accoutumé de le faire les traducteurs de tous les temps[1].

1. Voici de quel style il raconte la première entrevue de Troilo et de Griseida : « Pourquoi, venu le temps nouveau, que les prez se reverdissent des herbes et de fleurs et que toutes gens deviennent gayes, ainsi qu'ilz le demonstrent en leurs amours, les clercs troyens et seigneurs de l'église firent apparailler et aourner leur grand temple où ilz ont accoustumé de sacrisfier. Et a celle feste allèrent dames, damoiselles, chevaliers et toutes gens de bien. Entre lesquelles y estoit la fille de Calcas, Brisaïda, belle en habit de noir, laquelle, tout ainsi que la rose passe toute fleur de beauté, tout ainsi estoit elle plus belle que nulle autre femme, et elle seule embellissoit la feste plus que toutes les autres. Et se tenoit assez près de la porte du temple et estoit sa manière fière, plaisante et gracieuse. Troylus aloit comme ont acoustumé à aller ces jeunes seigneurs, puis çà puis là regardant par my le grant temple. Il se tenoit avecques ses escuiers, desquels il se alloit d'aucuns mocquant de leurs amorètes ; et les autres aloit agullonnant qui alloient gaignant ses dames et ses damoiselles, desquelles partie en blasmoit et partie en louoit, comme celui à qui il ne challoit en plus de l'une que de l'autre. Car il avoit son cueur deslié de tous lieux en sa pure franche voulunté et liberté. En ceste façon et en ceste manière s'en alloit pourmenant. (*Nouvelles françaises du* XIV^e^ *siècle*, publiées par MOLAND et D'HÉRICAULT, Paris, 1858.)



*CHAPITRE IV*

# LA JALOUSIE DE BOCCACE. — LA « THÉSÉIDE »

BOCCACE RACONTE DANS LA « THÉSÉIDE » SES PROPRES DOULEURS. — ACTION DU POÈME. — DESCRIPTION DU TOURNOI DES CENT. — DESCRIPTION DE LA BEAUTÉ D'ÉMILIA. — SOURCES.



FIAMMETTA ne revint pas ou revint avec un autre amour. Boccace avait traduit dans le *Filostrato* les tourments du doute et de l'attente, qu'il exprimera encore et de façon plus forte dans la *Fiammetta*. Il composa un nouveau poème pour dire les angoisses de la jalousie.

Boccace était alors dans cette période de juvénile exubérance où rien de ce que l'on pense ni de ce qu'on ressent ne paraît négligeable, et il avait aussi beaucoup d'érudition à mettre en évidence. Plus tard, assagi, il fera de courts poèmes et de longs dictionnaires ; alors il versait à pleins bords dans ses œuvres son vaste savoir. La *Théséide* est presque aussi longue que l'*Énéide* : elle a 9896 vers, alors que l'*Énéide* en a 10098[1] ; aussi

1. Le *Filostrato* compte 5288 vers.

la composition en fut-elle laborieuse. Boccace n'acheva, ce semble, son œuvre qu'après son retour à Florence, en 1341. Comme les souvenirs antiques le hantaient, ce fut encore une « vieille histoire » qu'il prit comme thème, mais si vieille, dit-il, que les Latins eux-mêmes l'ignoraient. Lui ayant donné une « forme nouvelle », il croit pouvoir comparer son œuvre à un navire qui fend de son étrave une mer inconnue[1].

A vrai dire, bien qu'il ait attribué à ce poème le nom de *Théséide*, Thésée n'a rien à voir dans l'action; le titre est tout de façade ; le fond de l'œuvre, ce sont les amours d'Émilia et de deux guerriers, Palémon et Arcite.

Au reste, Boccace ne cache pas du tout que son dessein est de raconter ses propres amours : « Vous aimiez entendre lire les histoires d'amour, dit-il à Fiammetta dans la lettre d'envoi (écrite en 1341), et c'est pour vous plaire que j'ai composé celle-ci. Qu'elle ait été faite à votre intention, la preuve en est que vous y retrouverez bien des choses qui ont été dites par vous à moi et par moi à vous. Si j'en ai ajouté d'autres, c'est afin que l'on ne puisse distinguer ce qui réellement s'est passé entre

1. Boccace a toujours été très vain de la forme nouvelle, du « style nouveau », dont il prétendait faire usage dans ses œuvres. Il s'en vante dans la *Théséide*, dans les vers commençant par :

Poichè le belle muse cominciaro...

(liv. XII, st. 84-85), et dans le sonnet composé en acrostiche par les premiers vers de l'*Amorosa Visione*. — Cf. Baldelli, *Vita*, p. 63.

nous, car cela ne serait pas honnête. La fortune ennemie m'a ravi « la flamme éteinte », mais rien ne pourra détruire celle que votre beauté a allumée dans mon cœur.... » Au surplus, l'héroïne, Émilia, est la sœur de la reine des Amazones, de même que Maria d'Aquino était la sœur de la reine Jeanne de Naples.

Deux chefs thébains faits prisonniers par Thésée et amenés à Athènes s'éprennent d'Émilia, qu'y avait également conduite Thésée à la suite d'une campagne au pays des Amazones.

Les choses se passent à peu près comme dans le *Filostrato* ; Émilia se promène en son jardin aux premières lueurs du jour, pieds nus, négligemment vêtue, ses blonds cheveux relevés sans art sur sa tête. Arcite l'aperçoit de sa fenêtre, à travers les barreaux de fer qui la ferment, et tout de suite il s'en éprend, car elle est d'une incomparable beauté; c'est un ange descendu du paradis. Pour son malheur, il appelle son compagnon Palémon, qui à son tour tombe amoureux d'Émilia. Elle s'aperçoit vite des sentiments qu'elle inspire, et, comme il ne lui déplaît point d'être tant admirée, elle revient souvent au jardin. Arcite est rendu à la liberté, mais il doit s'exiler. Palémon reste à Athènes, mais ne peut approcher Émilia, et ainsi se pose une de ces questions captieuses qui faisaient les délices des cours d'amour et le thème préféré des conversations de la jeunesse dorée : Lequel des deux amoureux était le plus à plaindre, celui qui ne pouvait voir sa belle ou

celui qui, la voyant, ne pouvait jouir de son entretien? Cependant l'exilé revient, méconnaissable par suite des chagrins qu'il a soufferts ; il demeure quelque temps sans être découvert; mais enfin il se rencontre avec son rival, et tous deux, oublieux de leur confraternité d'armes, engagent un combat qui eût été mortel sans l'intervention d'Émilia et de Thésée. Les adversaires ne se séparent d'ailleurs que sur la promesse qu'ils pourront se retrouver bientôt en champ clos devant une noble assistance. De fait, pour assister à ce combat, tous les héros de la légende s'empressent, Pollux et Agamemnon, Nestor et Ménélas, Lycurgue et Sichée, le mari de Didon, Pygmalion et Ulysse revêtant une armure pour la première fois, Rhadamante et Minos qui avaient abandonné leurs trônes si grande était la curiosité générale ; Narcisse serait venu s'il n'avait été changé en fleur. L'érudition naissante de Boccace s'est donné libre carrière.

La rencontre a lieu dans un amphithéâtre[1]; chacun des deux adversaries, casqué et cuirassé, amène cent

1. Boccace n'avait pas eu à faire effort pour en imaginer les conditions. Quand Charles d'Anjou eut perdu la Sicile à la suite des Vêpres Siciliennes, en 1282, il voulut organiser une expédition pour la reprendre sur Pierre d'Aragon, mais il fut convenu que, pour épargner le sang de leurs vassaux, le différend se déciderait en champ clos et que chacun des deux adversaires amènerait cent hommes d'armes qui combattraient sous la présidence du sénéchal du roi d'Angleterre, à Bordeaux (Villani, liv. VII, chap. lxxxv). Le combat n'eut pas lieu, mais on en parla beaucoup dans toute la chrétienté, et il est probable que le souvenir de cet événement n'était pas effacé dans le Napolitain cinquante ans plus tard. — Crescini, *Boccaccio*, p. 245. — Schmidt, *La Théséide*, dans *Études de Philologie néo-grecque* (*Bibl. de l'École des Hautes-Études*, fasc. XCII, Paris, 1892, p. 306).

compagnons ; ils avaient passé la nuit à faire la veillée des armes dans un temple et, au matin, Thésée les avait sacrés chevaliers en leur remettant une épée et en les faisant éperonner d'or. Ce tournoi a si peu l'allure antique que Politien a pu en transcrire des parties entières dans ses *Stanze per la Giostra di Giuliano de Medici*. Avant le combat, Arcite adresse une touchante prière à Émilia, « vraie source et fontaine de toute vertu, habitation et séjour de toute gentillesse et honnêteté ».

L'un des combattants invoque Vénus et lui demande de lui accorder la possession d'Émilia. Le palais de Vénus est situé au milieu d'un jardin fleuri, où chantent les oiseaux et où murmurent les ruisselets ; tout autour se jouent les Grâces, la Courtoisie, la Beauté, la Jeunesse et la folle Ardeur ; à l'entrée veillent la Patience et la Paix ; mais à l'intérieur réside la Jalousie ; et la porte qui conduit à la salle où la déesse est assise sur un trône, entre Bacchus et Cérès, est gardée par la richesse. L'autre combattant invoque Mars et le supplie de lui donner la victoire. Son palais, entouré de glaces, est d'acier poli ; les Péchés aveugles, la Colère, la Fureur et la Mort en défendent l'approche[1]. Le secours de Mars est effi-

1. A comparer avec la description du palais de Jalousie au livre III du *Filocopo*. Il est situé au milieu des rochers les plus âpres de l'Apennin, en une obscure caverne tout environnée de neige ; aucune plante ni herbe ne pousse à l'entour, aucun oiseau n'y chante ; seuls le coucou et le chat-huant y font leur nid. Toutes les fenêtres et toutes les portes en sont closes ; deux chiens terribles en gardent l'entrée ; ils sont si maigres qu'on leur compte les os. Le froid règne

cace; la Force l'emporte sur l'Amour. Arcite triomphe de façon singulière ; son cheval avait jadis mangé de la chair humaine; il saisit Palémon par le bras et le fait assez ridiculement tomber par terre. On dirait presque un passage d'Arioste. Du moins, Palémon n'aura pas ainsi eu le déshonneur d'être vaincu par son rival, et celui-ci ne pourra se reprocher d'avoir tué un ami. Cependant, quoique vaincu, c'est Palémon qui doit posséder la belle Êmilia. Une furie surgit envoyée par Vénus ; horrible, elle terrifie l'assemblée, et le cheval d'Arcite se cabre et se renverse sur son cavalier, lui enfonçant plusieurs côtes ; on le ramène assez mal en point, et Êmilia le soigne. Afin de lui donner l'illusion du triomphe, le roi Thésée le fait promener dans son char ayant à son côté Êmilia et précédé de ses adversaires désarmés.

Malgré les soins des plus fameux médecins, son état s'aggrave, il va rendre l'âme ; mais, auparavant, il cède noblement au vaincu le bel objet de leur querelle, Êmilia, qui avait hésité jusqu'alors à donner sa préférence à l'un ou à l'autre, car tous les deux étaient accomplis également.

Par suite d'une bizarrerie, Boccace a placé tout à la fin de son poème la description de l'héroïne (ch. XII, st. 53-62).

toujours en cette demeure. La maîtresse de la maison est toute ridée et décolorée; ses yeux sont rouges et larmoyants; son corps, maigre et tremblant, est enveloppé d'un long manteau noir. Jamais le sommeil ne pénètre en ce lieu....

## DESCRIPTION DE LA BEAUTÉ D'ÉMILIA

« Elle était grande et bien faite, de teint blanc et d'agréable aspect, si ce que rapportent d'elle les anciens est vrai. Ses longs cheveux ceints d'une couronne semblaient d'or. Elle avait le maintien modeste, le geste élégant et gracieux.

« Ses cheveux ne tombaient pas en tresses, mais recouvraient ses blanches épaules, et onc n'en vit-on de plus beaux. Ils étaient si bien peignés que pas un n'avait un faux pli.

« Son front était ample et spacieux, blanc et délicat ; au-dessous, courbés en arcs de cercle, ses sourcils paraissaient plus noirs et plus fins à cause de l'éclat de son teint.

« Au-dessous étaient ses yeux vifs et plus brillants de beaucoup que les étoiles, graves, longs et bien placés, et plus foncés qu'on ne saurait l'imaginer. Telle était, en outre, leur puissance, que nul jamais ne les regarda qui n'en sentît l'aiguillon.

« Je les dépeins bien pauvrement, et je laisse aux amoureux d'en imaginer la beauté. Au-dessous était le nez, suffisamment long et bien affilé, comme il convenait à ce visage angélique.

« Ses lèvres n'étaient point trop grasses ni trop maigres, mais bien proportionnées, blanches et vermeilles, et ce n'était pas avec de la couleur qu'elles étaient colorées, car point n'en était besoin, mais naturellement.

« Elle avait la bouche mignonne, riante et désirable,

et semblait une angelette quand elle parlait. Ses dents se pouvaient comparer à des perles ; elles étaient serrées, bien rangées et toutes petites.

« Son menton, mignon et rondelet, portait une fossette qui lui donnait un air mutin; il avait ce qu'il fallait de vermillon pour le rendre plus charmant encore. Sa gorge était blanche et arrondie, grande autant qu'il convenait, et délicate.

« Son col était long et bien posé entre ses épaules ; sa poitrine, convenablement saillante, bombait à travers son vêtement.

« Ses bras étaient forts et longs, ses mains effilées, ses doigts déliés ne portaient point d'anneaux.

« Pour être bref, aucune fille ne pouvait entrer en comparaison avec elle. »

A la suite de cette description dont pas un trait ne sort du convenu, Boccace ajoute une sorte de canon de la beauté parfaite basé, selon le goût du jour, sur une répartition en séries de trois des diverses parties du corps :

> Longs cheveux, longue main, long corsage,
> Petites dents, petites oreilles, petite bouche,
> Blanc le blanc des yeux, blanches les dents, blanc le teint,
> Noir le noir des yeux, noirs les sourcils, noires les paupières,
> Rouges les lèvres, rouges les gencives, rouges les joues.

Il y a bien des ressemblances entre la *Théséide* et la *Thébaïde*, dont Boccace avait dans sa jeunesse

acheté un exemplaire qu'il s'était péniblement efforcé de déchiffrer[1]. Boccace s'est également inspiré de l'*Énéide* et souvent de la *Divine Comédie* ; parfois il la copie et parfois la paraphrase[2] ; il faut lui rendre cette justice qu'il choisit les morceaux où sont les vers les plus charmants[3]; la métaphysique du roman est empruntée à Dante.

1. Lettre *Sacræ famis*, écrite « sub Monte Falerno » : « Nam cum pridem casu fortuitu pervenisset ad manus meas liber pulcerimus fraternas acies et Tebanorum conflictum suis metribus demostrantem, emi pro pretio competenti sed cum sine magistro vel glosis intellectum debitum non attingam..... » — G. TRAVERSARI, *Le Lettere autografe*, p. 72. Pour le parallèle entre la *Thébaïde* et la *Théséide*, voir CRESCINI, *Contributo*, App. au chapitre IX, p. 250.

2. Il emprunte à Dante la charmante comparaison des fleurs s'ouvrant au soleil levant. Dans le *Filostrato*, il l'avait copié textuellement :

(Dante, *Inferno*, chant II, v. 127.)

Quali i fioretti dal notturno gelo
Chinati e chiusi poi ch'l sol gl' imbianca,
Si drizzan tutti aperti in loro stelo.

(Boccace, *Filostrato*, chant III, st. 13.)

Come fioretto dal notturno gelo
Chinato e chiuso, poi che il sol l'imbianca
S'apre e si leva dritto sopra il stelo.

Cf. chant II, st. 47.

Dans la *Théséide*, Boccace amplifie le texte de Dante : « Telles les fleurettes fermées dans les prés par la froidure nocturne s'ouvrent toutes tant qu'elles sont quand le soleil les réchauffe et font rire les prés par leur belle apparence, mêlées aux herbes vertes, se montrant joyeuses à ceux qui les regardent.... » Schmidt fait très judicieusement observer que l'onpeut déduire de cette double comparaison l'antériorité de *Filostrato* ; Boccace a sûrement commencé par l'imitation littérale.

3. La *Théséide* a été traduite en grec moderne vers le commencement du XVI[e] siècle. — Voir J. SCHMIDT, *La Théséide* [*Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*, fasc. XCII (1892), p. 279].

On a vu aussi des ressemblances avec le *Roman de la Rose*; mais ce ne sont, ce semble, comme la description de la beauté d'Émilia, que des traits communs à tous les romans chevaleresques de l'époque[1].

En revanche, Boccace, à son tour, a inspiré Chaucer, qui, dans ses *Canterbury Tales*, a arrangé l'aventure d'Émilia et de ses deux amants et, dans son *Assembly of Foules*, a copié mot pour mot sa description du temple de Vénus ; son conte intitulé : *Queen Annelida and false Arcite* n'est pas sans parenté non plus avec la *Théséide*[2] ; plus tard Dryden a fait sien le poème de Boccace dans *Palemon and Arcite*.

Fiammetta fut-elle réellement frappée, comme le dit le poète, « de la force d'amour qui était dans les héros » du poème[3] et en sut-elle quelque gré à Boccace, il ne le semble pas.

Boccace ne se contentait pas de traduire ses sentiments dans des romans ; il s'épanchait en vers tels que ceux-ci :

SONNET XXXIII

D'aucuns attendent avec plaisir les fleurs
Et se réjouissent en voyant les plantes reverdir

1. Crescini, *Contributo*, p. 234, indique des rapprochements avec le *Roman de Thèbes*; mais ces passages semblent avoir été pris dans le poème de Stace tant par Boccace que par l'auteur du *Roman de Thèbes*, et leur ressemblance n'aurait d'autre cause que la communauté d'origine.

2. Chaucer vint en Italie un peu plus tard, mais il ne semble avoir séjourné que dans le nord, à Gênes et à Milan, où l'appelaient les ambassades dont il était chargé. Rencontra-t-il Boccace? Cela paraît peu probable, car, à l'époque où Chaucer voyageait en Italie, c'est-à-dire alors que Boccace était déjà âgé, celui-ci ne quittait guère Certaldo et Florence que pour se rendre à Venise et à Naples.

3. « Portati abbian tuoi versi... ». Landau, vol. I, p. 257.

Et en entendant dans les bois les oiseaux chanter
Leurs plus brûlantes amours.

Je ne suis pas comme eux ; quand le zéphyr
Me caresse et que la belle saison vient,
Je m'attriste, et il me semble alors sentir
En mon cœur une souffrance qui me tue.

Baies en est la cause,
Baies qui par son charme incita
Celle qui emporta ma tranquillité.

Aucune autre saison ne me trouble à ce point
Et que je retourne là m'est interdit
Par celle qui fait de moi ce qui lui plaît.

## SONNET XXXIX

Malheureux que je suis! Je n'ose regarder
Les yeux dans lesquels résidait mon bonheur,
Parce que, de même que la glace fond au soleil,
De même je sens mon cœur défaillir

Par le trouble profond que me cause son aspect.
Que si je regarde une autre femme, j'en ai tant d'ennui
Qu'un froid mortel m'envahit, lequel me fait penser
Que je vais mourir sur l'heure.

En ces extrémités, je ne sais que faire
Ou brûler tout entier en la regardant
Ou mourir de froid en en regardant une autre.

L'un me chagrine moins, mais il me semble bien triste
De périr du fait de celle dont j'attends le salut,
Et plus dur me semble de mourir en la contemplant.

### CANZONE IV

Si je pouvais montrer ostensiblement
Les affreux martyres
Que je souffre dans mon cœur, madame,
Vous vous en émerveilleriez, et je tiens pour certain
Que vous ne pourriez sans soupirs
Lire ce que j'écris,
Vous rappelant qu'il vous a convenu
De me refuser ce que tant je souhaitais.
Plus que jamais, je me déclare
Ennemi de la Fortune et de moi-même. . .

### BALLADE

Je ne sais si je préfère
Vivre ou mourir pour avoir moins de peine.
Je voudrais mourir, car la vie m'est pesante
Me voyant abandonné pour d'autres.
Et je ne voudrais pas mourir,
Car, mort, je ne verrai plus le beau visage
Pour lequel je pleure, jaloux de celui
Qui s'en est emparé et me l'a ravi.

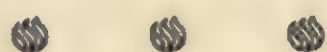
Boccace, on le voit, donne parfois dans le précieux; mais son *Canzoniere* n'en contient pas moins des morceaux d'une grâce, d'une émotion et d'une poésie charmantes, et il faut regretter que plus tard il ait détruit en grande partie « ses œuvres de jeunesse ».



## CHAPITRE V

# RETOUR A FLORENCE

CAUSES DU RETOUR DE BOCCACE. — SON CHAGRIN DE QUITTER NAPLES. — SON ACTIVITÉ LITTÉRAIRE A FLORENCE. — L'« AMETO ». — CONFESSION DE BOCCACE. — ANALYSE DE L'« AMOROSA VISIONE ».



BOCCACE était encore au fort de sa passion quand il dut quitter Naples, et ce fut sans doute au moment où il pensait y être fixé pour jamais.

Vers la fin de l'année 1338, le 1er novembre, son père Boccaccino avait pris en location pour un an, dans le Capouan, moyennant 26 florins d'or, certains biens appartenant à l'église San Lorenzo, qui dépendait de l'archevêché de Capoue ; c'était sans doute une façon de constituer une rente à son fils, qui ne vivait que de l'argent que son père lui remettait ; en revanche, la surveillance et la gérance de cette terre lui incombèrent, ce qui ne devait convenir que médiocrement à ses goûts[1]. L'année suivante, Boccaccino eut des revers ; il avait fait des dettes qu'il ne pouvait rembourser ; le prix d'une maison située à Florence qu'il

1. DELLA TORRE, *La Giovinezza di G. Boccaccio*, chap. X.

vendit 300 florins d'or par acte du 5 novembre 1339 passa entièrement à désintéresser ses créanciers. La dot que lui avait apportée sa femme Margherita était dissipée ; sa famille se trouva réduite à un état voisin de la misère. Boccaccino dut suspendre les subsides qu'il envoyait à son fils, et celui-ci se vit contraint de quitter le séjour de Naples pour une habitation située dans la campagne, au pied du mont Falerne ; il se trouvait là tout près du tombeau de Virgile[1], en un lieu que lui-même décrit comme d'un aspect charmant : « Le sommet du mont, dit-il, était une prairie revêtue de fleurs et de plantes charmantes à voir[2] » (*Filocopo*, II, 23.) Mais Boccace s'y sentait en exil. Dans une lettre écrite précisément *sub monte Falerno*[3], il se plaint de vivre au milieu des ronces et des exhalaisons des cavernes voisines, de manger la même nourriture que les paysans et de ne voir que de la boue. Ses amis n'étaient plus là pour le réconforter. Acciajuoli, dont l'exemple l'avait conduit à Naples et qui s'y était acquis rapidement richesses et honneurs, avait dû partir pour la Morée, où l'appelaient les intérêts d'une femme dont il était le tuteur et avait été l'amant (10 octobre 1338). Un autre de ses amis l'avait

1. Lettre adressée au duc de Durazzo, le 3 avril 1339 : « Data sub Monte Falerno, apud busta Maronis Virgilii ». Autre lettre dont on ignore le destinataire, en date du 28 juin 1339. — G. Traversari, *Le Lettere autografe*, p. 55 et suiv. Ces deux lettres sont souvent classées parmi les apocryphes.

2. Dans le *Dictionnaire géographique*, il dit : « Falernus Campaniæ mons est optimi vini ferax. » Pétrarque parle de même. (*Famil.*, V, 4.)

3. Lettre sans date : « Cuidam viro militi ». (Corazzini, p. 451.)

vilainement trahi, s'il faut en croire le texte d'ailleurs obscur d'une lettre adressée à un inconnu et qui, au surplus, n'est peut-être pas authentique[1].

Sur ces entrefaites, la femme de Boccaccino, Margherita, mourut ; les enfants qu'il avait eus d'elle étaient morts également, à l'exception d'un seul, Jacobo, en sorte que le vieillard « chargé d'ans, privé d'enfants et sans espérance d'en avoir jamais », se trouva tout à fait seul. Il appela auprès de lui son fils. Boccace, s'il raillait son père sur son appétit du lucre, n'en était pas moins un bon fils et devait écrire plus tard dans les *Infortunes des Hommes Illustres* : « Sachons endurer le joug de nos pères, honorons avec une extrême révérence leur tremblante vieillesse[2]. » Il partit tout aussitôt, en novembre ou en décembre 1340[3], bien qu'il lui fâchât fort de quitter un lieu où tout était « beauté, noblesse, exquise bonne grâce, amour », pour aller vivre dans « la mélancolie et la tristesse » et s'enfermer en une maison « obscure et muette, où l'on ne riait jamais ou presque jamais ». (*Ameto.*) Autant Naples était calme et gaie, autant Florence était

1. Lettre *Nereus amphitritibus*. — G. TRAVERSARI, *Lettere...*, p. 55.

2. Liv. VIII, trad. 1578, p. 605.

3. Dans la *Fiammetta*, l'amante dit à l'amant qui la quitte (liv. II) : « Voyez-vous pas le ciel plein d'obscurités menacer la terre d'une très grande pestilence avec pluie, neige, vents et épouvantables tonnerres?... Qui est celui qui s'aime si peu lequel se mette en chemin en un temps si fâcheux? » — Trad. G. CHAPPUIS, 1609. Sur l'année, voir CRESCINI, *Contributo*, p. 86-92 ; TANFANI, *Nicola Acciajuoli*, Florence, 1863, p. 47. Boccace parle de l'inondation de l'Arno, qui emporta le Ponte Vecchio, en 1337, comme d'une chose à laquelle il n'assista pas. Comment. du chant XIII de la *Divine Comédie*. Cf. VILLANI, XI, I.

agitée de passions politiques et tourmentée d'ambitions commerciales. Les éléments même avaient part à ce désordre. Tremblements de terre, inondations se succédaient ; on voyait presque chaque année « du feu dans l'air[1] ».

Le 11 janvier 1341, il ne se trouvait sûrement plus à Naples, ainsi que le prouve le texte du renouvellement du bail signé précédemment en sa faveur[2] ; il fut témoin, ainsi qu'il le rapporte lui-même, de la tyrannie que le duc d'Athènes, Gautier de Brienne, exerça à Florence de juin 1342 à juillet 1343[3].

Boccace fut longtemps avant de s'accoutumer à sa vie nouvelle, et surtout à son éloignement de Naples. Le 28 août 1341, il écrivait à son ami Niccola Acciajuoli : « Je ne vous écris rien de l'obligation où je suis de vivre à Florence, car il me faudrait me servir non d'encre, mais de larmes. Je n'espère qu'en vous ; vous seul pouvez changer mon malheureux destin. » Toutefois un dégoût lui fut épargné ; il n'eut plus à s'occuper de cette « horrible marchandise » qui avait fait l'abomination de sa jeunesse. Satisfait de sa présence, son père semble l'avoir laissé tout entier à ses occupations littéraires. Bientôt même, le 13 décembre 1342, il put s'acheter une maison dans la paroisse Sant' Ambro-

1. M. Villani, *Muratori, R. Italic. Script.*, t. XIV, 182, 204, 226.

2. G. Traversari, *Le Lettere autografe di G. Boccaccio*, et Arnaldo della Torre, *La Giovinezza di G. Boccaccio*, chap. X.

3. *Infortunes des Hommes Illustres*, liv. IX. Il était resté dix ans environ à Naples.

gio et vivre à sa guise. Cette époque fut la plus féconde de son existence ; c'est alors qu'il composa l'*Ameto*, l'*Amorosa Visione*, la *Fiammetta*, le *Ninfale*, le *Décaméron* et finalement le *Corbaccio*. En même temps, il se perfectionnait dans l'intelligence de la langue latine, qu'il ne possédait encore qu'assez imparfaitement, comme on l'a vu à propos de la *Thébaïde*, et il s'adonnaità la lecture des classiques, dont il eut bientôt une connaissance parfaite. Cependant il continua à écrire en langue vulgaire.

Une même pensée l'occupe toujours ; il a aimé une princesse, et il a été aimé d'elle, elle l'a délaissé, et il lui est resté attaché ; il va donc, comme il l'a fait jusqu'ici, glorifier les joies de l'amour et plaindre les tourments des amants maltraités ; toutefois, ne se trouvant plus dans une cité toute pleine encore de souvenirs classiques et avide de récits chevaleresques, mais dans la patrie de Dante et de Pétrarque, ses maîtres préférés, il change de ton, il abandonne le roman épique pour la pastorale, les longues compositions surchargées d'ornements pour de courts poèmes ou des idylles, les héros pour les bergers.

*Ameto*, du grec ἄδμητος, est un pâtre grossier, un rustre ; parcourant les bois des alentours de Florence, il aperçoit un nymphe, Lia, et s'en éprend. L'amour lui dessille les yeux et éveille son intelligence ; il devient sensible aux beautés qui l'environnent et se sent capable de comprendre et désireux de connaître la pure vérité.

Un jour qu'il poursuivait Lia, il aperçoit six autres nymphes de beauté pareille, occupées à deviser au pied d'un arbre. C'étaient, en y comprenant la nymphe qu'il avait vue premièrement, les sept Vertus du Trivium et les quatre Vertus du Quadrivium, car ce poème est un singulier mélange de symbolisme chrétien, de mythologie et de réalisme sensuel[1].

Elles content à tour de rôle une histoire à la louange de la vertu que chacune représente. Mopsa, la Sagesse, explique comment elle rendit sage un fou ; Émilia, la Justice, raconte comment elle amena au respect de Dieu un orgueilleux ; Adiona, la Tempérance, dit comment elle fit d'un dissolu un sobre ; Acrimonia, le Courage, conte, en termes fort aventurés, comment elle rendit l'énergie et le courage à un apathique[2] ; Agapes, la Charité, relate du même ton comment elle enflamma un homme froid ; Fiammetta, l'Espérance, expose comment on peut redonner l'espoir à un désespéré, et Lia, la Foi, enseigne de quelle façon on doit éclairer un ignorant. Alors paraissent dans le Ciel sept cygnes et sept cigognes, qui engagent le combat ; les cygnes l'emportent, puis, au milieu des éclairs, une

1. Les vertus sont citées dans le même ordre qu'au chant XXIX, vers 121-128, du *Purgatoire*.

2. Acrimonia a épousé un jeune homme malingre et peu fait pour elle ; elle est très belle, beaucoup la désirent, même des rois et des cardinaux, mais en vain. Cependant Vénus, qui intervient dans chacun de ces contes, veut qu'elle aime, et elle s'énamoure d'Apaten, parent de Mopsa. Elle le transforme ; de pusillanime, il devint magnanime, d'ignorant instruit, d'avare généreux, de méprisable très noble.

colonne de feu s'avance telle que celle qui conduisit les Hébreux au désert ; elle représente Vénus, c'est-à-dire la Beauté suprême, et la Trinité ; une voix en sort qui ordonne aux sept nymphes de baigner Ameto dans l'eau pure de la Vérité, de lui faire tomber les écailles des yeux, de lui donner la force du regard et de le couvrir de luxueuses étoffes, afin que « d'animal brut il soit transformé en homme et qu'il puisse désormais contempler les beautés d'en haut et les décrire aux autres humains, qui en jouiront ainsi à leur tour autant qu'il est en eux[1]. »

Boccace était une de ces âmes sensibles et vibrantes qui ont besoin incessamment de manifester leurs sentiments. Il composa l'*Ameto*, comme toutes ses autres œuvres, « afin, écrit-il, de pouvoir dire plus librement, sans être arrêté par la douleur ni par la peur, ce qu'il avait vu de ses yeux, entendu de ses oreilles ». De fait, Boccace raconte toute sa vie par la bouche des nymphes. Émilia parle des amours de Boccaccino, le père de Boccace, avec la veuve parisienne, de l'abandon

1. Elle dit :

> Je suis la lumière du ciel une et triple,
> Principe et fin de chaque chose,
> Dont aucun n'approche et n'approchera.
> Je suis lumière si gracieuse et si vraie
> Que celui qui me suit n'ira jamais
> Errant dans le triste et ténébreux séjour....

Et Ameto comprit que ce n'était pas « cette Vénus que les sots, dans leurs concupiscences désordonnées, nomment déesse, mais celle grâce à qui les vrais, les justes et saints amours descendent parmi les mortels. »

où il la laissa, de la douleur qu'il lui causa, et prédit, après coup, que le mariage qu'il fit à son retour à Florence réussira mal et que les biens apportés en dot par Margherita seront dissipés. Fiammetta raconte comment sa mère fut l'objet de la recherche du roi de Naples, qu'elle appelle Midas, et comment elle fut contrainte de céder à son caprice ; puis elle décrit la passion de Caleone, qui n'est autre que Boccace, la surprise nocturne et le triomphe de son amant. C'est une biographie complète de l'un et de l'autre, et bien singulière, si l'on songe que tous les acteurs étaient encore vivants et clairement désignés.

Il est parlé du roi Robert comme régnant encore à Naples ; cette indication permet même de déterminer la date approximative où l'*Ameto* fut composé ; il est certain que Boccace ne l'entreprit qu'après son retour à Florence, à savoir après 1341. Comme, d'autre part, le roi Robert mourut le 19 janvier 1343, l'*Ameto* dut être achevé avant cette date et probablement dans le commencement de l'année 1342 s l'on tient compte de ce fait que l'*Amorosa Visione* fut écrite également avant la mort du roi et après l'*Ameto* [1].

L'*Ameto* est dédié à Niccola di Bartolo del Buono, que Boccace intitule « son unique ami dans la douleur », ce qui confirmerait la supposition qu'il ne connaissait pas alors Pétrarque [2].

1. Voir Crescini, *Contributo*, chap. iv. La nièce du roi Robert, Giovanna, y est qualifiée de fille du duc de Calabre et non de reine (chant xxx).

2. L'amitié de Bartolo, qui était un ardent gibelin, faillit plus tard, comme on le verra, être fort compromettante pour Boccace.

L'*Ameto* réussit surtout, ce semble, par ce qu'il contenait de symbolique ; aussi le prochain poème de Boccace fut-il entièrement symbolique et semblable par la forme à la *Divine Comédie,* dont le succès allait s'établissant. C'est en même temps un tour d'adresse poétique rare.

Les initiales des tercets qui le composent forment deux sonnets à triples tercets et une ballade. Boccace se nomme en toutes lettres dans le dernier vers du premier sonnet, et ce sonnet est une dédicace à « Madama Maria », qu'il désigne également par son nom.

Cette vision, gentille dame, vous paraîtra
Sans doute une chose admirable
Tant par la nouveauté du style
Que par l'invention du poème.

Vous admirant un jour
Belle, gracieuse et simplement vêtue,
J'eus volonté, en rimes fines,
De faire un court poème.

A vous donc qui êtes ma Dame
Et que je désire servir toujours
Je le recommande, dame Maria,

Et je vous prie, s'il s'y trouve
Quelque défaut, que votre courtoisie
Corrige et amende mes erreurs.

## BOCCACE

Chère Flamme dont le cœur est chaud,
Cette Vision vous est dédiée
Par Giovanni di Boccaccio de Certaldo[1].

L'imagination de Boccace, éprise de beauté et de gaîté, et qui ne lui montrait que le côté aimable des choses, ne pouvait s'accommoder des spectacles effrayants ou simplement graves qui se pressaient dans la pensée attristée et sombre de Dante ; son rêve le conduit donc dans un monde riant et gracieux, au milieu de jardins fleuris, « où ni l'herbe ni les fruits ne craignent l'automne, où les prés odorants émaillés de fleurs ne se décolorent ni en hiver ni en été » (chant XXXIX) ; dans des demeures resplendissantes où l'on ne rencontre que des femmes belles et aimables, jeunes d'âge ou jeunes de visage. Les vertus théologales s'y retrouvent, mais peintes par Giotto sur les murs d'une salle somptueuse, et leur aspect n'a rien que d'avenant et même d'engageant.

Un palais s'élève « grand, beau et spacieux » ; deux portes y donnent accès ; l'une est étroite et basse, au-dessus sont gravées ces paroles :

Cette petite porte
Mène au chemin de la vie
Par une montée pénible,
Mais qui procure un repos éternel.
Gravissez-la sans vous attarder.
L'esprit vainc la chair paresseuse.

1. Le poème compte cinquante chants et 4406 vers.

L'autre porte est haute et toute grande ouverte ; il en sort un bruit de fête et les sons d'une harmonieuse musique. On y lit inscrit en lettres d'or :

> Richesses, dignités, tous les trésors
> Et la gloire abondamment
> Sont donnés à ceux qui franchissent mon seuil.

Boccace, en face de ces deux portes, n'hésite guère d'autant que deux jeunes gens, vêtus l'un de rouge et l'autre de blanc, viennent à sa rencontre et lui vantent les plaisirs qu'il trouvera au delà de la porte d'or. Son guide même, femme blonde dont la couronne avait l'éclat du soleil et qui l'avait mené jusque-là, se laisse convaincre et le suit, et c'est alors qu'il pénètre dans la salle des fresques. On y voyait représentés, outre les vertus, quatre sujets allégoriques ; ce sont quatre triomphes : le triomphe de la Science, le triomphe de la Gloire mondaine que donnent les œuvres de l'Esprit, le triomphe de la Fortune et celui de l'Amour, les quatre grands ennemis de toute vertu.

La Sagesse ou la Science siège, vêtue de pourpre, un livre dans la main gauche, une verge royale dans la droite, entourée de philosophes, de fameux écrivains et de poètes. Moïse, Averroès, Dioscoride et tous les grands penseurs y voisinent avec les poètes les plus fameux, parmi lesquels Virgile et surtout Dante, « le seigneur de tout savoir qui, en un langage sublime, a

écrit du souverain Bien, du souverain Mal et de la grande Mort ».

Sur une autre paroi de la salle est peint le temple de la Gloire (chant VI). Magnifique et imposante, elle est sur un char de triomphe, couronnée de lauriers ; de sa main droite, elle tient une épée; de sa main gauche une pomme d'or ; un manteau royal lui couvre les épaules; les hommes et les femmes qui ont eu quelque célébrité l'environnent, depuis Saturne, Hécube, Nemrod et Médée jusqu'aux chevaliers de la Table Ronde, aux héros de la légende et de l'histoire : Saladin, Charles d'Anjou, Robert Guiscard et Conradin; plus de cent quatre-vingts noms sont ainsi cités ; c'est un premier essai du *Dictionnaire des Hommes Illustres*. Boccace place avec ces héros les avares, afin d'avoir occasion de montrer, à côté de son père et des prélats cupides (chant XIV), le roi Robert, contre lequel il avait conçu une haine aussi violente qu'avait été grande son admiration première (chant XIII) [1].

Dans une autre salle, il voit la Fortune avec sa roue, sur laquelle les hommes s'efforcent sans relâche de monter, et il cite les plus illustres infortunes (chants XXXI-XXXV).

Mais, dans ce pays de rêve, c'est l'Amour qui

1. Bien plus tard, dans la lettre à Martino da Signa, où il explique le sens de ses églogues, il parle de l'avarice du roi Robert, et, dans une lettre à Francesco Nelli, il raconte qu'un peintre que le roi avait mandé à Naples, s'en revint sans avoir ôté ses éperons, disant qu'il s'attendait à trouver un prince et qu'il n'avait rencontré qu'un marchand.

règne en maître souverain (chant XV) : « Comme un grand seigneur d'aspect superbe, il est assis sur deux aigles, les pieds posés sur deux lionceaux domptés qui, du pré vert, s'étaient fait un lit; la tête couronnée d'or, il tient dans une main une flèche d'or ; dans l'autre, une flèche de plomb. » Derrière l'Amour, Boccace aperçut Vénus et une autre femme, qu'il n'ose nommer, et dont la vue lui cause une émotion si profonde que, dès ce moment, il ne peut plus penser qu'à elle [1]. Autour de ce groupe, étaient des personnages qui semblaient joyeux et regardaient l'Amour avec ravissement; d'autres à l'air pitoyable, qui soupiraient; d'autres encore qui avaient des allures impétueuses ou qui semblaient tristement résignés à leur destin. Et Boccace rappelle les aventures tragiques des amoureux fameux depuis Mars jusqu'à Tristan.

Tous ces spectacles affligeants et ces récits lamentables donnent à penser à Boccace; il se retourne vers son guide, vers « cette femme au visage gracieux » qui l'avait conduit jusque-là, et il lui annonce que dorénavant il est bien décidé à la suivre, car il reconnaît toute la futilité des biens que les vices procurent. Une porte s'ouvre devant eux.

Boccace, toujours en compagnie de sa dame poétique, qui « tout autour d'elle faisait de la lumière », pénètre dans un jardin, les Champs-Élysées du Vice;

1. Vincenzo Crescini, *La Lucia dell' Amorosa Visione*, Padoue, 1882.

il ne semble pas que mal lui en advienne. Il y voit une triple fontaine symbolique; trois femmes versent de l'eau: la première, d'une gueule de lion; l'eau qui s'en épanche coule vers l'Orient et féconde tout sur son passage : c'est l'Amour honnête, qui unit l'homme à Dieu, fait durer le ciel et la terre et rend les hommes dignes de monter au ciel ; la deuxième femme verse de l'eau par une tête de taureau : cette eau coule vers le midi; elle fertilise la terre également, mais ne la rend pas insensible aux saisons comme la première : c'est l'Amour par penchant, que l'auteur exalte et que son guide condamne. Enfin la troisième femme verse de l'eau par la gueule d'un loup : ce sont des pleurs qui errent fangeuses, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre : c'est l'Amour par utilité, « qu'on devrait appeler haine[1] » (chant XXVII et suivants).

Boccace fait rencontre, en ce jardin, de la « belle Lombarde », de Lia, de quantité de dames qui avaient égayé de leurs charmes aisément prodigués la vie napolitaine ou florentine (chant XL). Leurs âmes aimables ne semblaient pas racheter bien chèrement leurs erreurs mondaines dans ce séjour où le Vice et la Vertu sont confondus d'une façon déconcertante et où l'Amour s'efforce, mais en vain, de n'évoquer que les sublimes beautés que Platon lui donne pour objet. Sans cesse, Boccace s'écarte de la bonne voie, et son guide l'encou-

1. Ce sont les trois espèces d'Amour dont il est question dans le *Filocopo*.

rage même à se donner tout entier à une autre femme, qu'elle traite de sœur et qu'elle déclare « la plus douce, la plus chère, la plus aimante » des âmes qui l'entourent[1] ·

> Si tu m'avais dit son nom,
> Nous serions allés vers elle bien plus tôt,
> Car sans mon conseil elle ne fait rien
> Et ne dit rien.

Au dernier chant, l'auteur se réveille, mais il continue à voir la dame qui l'a tant fasciné; il l'entretient de sa conversion, lui demande de le reconduire cette fois par la porte étroite aux lieux où son bonheur a été si grand, et le poème s'achève par un cantique magnifique en son honneur[2].

En sorte qu'on ne saisit pas exactement si, dans cet étrange poème, Boccace a voulu montrer que, malgré les conseils de la Sagesse, il restait fidèle à sa passion, ou s'il a eu l'intention d'avertir sa belle qu'il pouvait songer à lui donner une rivale. On sent, en tout cas, qu'il s'était proposé de faire un poème à visées morales, comme Dante, mais que son naturel, enclin au plaisir, et son esprit vagabond l'ont porté à errer loin de la bonne voie avec délices et abandon. Comme l'Enfer,

1. On a vu dans ces deux femmes qui se disputent la possession de Boccace l'Amour et la Raison, et ce fut grand miracle vraiment s'il réussit à les accorder.

2. Zumbini pense que par ce réveil Boccace voulait indiquer que son amour était bien réel.

ses Champs-Élysées sont remplis de bonnes intentions inopérantes et de louables défaillances.

C'est pourquoi, apparemment, ce petit poème est si savoureux; les tercets se succèdent pimpants et allègres, malgré les difficultés matérielles que Boccace s'était imposées ; ils sonnent clair et n'ont plus rien de la pompe prolixe des précédents poèmes.

L'*Amorosa Visione* ayant été achevée avant la fin de l'année 1342, ce ne sont pas les *Triomphes* de Pétrarque, composés en 1343, qui ont inspiré à Boccace l'idée des temples de la Sagesse, de la Gloire, de la Richesse et de l'Amour, mais bien plutôt l'*Amorosa Visione,* qui a servi de prototype aux *Triomphes,* dont la vogue devait être tellement plus grande. Et ce fut sans doute Giotto qui en suggéra l'invention à Boccace. Giotto était venu à Naples au temps où Boccace s'y trouvait, et il y peignit, au dire de Vasari, quantité de tableaux allégoriques, soit dans le château de l'Œuf, soit dans diverses églises ; au monastère de Santa Chiara, il avait représenté l'Ancien et le Nouveau Testament ; au château de l'Œuf, l'Assemblée des Hommes Illustres. Quoi d'étonnant que Boccace ait transporté ces compositions dans son œuvre ?



*CHAPITRE VI*

# LES ROMANS D'ANALYSE

Boccace se ressaisit. — La « Fiammetta » est un roman psychologique. — Moralité qu'en tire Boccace. — Le « Ninfale » est également destiné a montrer les dangers de l'amour. — Analyse de cette idylle.



Jusque-la Boccace s'était complu uniquement à retracer, tantôt à mots couverts et tantôt sans ambages, son histoire ou son rêve d'amour. C'est le propre des passions, dans leur première chaleur, de ne laisser à l'âme d'autre souci que de se remémorer et de redire ses angoisses ou ses joies ; plus tard seulement, quand la violence des sentiments s'est quelque peu amortie, on se prend à réfléchir, à tirer les conséquences des faits, à en analyser les causes. Or le temps avait passé; Boccace commençait à se ressaisir; il n'espérait plus, sans doute, réveiller l'amour de Fiammetta ; il se mit à étudier psychologiquement le sentiment qu'il avait eu pour elle et les mouvements de son âme. Dans le roman de *Fiammetta,* c'est son histoire qu'il raconte ;

seulement, pour la rendre plus touchante, il renverse les rôles et prête à Fiammetta ses joies, ses incertitudes, ses angoisses.

Peut-être s'inspira-t-il d'Ovide. Boccace avait lu souvent et beaucoup médité les *Héroïdes*, qui sont une suite de plaintes amoureuses; Carlo Figiovanni, qui en publia vers ce temps une traduction italienne, reconnaît y avoir travaillé avec son aide. La *Deuxième Héroïde* a précisément un rapport tout particulier avec le roman de *Fiammetta*. Phyllis s'y lamente de l'abandon de Démophoon, qui est retourné dans sa patrie et n'est point revenu après le laps de quatre mois qu'il avait assigné à son absence[1].

Le héros du roman, Pamfilo, quittera donc Fiammetta pour retourner auprès de son vieux père, qui a besoin de son appui, et Fiammetta se désolera en l'attendant. C'est à l'église que la première rencontre a eu lieu; c'est par surprise que la vertu de Fiammetta a succombé, comme dans les œuvres précédentes. Son bonheur est tout d'abord complet. « Nulle n'est aimée comme moi et n'a un amant plus digne d'être aimé. » Puis c'est la séparation et tous ses déchirements; le regret des paroles « qu'on voudrait avoir dites »; la colère de voir chaque jour le soleil si lent à monter au zénith, et qui semble ensuite s'y attarder et descendre à regret;

1. Boccace a fait d'autres emprunts aux classiques. La scène entre Fiammetta et sa nourrice est inspirée de celle entre Phèdre et sa nourrice, qui est au premier acte de l'*Hippolyte* de Sénèque. — Crescini, *Contributo*, p. 160, fournit les passages imités.

c'est la contemplation de la lune que peut-être son amant regarde au même moment qu'elle. Peu à peu cependant le temps coule, le cœur de Fiammetta, « resserré d'une très grande amertume », se dilate, car le moment du retour approche. Mais le jour fixé passe, et, les jours suivants, Fiammetta trouve au retard de son amant « plus de raisons que lui-même n'en saurait trouver ». Mais insensiblement naît la jalousie; Fiammetta fait réflexion que les larmes, les serments « ne sont que les arrhes que les hommes donnent aux femmes de leurs futures tromperies ». Elle songe, et c'est là ce qui surtout la déchire, que pour satisfaire la femme qu'il aime maintenant son amant s'acharne sans doute à la ravaler. « Sûrement tu racontes tes anciennes amours, et tu me fais coupable en beaucoup de choses, et tu diminues mes perfections et mes charmes, que tu exaltais naguère par-dessus ceux de toutes les autres femmes. Mais, entre les choses fausses que tu diras, souviens-toi au moins de rappeler tes tromperies, qui furent véritables. » Et Fiammetta se console en songeant que d'autres doivent souffrir comme elle; bientôt même elle en vient à souhaiter que Pamfilo ne revienne plus, de peur d'être certaine alors qu'il a cessé de l'aimer. Ainsi partagée sans cesse entre des sentiments divers, Fiammetta tantôt éprouve une joie intense à entendre raconter les déconvenues et les misères des autres amants, et tantôt sent sa douleur s'augmenter de la leur ; tantôt les adulations qu'on prodigue à sa beauté la flattent et la

rassurent, et tantôt elle en est excédée; les objets qui l'entourent prennent d'autres aspects, selon que son humeur varie. « Comme mon erreur était changée, ainsi il me semblait que toutes choses fussent converties de tristesse en gaîté. »

En terminant sa confession, Fiammetta pouvait bien en tirer cette salutaire leçon : « Fais éclater si bien mon malheur, dit-elle à son livre, que les femmes sages qui t'auront lu deviennent très sages, afin de se soustraire aux duperies et aux embûches des jeunes gens[1]. »

Ainsi Boccace ne se contente pas de pénétrer profondément et d'exposer avec une clarté merveilleuse les émotions tour à tour charmantes et douloureuses que l'amour fait naître, il en tire la morale, et, si son langage est parfois osé, on ne saurait nier que ses conseils ne soient pas le plus souvent très sages.

C'est le même esprit qui inspire le *Ninfale* ou *Ninfale Fiesolano*. Il semble que Boccace, ne sentant plus que l'amertume de sa passion désormais sans espoir, s'applique exclusivement à montrer les conséquences funestes de l'amour. « L'honnête amitié qui depuis longtemps a pris place en mon cœur, dit-il au commencement de son poème, m'a fait entreprendre ce présent labeur et m'a mis la plume à la main, afin

1. D'aucuns penchent à croire que la *Fiammetta* n'est pas de Boccace, parce qu'il n'en existe aucun manuscrit antérieur au xv[e] siècle, et supposent que l'auteur en est vraisemblablement Alberti. — John Addington Symonds, *G. Boccaccio as man and author*, Londres, 1895. C'est peu probable.

de vous faire connaître une histoire fort antique, mais belle et divertissante et digne de parvenir à vos oreilles ; chacun apprendra par elle à connaître le jeune fils de Vénus, à se défier soigneusement de son approche et à ne pas jouer avec ses dards et ses piquantes sagettes, car elles portent un venin qui d'abord ne se fait sentir que par un charme infini, mais ensuite cause une douleur furieuse et ôte le sens, la mémoire et l'entendement à celui qui en a été blessé [1]. »

L'histoire est simple. Le pâtre Affrico ou Africo, amant tenace et passionné, aime Mensola, nymphe consacrée à Diane par ses parents. Elle est douce et tendre. « Ses cheveux blonds, entortillés autour de la tête, étaient retenus et liés avec un fil d'or garni de pierres fines... ; sa cotte était de velours gris ; sur ses épaules elle avait jeté un petit manteau de satin rouge, arrivant à peine à la ceinture, mais lui couvrant les bras ; elle tenait de la main gauche un puissant arc d'acier, doré et gravé, et de l'autre un dard long, ferré et dangereux [2]. » Ne dirait-on pas un personnage de Téniers? L'aventure se déroule au milieu d'un de ces paysages idylliques que Boccace peint avec tant de plaisir et de bonheur, sous les bosquets verdoyants des collines de Fiesole. Un sentiment très poétique règne dans tout le poème, et il éclate parfois comme dans cette invocation d'Affrico à Mensola : « O fraîche rose

1. Traduction, Lyon, 1556. Cette invocation est adressée à sa « dame ».
2. Chant I, st. 30.

divinement colorée, en laquelle j'ai mis tout mon désir et toute ma félicité, ne comprends-tu pas encore que je t'aime par-dessus toute chose créée et qu'en toi réside tout le bien auquel je prétends en ce monde ? » Et ailleurs : « Que bénis soient l'année, et le mois, et le jour, et l'heure, et le moment, et aussi la saison où furent créés ce visage charmant et ces membres qui n'ont pas leurs semblables même dans le ciel, où résident les Idées pures, car tu es une fontaine de beauté, une claire lumière et un enseignement de gracieuses manières ; tu es habile et franche, en toi seule brillent toute vertu et toute grâce, tu conduis ma vie, tu es charmante, délicate et ton teint est la blancheur même[1]. »

Diane préside à l'action ; c'est le seul souvenir mythologique qui apparaisse dans ce poème, à la différence des premières œuvres de Boccace, que les déités de l'Olympe encombrent, et encore son rôle se borne à surveiller ses nymphes et à leur faire respecter leur vœu de chasteté ! On a pu avancer que le *Ninfale* était l'histoire symbolisée d'une nonne[2].

1. Chant v, st. 9. et suiv. Dans les premiers vers de ces strophes, l'imitation de Pétrarque est évidente; le sonnet xxxix à Laure débute ainsi : « Que bénis soient le temps et la saison nouvelle, que bénis soient l'année, et le mois, et le jour, et le charmant pays!... » Il y aurait aussi des rapprochements à faire avec le poète érotique Parthénius; l'un de ses « Récits », *Daphné*, rappelle d'assez près le *Ninfale*, mais Boccace connut-il Parthénius ? Ovide semble l'avoir inspiré dans certains passages d'amour. Ce fut l'art de Boccace de faire siennes les pensées des autres et, avec des réminiscences, de composer des œuvres originales.

2. Il est à noter que, dans le commencement du *Filocopo*, Boccace parle d'une chapelle du Saint-Esprit dans laquelle priaient des « prêtresses de Diane, vêtues de noir sous des voiles blancs ».

Il est au surplus accordé si peu d'autorité à la déesse que sa nymphe préférée, qui est Mensola, n'hésite guère à écouter les agréables propos que lui tient le pâtre Affrico ; Vénus, il est vrai, se met dans ses intérêts, car telle est d'ordinaire la vertu des héroïnes de Boccace qu'elles ne faillissent que par la volonté des dieux[1]. Cependant cette faute sera bien chèrement rachetée, puisque aussi bien ce poème n'a d'autre objet que d'enseigner aux amants combien bref est le bonheur que l'amour procure et combien longues et amères sont les tristesses qui s'ensuivent.

Mensola, gourmandée par ses compagnes, refuse de revoir Affrico, qui, désespéré et plus résolu que ne le sont généralement les amoureux de Boccace, se transperce de son épée sur le bord du même Mugnone, qui avait été témoin de leurs premiers embrassements. Mensola parvient à dissimuler un temps sa chute; elle donne naissance à un enfant « beau et riant », sans que la déesse s'en aperçoive; mais enfin la vérité se découvre. Mensola cherche inutilement à fuir ; les vagissements du nouveau-né la trahissent, et Diane, usant pour cette seule fois de sa puissance, la

1. Elle conseille à Affrico de se déguiser en nymphe et d'engager la conversation avec Mensola en lui parlant « de choses saintes et de choses de Dieu », et, quand le moment lui paraîtra venu, de se déclarer hardiment; alors elle fuira comme l'oiseau, mais Affrico « ne devra pas craindre de la forcer » (ch. III, st. 34 et suiv.). Et c'est ce qu'il fait. Le côté tendre et comique se trouve aussi dans ce poème quand la mère d'Affrico, le voyant rentrer tard et le visage bouleversé, tâche à le réconforter par de douces paroles et lui prépare un bain chaud avec des herbes (chant II, st. 61 ; chant III, st. 3 et suiv.).

transforme en un ruisseau qui porte son nom[1].

Que si Boccace voulait enseigner à autrui les dangers de l'amour, il n'en restait pas moins un amoureux de l'amour, car certaines âmes tiennent à l'amour par tout le mal qu'il leur a fait et qu'elles en attendent encore. Son poème s'achève par un hymne à l'amour :

Puissant seigneur, Amour souverain,
A la puissance, à la force, à la valeur
De qui tout cœur humain est soumis
Et contre qui nul ne peut résister,
Tu peux, quand il te plaît,
Mener à bien les grandes actions,
Tu donnes la guerre ou la paix,
Tu mets nos cœurs au supplice,
Ou bien tu les transportes de joie.
Tu absous et tu condamnes,
Tu transportes les uns, tu anéantis les autres,
Et je suis ton esclave....

1. L'action s'achève là, mais le poème continue, car il y est dit comment l'enfant de Mensola, recueilli par les nymphes, entre au service d'Atlante, fondateur de Fiesole, et épouse Tirona, qui reçoit en dot le territoire compris entre le Mugnone et la Mensola. D'autre part, les nymphes épousent des mortels, et le règne des divinités prend fin dans le pays florentin. Le poème compte 473 stances et 3 784 vers.



*CHAPITRE VII*

# AMBASSADES DE BOCCACE. — SA LIAISON AVEC PÉTRARQUE

Boccace a Naples. — Retour a Florence. — Boccace y est chargé de missions importantes. — Sa première rencontre avec Pétrarque. — Admiration de Boccace pour Pétrarque. — Il obtient d'être envoyé en mission auprès de lui.



Après avoir achevé le *Ninfale*, Boccace eut fantaisie de retourner à Naples (vers 1345) [1]. Le roi Robert était mort; les artistes, les poètes et les savants qu'il avait réunis à sa cour s'étaient dispersés [2]; la reine Jeanne qui lui avait succédé était tout occupée de ses amours; pour épouser son amant, elle venait d'assassiner son premier mari avec des raffinements de traî-

1. Baldelli, *Vita di G. Boccaccio*, Florence, 1806.

2. Boccace avait suivi de près, malgré son éloignement, les événements tragiques dont Naples était le théâtre depuis la mort du roi Robert. L'églogue iv est consacrée à déplorer l'absence du roi Louis; dans l'églogue v, Boccace dépeint le triste état du pays pendant l'occupation des Hongrois venus pour venger le meurtre du frère de leur roi. L'églogue vi est destinée à célébrer la joie des habitants au retour du roi Louis (1348) qui avait fui avec sa femme, la reine Jeanne. « L'Etna, dit-il, a changé, en signe de réjouissance, la fumée qui sort de son sommet en flammes; les forêts sont pleines d'allégresse.... »

trise. La délation et la terreur régnaient dans la ville[1]. Boccace n'y trouva plus la gaie société au milieu de laquelle s'étaient écoulées ses premières années; il eut cette amertume, étant jeune encore, de voir sa jeunesse devenue déjà lointaine. C'en était fait aussi de sa passion. En amour surtout, le passé est le passé, et ce qui a été ne peut pas être de nouveau, et puis Boccace, au vrai, était profondément inconstant, peut-être parce qu'il se montra toujours moins sensible aux séductions de l'esprit que touché par celles du corps. S'il revit Maria d'Aquino, ce fut sans doute pour constater que la femme dont il avait été si fortement épris n'existait plus. « Mon amour, dit-il dans le *Prologue du Décaméron*, par-dessus tout autre fervent,... se diminua de soi-même par la succession des temps, de sorte que non seulement il m'a laissé de soi en l'entendement ce plaisir qu'il a accoutumé de donner à ceux qui ne nagent trop avant en ses plus profonds abîmes. Par quoi là où il soulait être pénible et fâcheux, maintenant je sens qu'il est demeuré très plaisant. »

Boccace quitta Naples, ne conservant de sa passion qu'un souvenir attendri et l'émotion qui convenait à un poète amoureux, dont les écrits avaient été jusque-là consacrés à louanger sa dame et à attester que son amour serait éternel.

On veut qu'il ait ensuite vécu auprès des seigneurs

1. La misère était grande dans tout le royaume; on avait pillé les villes, ravagé les campagnes. MURATORI, *R. Italic. Script.*, XVI, 50.

de Forli, dans une studieuse oisiveté[1]. La maladie de son père, peut-être sa mort, le rappela à Florence[2]. Le 26 janvier 1350, il agit comme tuteur de son frère Jacopo[3].

Au contraire de Dante et de Pétrarque, Boccace n'avait pas tardé à devenir un personnage considérable dans sa patrie ; on le qualifie dans les actes d' « honorable citoyen » et d' « homme très avisé » ; on ne lui confiait pas encore de magistrature civile, mais on le chargeait de missions extérieures importantes.

Les petites principautés des Romagnes, les Malatesta à Rimini, les Polenta à Ravenne, les Manfredi à Faenza, les Ordelaffi à Forli, les Pepoli à Bologne, étaient fort menacés par les entreprises du Saint-Siège ; profitant des sommes considérables que le jubilé de 1350 faisait entrer dans les caisses pontificales, Clément VI avait confié au comte de Romagne, Ettore de Duraforte, mari de sa nièce, le soin de poursuivre l'abaissement de toutes les familles princières de cette province. Elles firent appel aux Florentins comme au duc de Milan, et Florence, inquiète pour sa propre sécurité, envoya Boccace auprès du seigneur de Ravenne, Bernardino da Polenta, afin de traiter avec lui.

Le choix que la Seigneurie fit de Boccace, malgré

1. De Hortis, *Studj*, p. 311.

2. Boccaccino mourut avant 1350 ; il vivait encore en juillet 1348. Boccace hérita d'une partie de ses biens. — Crescini, *Contributo*, p. 258.

3. Dans le *Commentaire de la Divine Comédie* (II, 19), Boccace dit qu'il n'était pas à Florence lors de la peste de 1348.

le peu de notoriété qu'il avait eue jusque-là, s'explique par ses relations avec la famille des Polenta. Il avait été assez longtemps l'hôte du père de Bernardino, Ostasio, qui avait jadis donné l'hospitalité à Dante, et il conserva toute sa vie le souvenir de l'accueil qui lui fut fait dans sa maison. Il s'en loue en termes fort élevés dans son églogue XVI et dans sa lettre (peut-être apocryphe) à Zanobi di Strada[1]. Le *Commentaire de Tite-Live* aurait été composé à son instigation, si tant est que Boccace en soit l'auteur[2].

On ignore le résultat qu'eut cette ambassade. Elle ne semble pas avoir arrêté les progrès du Saint-Siège.

Ce fut au cours de la même année, à la fin du mois d'octobre 1350, que Boccace vit Pétrarque pour la première fois, ou du moins qu'il put, pour la première fois, s'entretenir familièrement avec lui[3]. Pétrarque se rendait à Rome pour y profiter du jubilé ; il approchait de sa

1. Voir De Sade, *Mémoires*, III, 700. — Tiraboschi, vol. V, part. II, p. 516. — Attilio Hortis, *G. Boccaccio ambasciatore in Avignone*, Trieste, 1875.

2. Le *Commentaire de Tite-Live* et le *Résumé d'Histoire romaine* ont été classés assez souvent au nombre des œuvres apocryphes ; cependant, Sicco Polenton parle du *Commentaire* dans sa courte biographie de Boccace. De Hortis (*Studj*, p. 317) pense qu'ils sont bien l'un et l'autre de Boccace. Le nombre des œuvres faussement attribuées à Boccace est considérable, par exemple : l'*Urbano*, la *Caccia di Diana*, le *Dialogo d'Amore*, la *Ruffianella, Geta e Birria*, la *Passione del N. S. Gesù Christo*. Jacobo Bergamensis et, à sa suite, le *Speculum Historiale*, Hartmann Schedel, Betussi, donnent comme de lui une série de livres historiques : *La prise de Constantinople, De la Victoire des Tartares contre les Turcs, De l'Hérésie des Bohèmes....*

3. Il avait composé son *Éloge* vers 1343-1345, avant de le bien connaître, car il y commet nombre de bévues. Il y parle d'une comédie faite par Pétrarque et qui, d'après lui, avait pour titre *Filostrato*. Son vrai titre était *Philologia*. Elle a disparu. — De Hortis, *Studj*, p. 314.

patrie, « d'où un long exil l'avait tenu éloigné », quand Boccace se présenta devant lui, à la nuit tombante, « poussé par le désir violent de voir un homme qu'il n'avait pas encore rencontré [1] ». C'est ce que raconte expressément Pétrarque dans une lettre adressée à Boccace [2]. D'autre part, Boccace rapporte, dans la *Généalogie des Dieux* (IX, 22), qu'il assista à l'examen que subit Pétrarque devant le roi Robert avant d'aller recevoir au Capitole le laurier poétique, épreuve qui eut lieu en 1341 [3], et écrivant en 1374, au gendre de Pétrarque, pour déplorer la mort de son ami, il dit que leurs relations avaient duré quarante années, ce qui en ferait remonter l'origine à 1334. Boccace faisait sans doute commencer sa liaison avec Pétrarque du jour où il commença à l'admirer [4].

Ce qui est certain, c'est qu'une fois qu'ils furent entrés en relations ces deux hommes se prirent d'une mutuelle et durable amitié. «C'étaient, dit un biographe de Boccace, Filippo Villani, une âme dans deux corps. » Boccace voyait en Pétrarque un conseiller, un guide, et un modèle ; il se plaisait à l'appeler « son maître

1. Aussitôt parvenu à Rome, Pétrarque écrivit une lettre à Boccace pour lui raconter un accident qui lui était arrivé en chemin et dont il souffrait encore (2 novembre 1350). Cf. *Lettres de Nelli à Pétrarque*, H. Cochin, p. 155.

2. Celle dans laquelle il se défend d'avoir mésestimé Dante ; elle est de 1359.

3. Hauvette a démontré l'improbabilité de la présence de Boccace à cette cérémonie. (*Notes sur les manuscrits autographes de Boccace*, dans *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, t. IV, 1894, p. 36 et suiv.)

4. Dès le 7 janvier 1351, Pétrarque envoyait à Boccace une épître en vers et déplorait avec lui le meurtre de Giacomo II de Carrara, seigneur de Padoue, assassiné par son neveu le 21 décembre précédent. (Édition Davelay, p. 7.)

très vénérable, son frère et son seigneur[1] », ce qui ne laissait pas de toucher très sensiblement la vanité aiguisée de Pétrarque[2]. Pour sa part, Boccace n'était pas sans attendre quelque chose d'une aussi illustre amitié. Dans une lettre qu'il écrivit à Pétrarque, il lui dit assurément pour le flatter à son habitude, mais aussi avec un fond de vérité : « Les personnes intelligentes estimeront que celui avec lequel tu as si fréquemment correspondu ne pouvait pas être un ignorant et un apathique[3]. »

Il y avait, en outre, dans leurs caractères, ces ressemblances qui flattent et rapprochent et ces dissem-

1. *Généalogie des Dieux*, XV, 6. Les expressions de ce genre reviennent fréquemment dans ses écrits.

2. « L'illustre François Pétrarque, mon maître, dit-il dans la *Généalogie des Dieux* (XV, 16), négligeant les principes de certains écrivains qui atteignent à peine le seuil de la poésie, commença à prendre la route de l'Antiquité avec une telle force de caractère, un tel enthousiasme et une telle perspicacité qu'il ne fut arrêté par aucun obstacle ni effrayé par la raideur du chemin. Loin de là, écartant les ronces et les broussailles, dont il le trouva couvert par la négligence des mortels, et réparant par une chaussée solide les roches à demi rongées par les inondations, il se fraya un passage à lui et à ceux qui voudront monter après lui. Ensuite, nettoyant la fontaine de l'Hélicon du limon et des joncs marécageux, il rendit à son onde sa première limpidité. Il ouvrit la grotte de Castalie fermée par un entrelacement de rameaux sauvages et fit disparaître les épines du bosquet de lauriers. Après avoir rétabli Apollon sur son siège et restitué aux Muses enlaidies par la rusticité leur ancienne parure, il monta jusqu'aux plus hauts sommets du Parnasse. S'étant tressé une couronne de feuillage de Daphné et l'ayant mise autour de sa tête, il montra au peuple romain, avec les applaudissements du Sénat (un seul sénateur, sur les deux qui existaient alors, assista à la cérémonie), ce qu'il n'avait peut-être pas vu depuis plus de mille ans. Il força les portes du vieux Capitole à tourner en grinçant sur leurs gonds rouillés et, à la grande joie des Romains, il signala leurs annales par un triomphe inaccoutumé. Oh! spectacle glorieux! Oh! acte mémorable!... » — Trad. Davelay, *Lettres de Pétrarque*, p. III, préface.

3. Corazzini, p. 120.

blances qui permettent à chacun de se sentir une certaine supériorité sur l'autre ; tous deux étaient des curieux d'érudition, des passionnés de l'antiquité, des amoureux, mais ils comprenaient diversement l'étude, et ils avaient aimé et exprimé leur amour de façon bien différente ; l'un était pauvre, et s'en plaignait ; l'autre relativement aisé, ce qui lui permettait de faire mépris des richesses.

Du jovial conteur si abondant en histoires grivoises et du poète austère que préoccupaient seules maintenant les questions de philosophie et de foi, c'était celui-ci pourtant qui fournissait le plus volontiers des pièces de vers aux jongleurs qui sans cesse venaient en solliciter. C'était, disait-il, non sans quelque vanité, parce qu'il avait observé que ceux auxquels il en avait donné revenaient riches, couverts de soie et joyeux après être partis indigents et nus. Boccace, au contraire, qui connaissait la pauvreté, les repoussait souvent [1]. Il n'aimait travailler qu'à son heure et quand il sentait le besoin de s'épancher, et ne voulait pas leur livrer d'œuvres ébauchées. Il avait détruit les poésies en langue italienne écrites dans sa jeunesse [2]. Très soucieux de la forme, scrupuleux à l'excès, il remaniait constamment ses ouvrages et préféra supprimer plutôt qu'amender ses premiers essais, et peut-être fut-il sage.

1. Lettre de Pétrarque à Boccace en date du 28 août (1364). Lettre XIX, édition Davelay, p. 172.

2. Ce fut, au dire de Donato degli Albanzani, après avoir lu les ouvrages du même genre que Pétrarque avait publiés dans sa jeunesse. (Davelay, p. 174.)

Cependant Pétrarque, qui ne laissait rien perdre de ce qu'il avait écrit, s'en étonne : « Quelle idée de brûler ce qu'on peut corriger afin de n'avoir rien à corriger ! » Et il le blâmait, en outre, d'être si avare de ses mots, alors qu'il était si prodigue de son bien.

Au fond, c'était orgueil chez tous deux ; seulement, chez l'un l'orgueil se manifestait par une recherche assidue et industrieuse de la gloire ; chez l'autre, il exaspérait l'amour-propre et rendait toute critique insupportable. On est également timide ou avantageux par vanité.

D'ailleurs Boccace s'enorgueillissait de ressembler en toute chose à son ami, et il s'y efforçait ; dans une lettre, il lui fait remarquer qu'ils ont même visage ; le hasard voulut qu'ils eussent l'un et l'autre trois enfants naturels, deux fils et une fille[1] ; Boccace donna à la sienne le nom d'Eletta, en l'honneur de Pétrarque, et, quand il vit la petite-fille de ce dernier, il trouva qu'elle était l'image de sa propre fille[2]. Même Pétrarque, ayant eu la gale, il se trouva que Boccace l'eut aussi ou quelque chose de fort approchant. On a affirmé que Boccace copia de sa main la *Divine Comédie* à l'intention de Pétrarque. Il lui envoya sûrement un superbe manuscrit contenant le *Commentaire de saint Augustin sur les Psaumes*, ce qui lui valut de la part de Pétrarque

1. La fille de Boccace mourut à six ans, les deux fils durent mourir jeunes aussi, car Boccace, par son testament, laissa tout son bien à des neveux.

2. Boccace parle d'elle dans l'églogue XIV sous le nom d'Olympia. Voir p. 198.

une lettre ampoulée, où il lui dit que ce présent lui est trois fois cher : par le nom de l'auteur, par celui de David dont il est l'admirateur, enfin par le souvenir d'un ami généreux (1354)[1].

Ce fut à Pétrarque que Boccace eut recours dans toutes les crises morales qu'il traversa, et Pétrarque, qui l'enveloppait d'une affection un peu dominante, sut toujours le réconforter et l'encourager. Vers la fin, Pétrarque se prit pour lui d'un sentiment très sincère et presque attendri à mesure que ses anciens amis disparaissaient ; il insista souvent pour qu'il vînt habiter dans sa maison et lui procura une riche sinécure, que Boccace refusa par esprit d'indépendance[2].

S'il n'a pas la première place dans l'admiration de Boccace, qui lui préférait Dante, car Dante répondait mieux à son idéal du vrai poète, en revanche il en est loué abondamment en toute occasion. Dans la *Généalogie des Dieux*, Boccace donne une longue nomenclature de ses œuvres et ajoute : « Il est connu non seulement des Italiens, dont il est l'honneur particulier et éternel,

1. *Lettres de François Pétrarque à Boccace*, édit. Davelay, lettre VI, p. 20 : « Je naviguerai désormais plus sûrement sur les eaux de David. J'avais coutume de m'aventurer en pleine mer, par mes seules forces et, tantôt agitant le bras en haut, tantôt m'appuyant sur une planche fortuite, je tenais en équilibre, à travers les flots courroucés, mon esprit fatigué. Au milieu de cette mer agitée, vous m'avez envoyé une nef très solide et un pilote habile, saint Augustin, d'un génie divin.... Tous mes amis ont déclaré n'avoir jamais eu un livre d'un si grand format. J'en dis autant pour ma part, moi qui ne suis pas le dernier à rechercher ces sortes de choses. »

Boccace lui envoya également un *Varron* et un *Cicéron*. (Nolhac, vol. I, p. 60.)

2. La charge de secrétaire de la Cour apostolique.

mais des Gaulois, des Germains et même des lointains Bretons. »

Ce fut à l'intervention de Boccace probablement que Pétrarque dut d'être nommé professeur à l'Université de Florence.

La République florentine avait décidé de créer une université destinée à rivaliser avec celles de Pise et de Bologne[1]; le pape Clément VI lui accorda les mêmes privilèges qu'à celles de Paris et de Bologne (Bulle du 21 mai 1349) ; cependant elle végétait et elle devait, d'ailleurs, finalement disparaître. Afin de lui donner quelque éclat, il fut décidé qu'une chaire serait offerte à Pétrarque ; on lui laissait le choix du sujet qu'il traiterait. En même temps, on révoqua les sentences d'exil et de confiscation prononcées contre sa famille. Boccace obtint d'être chargé de faire connaître à Pétrarque ces décisions, et il se rendit auprès de lui en mai 1351, muni d'une lettre du Prieur des Arts[2].

1. M. Villani dit que ce fut afin d'attirer des étrangers dans Florence, que la peste avait dépeuplée. (Muratori, *R. Italic. Script.*, XIV, 18.)

2. De Sade, t. III, pièces justificatives, xxix, p. 90. Corazzini en donne le texte et la traduction par Fracassetti, p. 387 : « Il n'y a pas longtemps, y est-il dit, que, voyant notre cité privée de bonnes études, nous avons décidé sagement que dorénavant les arts devaient fleurir et se cultiver parmi nous, et qu'il fallait dans notre ville introduire les études de toute sorte, afin que, par ce moyen, notre République, comme jadis Rome, s'élevât glorieusement au-dessus des autres villes d'Italie et grandît toujours plus heureuse et plus illustre. Or, chose qui s'est vue rarement chez les anciens, notre patrie pense que tu es l'homme unique et seul grâce à qui ce résultat puisse être atteint. La République te prie donc, le plus chaleureusement qu'il se peut, de t'occuper de ces études et de les faire fleurir.... » — Sur cette entrevue, voir *Lettres familières* de Pétrarque, Ve et VIe du livre XI. Cf. De Hortis, *Boccaccio Ambasciatore*.

Pétrarque se trouvait à Padoue, dont il aimait le calme et la studieuse activité ; il reçut Boccace chez lui, et Boccace lui rappelait plus tard (1353) le charme des longues journées passées à deviser oisivement dans son jardin. L'offre de la République ne pouvait qu'agréer à Pétrarque, qui promit de se rendre à Florence, et l'ambassadeur s'en revint aussitôt porteur de sa réponse[1].

Pétrarque était de volonté incertaine ; il changea tout d'un coup de résolution sans autre motif que la grande hâte et le grand désir qu'il avait, disait-il, de revoir sa petite maison de Vaucluse, ce qui ne l'empêcha pas de faire un long détour par Vérone avant de s'y établir. Quand il fut demeuré deux ans au delà des Alpes, il revint en Italie, mais, au lieu de gagner Florence pour y commencer enfin ses leçons, ce fut à la cour du seigneur de Milan, Giovanni Visconti, grand ami des lettres, mais ennemi mortel des Florentins, qu'il se rendit[2].

A cette nouvelle, ses compatriotes s'indignèrent contre lui ; on annula la révocation des sentences qui le frappaient[3]. Le négociateur mis en cause prit parti contre lui autant par patriotisme que par dépit d'avoir

1. « Boccace, porteur de votre lettre et de vos ordres, vous dira combien je désire vous obéir et quels sont mes projets. »

2. « Si je manque à la parole que j'avais donnée à mes amis, c'est l'effet de la variation de l'esprit humain dont personne n'est exempt, excepté les hommes parfaits. L'uniformité est la mère de l'ennui qu'on ne peut éviter qu'en changeant de lieu. » (*Lettres familières*, liv. II, ep. XII.)

3. Cependant, en 1365, la République sollicita pour lui du pape un canonicat. (De Sade, III, 661.)

joué un sot personnage. Malgré l'amitié qu'il lui portait, il lui adressa une lettre véhémente, dont le symbolisme n'atténue pas l'aigreur, lui rappelant avec quelle violence lui-même s'était emporté naguère contre ce même prince qu'il allait courtiser. « J'aurais cru, écrit-il, que les biches triompheraient des tigres et les agneaux des loups, mais non que Sylvain (on surnommait ainsi Pétrarque à cause de son amour des bois) agirait contre son sentiment. O misère ! qu'est devenue ta droiture, ton intégrité ! Qui blâmera les impudiques, les lascifs et les avares, si tu te montres indulgent pour eux ? Sylvain ne s'est pas seulement amoindri lui-même, il a amoindri et moi et tous ceux qui ont vanté à pleine bouche sa vie, ses mœurs, ses chants et sa plume. Que fera le fameux prôneur de la Vertu devenu l'obligé du Vice ? La louera-t-il plus encore ? » Et, ne voulant voir dans son changement de conduite qu'une affaire d'argent, il lui cite les vers de Virgile : « Quid non mortalia pectora cogis, auri sacra fames ? » (Ravenne, 18 juillet 1353.) Mais Pétrarque vit, dans ces invectives, plus de rhétorique que de colère véritable, et l'amitié qu'il portait à Boccace n'en fut nullement atteinte[1].

En l'année 1352, Boccace avait été chargé d'une autre mission plus délicate et plus grave. Les Florentins

1. Boccace reprit également Pétrarque, en 1362, de s'être rendu en Allemagne, auprès de l'empereur Charles IV. Pétrarque se défend dans sa lettre du 28 mai 1362 de s'être montré par là oublieux de sa patrie. (Lettre XII, édit. Davelay, p. 62. — De Sade, *Mémoires*, III, 600.)

étaient précisément en hostilité avec l'archevêque de Milan; le pape, dont ils s'étaient flattés d'avoir l'appui, les avait abandonnés et, moyennant deux cent mille florins d'or, il venait de donner pour douze ans la ville de Bologne à Visconti[1]. Les Florentins alarmés se tournèrent alors vers le duc de Bavière, Louis de Brandebourg, devenu récemment seigneur du Tyrol, et qui, peu aimé dans son pays, fort besogneux, excommunié d'ailleurs, accepta avec empressement leurs avances. Ce fut Boccace que l'on choisit cette fois encore comme négociateur ; il reçut une lettre pour Conrad, duc de Teck, lequel était venu à Florence en 1341[2]. La négociation s'engagea favorablement, et un des familiers du prince, Diapoldo Katzensteiner, vint à Florence pour la poursuivre ; mais telles furent les exigences allemandes que rien ne put être conclu. Force fut donc aux Florentins d'en venir à un accord avec Giovanni Visconti (paix de Sarzana, avril 1353). Ils s'engageaient à ne pas intervenir dans le Milanais, moyennant quoi le seigneur de Milan prenait un engagement réciproque en ce qui concernait la Toscane. Mais cet arrangement tourna contre eux quand l'empereur Charles IV descendit en Italie pour se faire couronner à Rome ; ils se trouvèrent empêchés de mettre obstacle à sa marche avant

1. Muratori, *R. Italic. Script.*, XIV, 162. La comtesse de Turenne fut intéressée à la négociation. M. Villani parle longuement de la grande puissance du seigneur de Milan (*Ibid.*, p. 91) ; il en est de même de Pogge dans son histoire de Florence. At. de Hortis, *Boccaccio Ambasciatore in Avignone*, Trieste, 1875.
2. Lettre en date du 12 décembre 1351.

qu'il franchît les Apennins et craignirent d'être livrés à ses entreprises sans pouvoir se défendre. Or Charles IV venait avec l'assentiment et l'appui du pape ; on le surnommait « l'empereur des prêtres » ; les Florentins ne virent donc d'autre recours dans leur extrémité que de s'adresser au pape, « leur unique et singulier refuge », disaient-ils maintenant, et de l'assurer que jamais leurs sentiments n'avaient varié à son égard, et ce fut, par un choix singulier, Boccace qui alla lui porter ces assurances que sa récente ambassade auprès du Bavarois devait pourtant assez démentir[1].

On peut présumer que cette ambassade ne donna aucun résultat, car, six mois après, quand Charles IV se trouvait déjà à Udine, le notaire Dietifece di Michele Gangalandi fut envoyé à Avignon avec des instructions identiques. Celui-ci rapporta à tout le moins une lettre du pape assurant les Florentins que l'empereur venait en Italie seulement en vue d'y établir la paix.

Mais l'illusion ne dura guère, et ce dut être pour le patriotisme de Boccace une dure épreuve que de voir Charles IV vendant aux cités leur liberté, trafiquant de leur indépendance et s'enrichissant aux dépens de l'Italie.

1. Lettre de la Commune accréditant à Avignon « Jean de Certaldo », en date du 28 avril 1354.



## CHAPITRE VIII

# LE « DÉCAMÉRON »

LE « DÉCAMÉRON » EST UNE ŒUVRE IMPERSONNELLE. — RÉMINISCENCES DES ŒUVRES ANTÉRIEURES. — FIAMMETTA, LIA, PAMPINEA. — LA FEMME DANS LE « DÉCAMÉRON ». — LA JEUNE FILLE. — OPINION POSTÉRIEURE DE BOCCACE SUR SON ŒUVRE. — LETTRE DE PÉTRARQUE. — FORTUNE DU « DÉCAMÉRON ».



Ce fut vers le même temps, en 1353 environ, que Boccace livra au public le *Décaméron*, qu'il préparait depuis longtemps [1] et dont quelques fragments étaient déjà connus [2].

Le *Décaméron* est, de toutes les œuvres de Boccace, celle dans laquelle il se livre le moins. Il avait écrit jusque-là pour se faire valoir auprès de son amante, pour dire ses espérances et ses souffrances, pour analyser sur lui-même les sentiments amoureux. Maintenant que sa passion était sinon morte, du moins amortie, comme il le dit dans le prologue, il conte pour le plaisir

1. On lit dans l'épilogue : « Bien qu'il se soit passé beaucoup de temps depuis que j'ai commencé à écrire jusqu'à l'heure présente où j'arrive à la fin de mon travail.... »

2. Commencement de la IVe journée.

de conter, et l'on sait avec quel art, sans nul autre souci que celui de charmer l'esprit ou de piquer la curiosité de ses lecteurs. Ces rapides récits ne laissent pas de place à l'étude psychologique ni aux réflexions philosophiques dont il est coutumier. Mais, n'ayant plus le souci d'entourer de belles et d'ingénieuses fictions l'histoire de sa propre existence ou d'imiter les modèles qu'il se proposait, il se pique surtout d'exactitude, de peindre au vif les personnages et leur milieu, d'être vrai ; c'est pourquoi le *Décaméron* abonde en détails minutieux et précis. Boccace se plaît parfois à indiquer jusqu'à la rue dans laquelle habitent ses héros. Certains contes sont des tableaux de la vie populaire ou bourgeoise d'une incomparable vérité. En sorte que ces fictions paraissent infiniment plus réelles que les récits où il raconte ses aventures et se met lui-même en scène.

Le caractère de Boccace se découvre d'autant moins dans le *Décaméron* que la plupart des contes qui le composent ne sont point de son invention [1] ; il les puisa soit dans les milieux populaires florentins, où il fréquentait volontiers, soit dans cette société napolitaine polie, mais très montée de ton, dont le commerce avait fait si longtemps ses délices [2] ; il puisa partout, même dans ses propres œuvres ; deux des récits de la cour d'amour du

1. Il sera parlé plus loin de ce que les contes contiennent touchant les moines, les prêtres et le clergé en général.

2. GEBHART a traité longuement du *Décaméron* dans les *Conteurs florentins* Paris, 1901. Cf. LICURGO CAPPELLETTI, *Studi sul Decamerone*, Parme, 1885.

*Filocopo* se retrouvent dans le *Décaméron* : ce sont la quatrième et la cinquième nouvelle de la dixième journée, celle de la femme crue morte, ensevelie et retrouvée par son amant, et celle du jardin fleuri en hiver, qu'un amant offre à sa maîtresse grâce au secours d'un magicien. Toutefois il y a plus de discrétion dans la première, plus de grâce dans la seconde et un sentiment plus vrai de la faiblesse humaine, car la condueti du mari est dictée autant par sa loyauté que par la crainte d'indisposer le magicien ami de l'amant. La sixième nouvelle de la cinquième journée est, en abrégé, l'*Histoire de Florio et Biancofiore.* Gianni de Procida aime une jeune fille d'Ischia ; des pirates l'enlèvent, il se met à sa recherche, la retrouve dans un palais où le roi Federico, à qui elle avait été vendue, la tenait enfermée ; il pénètre jusqu'à elle, mais le roi, survenant à l'improviste, précédé de porteurs de torches, les découvre tous deux endormis dans un lit quasi nuptial et ordonne leur mort sur le bûcher, comme l'amiral d'Alexandrie ; ce n'est qu'au dernier moment, quand il apprend de qui les deux amants sont les enfants, qu'il renonce à sa vengeance.

Boccace, s'il avait changé sa manière, n'avait point du tout alors rompu avec son passé ; ses souvenirs l'obsèdent. Pampinea, sa première passade, est en quelque sorte l'initiatrice du *Décaméron* ; c'est elle qui propose à ses compagnes de fuir la peste et de chercher le salut dans une douce et attrayante retraite loin de la

ville[1] ; elle préside, comme il lui appartenait, la première journée. Fiammetta aussi reparaît ; elle dirige les entretiens de la cinquième journée, dans laquelle on devise « de ce qui est arrivé d'heureux à certains amants après des aventures fâcheuses ou cruelles ». Boccace ne lui accorde pas un rôle plus important qu'aux autres personnages de sa *Comédie*, mais il s'arrête un moment pour dépeindre la beauté de ses traits : «La Fiammetta dont les cheveux frisés, longs et dorés retombaient sur ses blanches et délicates épaules

1. On croirait voir l'image de cette réunion dans ce morceau du *Triomphe de la Mort* du Campo Santo de Pise, où de jeunes femmes et de jeunes hommes s'entretiennent au milieu d'une clairière, tandis qu'une des femmes joue de la harpe, et que la Mort plane au-dessus d'eux comme la Peste à Florence environne et menace les héros du Décaméron.

On a beaucoup discuté sur l'endroit précis où Boccace a placé la scène du *Décaméron.* Il est dit dans le prologue que la bande joyeuse ne s'éloigne pas à plus de « deux petits milles » de la cité ; dans la deuxième nouvelle de la huitième journée, que l'on se trouve non loin de Varlungo, village situé sur l'Arno en amont de Florence, près du confluent de la Mensola avec le fleuve ; et, au commencement de la huitième journée, que l'on voit de là le coteau de Fiesole. Ce serait donc dans les collines qui avoisinent Settignano qu'il faudrait chercher la « montagnette » éloignée des routes fréquentées, au sommet de laquelle s'élevait le château dans lequel les personnages vont chercher un refuge. Il est dit aussi qu'un lac ou au moins un étang se trouvait dans le voisinage ; Boccace en parle déjà dans le *Ninfale Fiesolano,* et ce devait être pour lui un lieu de promenade favori. Mais ce lac a aujourd'hui disparu (Voir BALDELLI, p. 318) en sorte qu'il faut ou bien accepter la tradition populaire qui, sans se fonder sur rien de précis, donne le nom de Villa de Boccace à une habitation des environs de Florence, voisine de Camerata et située au lieu dit Podere della Fonte, ou bien admettre qu'on ne sait pas où situer le *Décaméron.* Il paraît certain néanmoins que Boccace n'a pas inventé le lieu de la scène, car il affecte partout une grande précision de détail, comme on l'a dit.

Voir sur cette question : MASELLIS, NICOLA, *I Due Palagi di Rifugio e la valle delle Donne nel Decamerone*, dans *Rassegna Nazionale*, 16 juin 1904. W. STILLMANN, *The Decameron and its villas,* dans *Nineteenth Century*, XLVI (1899), p. 289. GIANNINI CRESCENTINO, *Il Ritrovo delle Novellatrici... del Decamerone*, Florence, 1893.

et dont le visage rondelet était tout resplendissant d'une blancheur de lis mêlée aux roses vermeilles, avec deux yeux semblables à ceux du faucon voyageur et une toute petite bouche dont les lèvres semblaient être deux rubis[1].... » Elle chante la chanson sur la jalousie, qui clôt les *Cent Nouvelles*, car, pour Boccace, la Fiammetta était restée l'amante inquiète et mortellement déçue qu'il avait représentée dans son roman de *Fiammetta*.

Si l'amour venait sans jalousie,
Je ne sais s'il y aurait au monde
Femme plus heureuse que moi.
Si j'avais autant confiance
En mon seigneur que je sens son mérite,
Je ne serais pas jalouse ;
Mais on en voit tant
Qui manquent à la foi jurée
Que je les tiens tous pour coupables.
Cela m'afflige, et volontiers j'en mourrais.
A chaque femme qu'il regarde,
J'ai soupçon et je crains qu'il m'échappe.

C'est Emilia qui préside la neuvième journée, où chacun raconte « ce qui lui plaît », et c'est Filostrato qui préside la quatrième, dans laquelle il est question « des amours qui eurent une fin malheureuse », et il n'en pouvait être autrement. Neifile aussi reparaît, ainsi que Lisa, qui fut peut-être Lia, et Pamfilo, le héros

1. Fin de la IVe journée.

du roman de *Fiammetta,* et Dioneo, en qui Boccace s'était jadis incarné, et qui joue le rôle de bouffon et d'esprit borné, comme il l'avoue lui-même (IXe journée, 10e nouvelle). Il s'assied longtemps à côté de Fiammetta. Au début de la sixième journée, Dioneo et Lauretta chantent les malheurs de Troilo et de Griseida.

On a pensé, mais cela est peu probable, que Boccace s'était mis en scène lui-même dans la septième nouvelle de la huitième journée, quand il raconte comment une veuve fit passer toute une nuit d'hiver, dans sa cour, à un étudiant, parce qu'il l'avait sollicitée un peu trop chaudement, alors qu'elle avait déjà un amant et comment l'étudiant se vengea en lui faisant passer toute une journée torride d'été, toute nue, sur le haut d'une tour.

On dirait que Boccace eut le pressentiment de la malaventure qui allait lui survenir, à moins que ce ne fût déjà un souvenir cuisant, quand il écrivit la dixième nouvelle de la première journée. Un médecin de Bologne, déjà vieux, — il avait soixante ans, — se prend d'amour pour une veuve très belle, car « il avait une telle élévation d'esprit que, bien que la chaleur naturelle eût à peu près abandonné son corps, il ne pouvait éviter les atteintes des amoureuses flammes ». La veuve et ses amies qu'elle avait mises dans la confidence trouvaient fort ridicule qu'un homme « si vieux d'ans et de sens fût devenu amoureux comme si elles avaient cru que cette passion si douce naquît uniquement dans les cervelles

vides des jeunes gens ». Elles l'amènent à entrer dans une cour où elles s'étaient assemblées, avec l'intention de le railler, et lui demandent comment il avait pensé pouvoir conquérir l'amour d'une femme, que tant de beaux et jeunes gentilshommes courtisaient à l'envi. « C'est, répondit-il, que j'ai vu fréquemment les dames faire collation de poireaux et que, dans ce légume, la tête seule a du goût. » Et il ajouta que la bonne volonté, à défaut de la vigueur, n'est point ravie aux vieillards et que leur discernement est d'autant plus sûr qu'ils possèdent plus d'expérience que les jeunes gens.

La misogynie de Boccace, qui déjà se montre dans ses œuvres précédentes, n'a pas encore, dans le *Décaméron*, la violence qu'elle va atteindre dans le *Corbaccio*. Filomena dit bien, dans le prologue : « Nous sommes mobiles, contredisantes, soupçonneuses, pusillanimes et peureuses »; mais le *Décaméron* est, en fait, tout à l'honneur des femmes ; leurs qualités d'à-propos, de bon sens et de finesse y paraissent; elles sont expertes, infiniment adroites à se tirer d'embarras, promptes d'esprit et pleines de repartie, alors que les hommes jouent souvent de bien niais personnages, comme Pietro Tresanti, qui demande à son ami le prêtre Giovanni de convertir sa femme en jument, ou bien comme le cardeur florentin Gianni, à qui sa femme donne à croire que l'amant qui la vient voir est un fantôme qu'elle sait comment exorciser, ou encore comme ce pauvre Calandrino à qui l'on persuade qu'il va faire un enfant et que

l'on soigne en conséquence (VII^e journée, I^re nouvelle ; IX^e journée, 3^e et 10^e nouvelles)[1].

Assurément les acteurs de la *Comédie florentine* ne respirent qu'à « se donner du bon temps » et à « faire leur plaisir ». Tandis que, dans ses romans et dans ses poèmes, Boccace a surtout dépeint les tristesses et les déchirements de l'amour, les patientes recherches et les longs regrets que sépare un court moment de bonheur, dans le *Décaméron*, c'est la joie d'aimer qui éclate, d'aimer promptement sans tous les retardements et les raffinements des amoureux sentimentaux, sans les scrupules aussi et les remords qui arrêtent ceux qui s'aventurent à réfléchir. L'amour n'est pas toujours de bon aloi ; il est plus brusque, plus brutal, plus emporté que dans les autres œuvres ; c'est moins un sentiment qu'un appétit.

Néanmoins les femmes tout au moins ne sont jamais bassement vicieuses ; elles cèdent au caprice, à l'attrait du plaisir, à la sollicitation d'une heure propice, par gaminerie ou juvénile entraînement, plutôt que par dépravation consciente. Leurs faiblesses ont presque

1. Les traits d'esprit abondent. Une femme de Gascogne d'un mot fait sentir au roi de Chypre sa dégradation ; elle lui demande comment il fait pour endurer des outrages dont elle-même, grâce à son mauvais gouvernement, avait eu à souffrir (I^re journée, 9^e nouvelle). Madama Filippa évite d'être brûlée vive comme adultère grâce à une réponse un peu croustilleuse mais très fine et en faisant observer aux magistrats que les femmes ne devraient pas être astreintes à observer des lois à l'élaboration desquelles elles n'ont pas eu de part. Ce qui permettrait de dire que Boccace était féministe, si l'on aimait les paradoxes (VI^e journée, 7^e nouvelle).

toujours pour excuse ou pour encouragement l'humeur chagrine, la caducité, la trop longue absence, la grossièreté ou l'imbécillité insoutenable de leurs époux, et combien savent défendre leur honneur avec tact ou avec héroïsme, avec une malice narquoise ou une fermeté souriante, avec une hautaine assurance ou une adroite subtilité ! Telle Monna Nonna de' Pulci, qui, d'un mot sans aigreur mais plaisant, impose silence à l'évêque de Florence (VIe journée, 3e nouvelle), ou la marquise de Montferrat qui, pour faire comprendre au roi de France que ses entreprises seraient vaines, l'invite à un repas où elle ne lui sert que des poules diversement accommodées et lui répond, quand il s'étonne du menu : « Les femmes, bien qu'elles diffèrent par les vêtements et les dignités, sont toutes faites de même » (1re journée, 5e nouvelle). Parfois Boccace représente les effets sublimes de l'amour, par exemple, dans la nouvelle où un amant ruiné et ne possédant plus qu'un faucon qu'il chérissait le tue pour pouvoir offrir un repas à sa belle; il en est de même dans la nouvelle où Cimone est transformé par l'amour et devient, de sot et grossier qu'il était, avide de s'instruire, spirituel et accompli.

Que de traits aussi d'amour touchant et simple ! Simona et Pasquino, deux enfants du menu peuple de Florence, s'aiment naïvement ; un jour de fête, ils s'en vont se retrouver aux portes de la ville en un pré fleuri ; Pasquino, tout en devisant, mâchonne une feuille de

sauge; il en meurt tout aussitôt. Grand tumulte. Simona, soupçonnée de meurtre, est amenée devant le juge; puis accusateurs, accusée et magistrats s'en reviennent près du cadavre, « enflé comme un crapaud », car Boccace ne craint pas et recherche même dans ses nouvelles le réalisme. Pour expliquer les circonstances de l'accident, Simona pose sur ses lèvres une brindille de la même sauge et à son tour en est empoisonnée. Et Boccace vante le bonheur d'amants qui meurent ensemble dans leur première ardeur. « O heureuses âmes auxquelles il advint tant d'heur que de mettre fin tout en un jour à leur fervent amour et à ceste vie mortelle, et plus heureuses si vous vous en estes allées ensemble en un mesme lieu !... » Plus prosaïque, le juge commande d'arracher la sauge fatale et dessous on découvre un crapaud d'une merveilleuse grandeur, « du vent mortifère duquel on jugea que cette saulge devoit estre devenue envenysmée » (IVe journée, 7e nouvelle). C'est le conte de Simone que Musset a rimé.

Girolamo Sigheri, Florentin aussi, aime la fille d'un tailleur, son voisin; mais sa mère l'oblige à un lointain voyage; il demeure deux ans à Paris; quand il revint, son amoureuse avait pris mari ; il la presse et la supplie en vain; tout ce qu'il en obtient, c'est que, étant transi, il pourra se placer un moment à côté d'elle, en toute honnêteté, dans le lit nuptial; il y passe soudain de vie à trépas ; le mari, réveillé par sa femme qui lui

confesse son imprudence, charge le cadavre sur ses épaules et le porte devant sa demeure ; on l'y trouve ; on l'enterre. Pendant qu'on célébrait ses funérailles, la femme, enfin touchée de son profond attachement, meurt d'émotion sur son cercueil (IVe journée, 8e nouvelle).

La jeune fille paraît rarement dans le *Décaméron*; mais, quand elle s'y montre, elle est très chaste, très pure et impose le respect.

« Entrèrent au jardin deux jeunes filles âgées chacune d'environ quinze ans, blondes comme fil d'or, avec les cheveux tout tressés et un chapelet délié de pervenches, ressemblant mieux anges à leur visage qu'autre chose tant elles l'avaient beau et délicat. Et étaient vêtues d'un habillement de toile de lin délié et blanc comme neige, lequel depuis la ceinture en haut était fort étroit et par en bas large à guise d'un pavillon et long jusqu'aux pieds. » Charles Ier, malgré la passion que lui inspire soudain leur grâce charmante, n'ose se prévaloir de sa puissance, et même il les marie en les dotant [1] (Xe journée, 6e nouvelle).

Il en est de même de la belle Lisa, qui s'éprend chastement du roi de Sicile, Pierre Ier, et, ne voulant avouer son amour, décide de se laisser mourir ; cependant son père lui offre d'accomplir tous ses caprices, et elle demande à entendre chanter un sonneur de luth,

1. Il est vrai qu'un vieux conseiller lui fait la leçon.

familier du roi. Il vient, et elle lui confie son secret en le priant de faire une chanson qui instruise le roi de son sentiment, car elle veut mourir, mais non sans qu'il sache pourquoi elle meurt. Le roi entend à demi-mot ; il va la voir, et il lui touche dans la main, « ce dont elle rougit et eut un aussi grand plaisir que si elle eût été en paradis ». Et cela suffit pour la guérir non de son amour, mais du désir d'y mettre un terme par la mort (x[e] journée, 7[e] nouvelle).

Ce sont Fiammetta et Pampinea, les deux femmes pour qui Boccace gardait le souvenir le plus attendri, qui racontent ces nouvelles.

Enfin il ne faut pas oublier que le *Décaméron* contient au moins deux histoires de femmes ayant fait preuve d'une vertu plus qu'humaine : celle de la femme du marchand génois Bernabo, dont son mari ordonne la mort sur un faux rapport, et qui, miraculeusement épargnée, ne songe qu'à faire éclater son innocence et à recouvrer l'amour de son mari (II[e] journée, 9[e] nouvelle). L'autre est l'histoire de l'invraisemblable mais touchante fidélité de Grisélidis, par laquelle se termine le *Décaméron*.

Cela n'empêche qu'il ne fût considéré, dès les premiers temps, comme d'une dangereuse lecture. Même dans les plus anciens manuscrits, on lit sous le titre, *Décaméron*, ces mots : « surnommé le Prince Galeotto ». Or, Francesca et Paolo lisaient, quand ils échangèrent leur baiser, l'histoire des amours de Lancelot du Lac et

de Genièvre, que Galléhaut favorisa, et c'est pourquoi Dante dit : « Galléhaut fut le livre et celui qui l'écrivit », voulant signifier par là que, de même que Galléhaut avait été l'intermédiaire des amants bretons, de même le livre où leur histoire était contée avait provoqué la faute de ceux qui le lisaient. Le nom de Galléhaut prit en Italie une signification spéciale, et l'on crut pouvoir le donner comme sous-titre aux *Cent Nouvelles*, pour montrer que la lecture en servirait de stimulant et d'enseignement aux amoureux novices. Au surplus, Boccace eut plus tard grand regret de son chef-d'œuvre. Ayant appris que son ami Mainardo de' Cavalcanti avait permis aux femmes de sa famille de le lire, il l'en reprit vivement[1] : « Je ne saurais du tout te louer, lui écrivit-il, d'avoir laissé les femmes qui t'entourent lire mes calembredaines ; je te supplie de me donner ta parole que tu les en empêcheras désormais. Tu sais combien de choses s'y trouvent peu honnêtes et contraires à la décence, combien d'excitations aux amours impudiques, combien de passages propres à pousser aux mauvaises actions les cœurs les plus éprouvés. Si les femmes probes sur le front desquelles brille encore la sainte pudeur ne se laissent point induire à l'adultère, cependant cette lecture put rendre leurs âmes impudiques et les vicier par la tare obscène de la concupiscence. Dans le cas où l'honneur de ces femmes

1. Lettre écrite le 13 septembre 1373. Corazzini, p. 298.

ne te retiendrait pas, songe au mien, car ceux qui me liront penseront que je suis un méprisable entremetteur et un vieillard débauché, divulgateur des scélératesses d'autrui. »

Il y avait une plus juste appréciation de l'influence que pouvaient avoir ces nouvelles dans l'Épilogue du *Décaméron,* où Boccace écrit : « Qui vouldra tirer d'icelles mauvais conseil ou mauvaise opération, elles ne le prohiberont à personne, si d'aventure elles l'ont en soy et qu'elles y soyent tortes et tirées, mais aussi qui en vouldra tirer utilité et fruict, elles ne le refuseront point, et ne sera jamais qu'elles soyent dictes ou trouvées autres que honnestes et prouffitables, si on les list ou temps ou à telles personnes ouquel et pour lesquelles elles ont esté racomptées. Qui aura à dire ses patenostres ou à faire un gâteau ou une tarte à son dévot, qu'il les laisse : elles ne courront après personne pour se faire lire[1]. »

Ce que Boccace souhaitait arriva ; le *Décaméron* fut peu lu quand il parut et durant près d'un siècle. Pétrarque, qui s'intéressait tant à son ami, ne connut son livre que par hasard. « Le livre que vous avez composé jadis dans notre langue maternelle, pendant votre jeunesse probablement, lui écrivait-il en 1374, m'est tombé sous la main je ne sais par quelle aventure[2]. Je l'ai vu, car si je disais que je l'ai lu, je mentirais.

1. Trad. Le Maçon.
2. Trad. Davelay, let. XXVIII, p. 260.

L'ouvrage est trop long, il est écrit pour le vulgaire, c'est-à-dire en prose.... J'ai donc parcouru ce volume comme un voyageur pressé qui regarde, çà et là, sans s'arrêter. J'ai remarqué quelque part que la dent des chiens avait attaqué votre livre, mais que vous l'aviez défendu très bien et du bâton et de la voix. Cela ne m'a pas étonné, car je connais votre talent et je sais par expérience qu'il existe une espèce d'hommes insolents et lâches qui critiquent dans les autres tout ce qu'ils ne veulent pas, tout ce qu'ils ne savent pas, tout ce qu'ils ne peuvent pas exécuter eux-mêmes.... J'ai eu beaucoup de plaisir à feuilleter ce livre. Certains passages un peu libres qui s'y trouvent ont pour excuse l'âge où vous écriviez, le genre de style, l'idiome, la légèreté du sujet et celle des lecteurs que vous aviez en vue.... A côté de choses très plaisantes et légères, j'en ai trouvé d'autres édifiantes et sérieuses ; toutefois, n'ayant pas lu l'ouvrage en entier, je ne puis porter un jugement définitif. »

A la vérité, comme il arrive souvent, Pétrarque n'avait guère lu de l'œuvre de son ami que le commencement, la description de la peste qu'il loue, et la fin, l'histoire de Grisélidis qu'il s'évertua à traduire en latin afin de la sauver de l'oubli où elle lui semblait fatalement condamnée si elle restait écrite en italien. Même elle lui avait tant plu qu'il l'avait apprise par cœur !

Mainardi aussi s'était dispensé de lire le *Décaméron*, et ce fut pourquoi il n'empêcha pas les siens de s'en égayer.

Boccace ne l'avait d'ailleurs dédié à personne, comme il le dit au commencement de la quatrième journée, soit qu'il redoutât un refus, soit qu'il considérât l'œuvre comme étant de trop mince importance[1].

Aucun des biographes immédiats de Boccace, Filippo Villani, Domenico Bandini, Leonardo Bruni, Giannozzo Manetti, ne fait mention du *Décaméron* ; s'ils parlent incidemment de ses œuvres légères, c'est pour rappeler qu'il regretta dans sa vieillesse de les avoir écrites. Sicco Polenton dit simplement : « Il fit un livre sur les femmes impudiques » (commencement du XVe siècle).

Le peu de cas qu'on faisait du *Décaméron* explique que, tandis qu'il existe quantité de copies des autres œuvres de Boccace écrites de son vivant, on ne connaît que trois manuscrits du *Décaméron* qui soient antérieurs au XVe siècle, le plus ancien étant celui du filleul de Boccace, Amaretto Mannelli, écrit en 1384[2].

Les bibliothèques princières du XVe siècle ne contiennent pas le *Décaméron* ; Niccolo d'Este, marquis de Ferrare, dont la bibliothèque fut cataloguée en 1436, possédait trois copies du *Filocopo*, la *Fiammetta*, le *Ninfale* et pas le *Décaméron*. En revanche, dès que l'imprimerie eut été introduite en Italie, les éditions du *Décaméron* se succédèrent rapidement ; les pre-

1. Boccace dit « qu'il ne lui a pas donné de titre », mais il semble bien qu'il entende par là qu'il n'a pas voulu qu'il portât la recommandation d'un personnage quelconque. Pétrarque s'était exprimé de même : « Sine titulo », à propos de ses lettres contre le clergé.

2. LANDAU, trad. TRAVERSI, p. 497, 643.

miers typographes allemands n'avaient pas passé les Alpes depuis cinq années que le *Décaméron* était imprimé ; en sept années, il y en eut cinq éditions : Venise, 1471 ; Mantoue, 1472 ; Bologne, 1476 ; Vicence, 1478, plus une édition sans lieu ni date [1]. La vogue en fut si grande que Savonarole fit brûler quantité d'exemplaires sur les places publiques de Florence, durant le carnaval de 1497. On détruisit en même temps les œuvres de Pulci et les poésies de Pétrarque.

Il en alla de même en France ; il est assez curieux de constater qu'au XV[e] siècle on lisait beaucoup plus les *Infortunes des Hommes Illustres* et la *Généalogie des Dieux* que le *Décaméron*. Le *Décaméron* n'a été traduit qu'une fois avant le commencement du XVI[e] siècle, en 1485, par Premierfait, auquel le duc de Berry avait commandé ce travail ; comme il savait peu d'italien, Premierfait fit d'abord traduire le texte italien en latin par un moine franciscain, puis le mit en français [2]. Au contraire, la traduction des *Infortunes des Hommes Illustres* fut imprimée quatre fois durant le

1. Mais sûrement contemporaine des quatre autres.

2. « Et pource que je suis françois par naissance et conversation, dit-il dans la préface, je ne scay plainement langaige florentin qui est le plus précis et plus esleu qui soit en Italie, je ay convenu avec ung frère de l'ordre des Cordeliers, nommé maistre Antoine de Aresche, homme très bien, sachant vulgar florentin et langaige latin. Cestui père Antoine, bien instruit en ces deux langaiges, maternel et latin, pour condigne et juste salaire translata premièrement ledict livre des *Cent Nouvelles* de florentin en langaige latin et je, Laurens, assistant avec lui, ay secondement converty en françois le langaige latin reçu dudit frère Anthoine. » — Voir le travail de H. HAUVETTE, *De Laurentio de Primofato*, thèse, Paris, 1903.

cours du XV^e siècle, en 1476, 1483 (deux éditions), 1494 ; la *Généalogie des Dieux* fut imprimée en 1498 et la *Fiammetta* en 1493. Au XVI^e siècle, en revanche, le *Décaméron*, traduit par Le Maçon, a eu cinq éditions et les autres œuvres de Boccace une ou deux[1].

TABLEAU SYNOPTIQUE (SANS LES RÉIMPRESSIONS) DES TRADUCTIONS FRANÇAISES DES ŒUVRES DE BOCCACE AU XV^e ET AU XVI^e SIÈCLE.

| | |
|---|---|
| *Corbaccio*, 1571 ou 1573 | 1 |
| *Décaméron*, 1485, 1500-1503, 1521, 1545 | 4 |
| *Femmes Illustres*, 1493, 1538, 1551 | 3 |
| *Fiammetta*, 1532 (2^e éd.), 1541, 1587 | 4 |
| *Filocopo*, 1542, 1555, 1575 | 3 |
| *Généalogie*, 1498, 1511, 1531 | 3 |
| *Infortunes des Hommes Illustres*, 1476, 1483 (2 éd.), 1494, après 1503, 1538 ou 1539, 1578 | 7 |
| *Ninfale*, 1556 | 1 |
| *Théséide*, 1597 | 1 |
| Total | 27 |



*CHAPITRE IX*

# MISOGYNIE DE BOCCACE. — LE « CORBACCIO ».

BOCCACE NE PEUT RENONCER A L'AMOUR. — AVENTURE AVEC UNE VEUVE QUI LE BAFOUE. — DIATRIBES DE BOCCACE CONTRE LES FEMMES ET CONTRE LE MARIAGE. — L' « INVECTIVE CONTRE UNE MAUVAISE FEMME » OU LE « CORBACCIO ». — ANALYSE.



BOCCACE n'était pas, quand il publia le *Décaméron*, aussi jeune que le disait Pétrarque pour en excuser les hardiesses ; il avait atteint la quarantaine, âge où l'on éprouve, mais où il n'est pas sans difficulté de faire éprouver, de violentes passions. Il n'avait jamais été beau, il commençait à devenir obèse, ce qui le chagrinait fort, et avait, comme il le dit, « les cheveux entremêlés et la barbe blanche ». Pourtant il ne pouvait se résoudre à n'être plus aimé, tout en ayant regret de sa faiblesse.

C'est alors, ce semble, qu'il écrivit le sonnet LXIV.

Si l'Amour, dont les épreuves t'ont fait pousser
Depuis des années d'infinis soupirs,
Maintenant t'est plus pénible à supporter,
Pourquoi, le suivant, te trompes-tu toi-même.

Penses-tu rencontrer le repos dans les tourments ?
Pourquoi ne fuis-tu point désormais l'amour ?
Peut-être trouverais-tu encore, libre,
Quelque réconfort à tes maux ?

Le temps ne se rachète plus, quand on l'a perdu,
Ce n'est pas par des larmes qu'on le retrouve,
Comme chacun le sait.

Il suffit que tu aies donné à l'Amour
La verdeur de tes jeunes années. A présent
Que tu blanchis, aie pitié de toi-même.

Mais les sages conseils qu'il se donnait ainsi, Boccace ne les suivait guère, et ce fut précisément alors qu'il se lança dans une aventure qui eut pour lui les plus graves conséquences.

Il se crut aimé d'une femme fort belle, pour laquelle il avait un sentiment profond. Elle était veuve. Comme elle n'avait d'autre pensée que de se divertir à ses dépens, elle feignit de l'encourager, provoqua ses avances, se fit adresser des lettres, puis publia tout, en plaisanta abondamment avec ses compagnes ; les lettres enflammées de Boccace coururent la ville. Ce fut un gros scandale, d'autant plus grand que la situation de Boccace était devenue plus considérable et qu'on lui reprochait déjà assez vivement la licence de sa vie. Au cours de la publication du *Décaméron*, qui fut connu sans doute à mesure qu'il était composé, des critiques avaient éclaté. « Aucuns ayant vu ces petites

nouvelles ont dit, écrit-il dans le préambule de la quatrième journée, que vous m'êtes trop agréables et que c'est chose indigne de moi et dont je ne puis acquérir honneur que de me délecter si grandement à vous complaire et consoler ou de vous louer comme je fais, ainsi que d'autres qui voulaient dire pis ont fait. D'autres ont dit qu'il n'est guère bien séant à mon âge de m'amuser à telles choses comme à deviser des femmes. Plusieurs autres faisant démonstration d'être amateurs de ma renommée disent que je ferai plus sagement de me tenir avec les muses du Parnasse que de m'envelopper en ces folies parmi vous autres. »

Boccace avait été, comme il l'avoue, « percé jusqu'au vif » par ces censures, et il ne pouvait surtout supporter l'idée d'être réputé trop vieux pour parler d'amour. « Si le poireau a la tête blanche, écrit-il, il a pourtant la racine verte[1]. »

Les mépris de la veuve l'exaspérèrent. Il avait toujours professé beaucoup de mésestime pour les femmes, comme tous ceux qui ont eu des amours faciles et brèves. En outre, n'ayant jamais aimé qu'une femme de façon sincère et durable et n'ayant trouvé qu'elle à aimer ainsi, il était assez naturel qu'il méprisât les autres. Ce sentiment se manifeste dès ses premiers écrits. Dans le *Filocopo,* il dit : « Vous pouvez com-

1. C'est la comparaison (dont on a dû atténuer la hardiesse) qu'il avait déjà employée dans le *Décaméron*. Voir p. 109.

prendre le peu de foi des femmes esquelles nul bien, nulle fermeté ne raison ne se trouve. Elles sont muables comme la lune.... » Le premier peut-être il a dit que la femme était aussi incertaine que la feuille au vent. « Pourquoi accorder une âme aux femmes? Comme la plume au vent, ainsi en un jour leur cœur varie, et peu leur chaud la peine qu'elles causent à leurs amants. » Dans la *Fiammetta*, qui est un livre d'amour, il dit que les femmes « montrent toujours le contraire de ce qu'elles désirent ». Dans le sonnet XXXV, il écrit : « Bien fou est celui qui livre à une femme son honneur, sa liberté et sa vie. » Et dans le *Décaméron*, qu'il composa cependant dans l'intention de distraire et de consoler les « pauvres dames », il met ces paroles dans la bouche de Philomène, « qui était la plus avisée » : « Nous sommes mobiles, soupçonneuses, contredisantes, pusillanimes et peureuses[1]. » Plus loin, Elisa ajoute : « A vrai dire, les hommes sont les chefs des femmes et, sans leur autorité, rarement il arrive qu'une œuvre de nous parvienne à fin louable[2]. » Ailleurs : « En toute

1. Voir aussi ce qui est dit plus haut, p. 108. C'est Lodovico Dolce qui veut que Boccace se soit rappelé la mystification dont il avait été victime de la part de la veuve quand il raconte la 7e nouvelle de la VIIIe journée.

2. Au commencement de la 9e nouvelle de la IXe journée, la reine Emilia, dit : « La Nature nous a faites, quant au corps, délicates et tendres, et quant au cœur, timides et peureuses, bénignes et pitoyables de pensée, et nous a donné les forces corporelles faibles, les voix plaisantes et les mouvements des membres doux, qui sont choses portant toutes témoignage que nous avons besoin de gouvernement d'autrui, et quiconque a besoin d'être gouverné et secouru, la raison veut qu'il soit sujet et obéissant à son gouverneur.... Et qui avons-nous donc pour aide et gouverneurs sinon les hommes ? Donc devons-nous entièrement

chose, les femmes choisissent toujours le pire[1]. »

Boccace déconseille vivement aux philosophes le mariage. « Laissons, nous autres philosophes, dira-t-il plus tard, le mariage aux riches imbéciles, aux seigneurs et aux artisans, et réjouissons-nous avec la philosophie, qui est de beaucoup la meilleure des épouses. » Et il en donne pour raison « qu'il n'est pire misère que de vivre, de vieillir et de mourir à côté d'une femme soupçonneuse et revêche, joint que méditer devient impossible ; la maison s'emplit de valets, de servantes, de nourrices ; ce ne sont que convives, cadeaux, dépenses ». « Au milieu des beaux travaux, surviendra l'épouse qui chassera les réflexions utiles et fera fuir la réunion des doctes amis[2]. » (*Vie de Dante.*) Dans son *Commentaire de la « Divine Comédie »*, il prend texte des vers : « La fiera moglie più ch'altro mi nuoce » (*Enfer*, ch. XVI), pour renouveler, avec plus de violence encore, sa diatribe. « Ceux qui ont femme ne peuvent plus

être sujettes à eux en leur faisant honneur. Pour corriger l'iniquité de celles qui se laissent trop aller hors des termes qu'on leur a baillés, il faut le bâton qui les châtie, et aussi pour soutenir la vertu des autres, il leur faut le bâton qui les soutienne et qui leur donne crainte. » Trad. ANT. LE MAÇON.

On pourrait multiplier indéfiniment les exemples, car Boccace ne manque jamais à dauber les femmes. Dans la *Généalogie des Dieux* (liv. IV, ch. XLIV), il rappelle, afin de donner, dit-il, plus de force à son opinion, un passage du traité de son « vénéré maître Pétrarque » sur la *Vie solitaire*, dans lequel les emmes sont déclarées ennemies de tout repos. « Rarement sous le même toit habitent la femme et la tranquillité. Rien n'est plus contraire à l'étude.... »

1. *Décaméron* (1re journée, 9e nouvelle), qui débute par une violente diatribe contre les modes nouvelles des femmes qui vont « brodées, dorées et peintes ».

2. Boccace pensait peut-être, en écrivant ces lignes, à la femme de Dante, qui lui rendit la vie très dure.

conserver ni ami ni compagnon, car ils deviennent un objet de jalousie ; et l'on ne peut choisir la femme qu'on voudrait, il faut la prendre telle que le hasard la donne, et ce n'est qu'après les noces qu'on peut savoir si elle est sale, ou bête, ou si elle a quelque vice. Il faut ne regarder qu'elle, ne louer qu'elle, l'appeler toujours « chère », faire des vœux pour sa santé et souhaiter qu'elle survive [1]. »

Le dépit de Boccace contre la veuve s'augmentait du sentiment qu'il avait de sa propre valeur. « Comment, s'écrie-t-il, t'es-tu tenu toi-même en si petite estime que tu te sois soumis à une femme mauvaise, toi qui as pris rang parmi les plus grands par tes études, par ton talent avec la grâce de Dieu qui ne défaut jamais à ceux qui la sollicitent. » (*Corbaccio.*)

Il se sentait supérieur à la jeunesse dorée qui courtisait sa dame et qu'elle lui avait préférée, lui reprochant à lui sa naissance trop humble et le métier de marchand qu'il avait jadis exercé. Précisément alors Boccace venait, on l'a vu, d'être chargé d'une mission de haute importance auprès du pape Innocent VI (avril 1354) ; il avait été reçu en ambassadeur d'une puissante République ; il avait pu se croire un homme d'État. Le reproche de roture le blessa profondément, comme aussi d'avoir joué un sot personnage. « Moi, dit-il, qui m'étais imaginé toute ma vie que je savais quelque chose, j'ai dû reconnaître que je n'étais qu'une bête. »

1. Boccace, au surplus, s'inspire très directement dans ces deux passages de son maître Pétrarque.

Ce fut sous le coup de son émotion et dans toute l'ardeur de son ressentiment qu'il écrivit l'*Invective contre une mauvaise femme*, à laquelle on donna plus tard le nom de *Corbaccio*, le mauvais corbeau, ou encore celui de *Labyrinthe d'Amour*, parce que le thème en est l'angoisse d'un amant perdu dans la forêt d'Amour et qu'un Esprit délivre[1]. L'Esprit, c'est le mari de la veuve revenu de l'Enfer, où son avarice et un peu sa trop facile complaisance l'avaient conduit ; l'amant engagé dans le labyrinthe de la forêt, c'est Boccace.

Pour le remettre dans le droit chemin, l'Esprit lui révèle toutes les imperfections, tous les artifices, tous les défauts, tous les vices cachés de sa belle, avec la même rudesse, avec la même grossièreté qu'emploie Ovide dans son *Remède d'Amour* pour enseigner aux amants comment ils doivent surmonter leurs passions. « Qui l'eût vue telle que tous les matins je la contemplais avec son bonnet de laine enfoncé sur la tête, ayant son manteau de nuit sur les épaules, se mettre auprès du feu, assise sur les talons, et l'eût aperçue, les yeux chassieux, enfoncés et ternis, ne cessant de tousser et de cracher, eût oublié cent mille amours. » Et ailleurs : « Si je te disais de combien de manières elle lavait sa chevelure d'or, avec quelles cendres plus ou moins fraîches elle la teignait, tu en serais stupéfait ; elle passait son temps à se frotter avec des herbes

1. Voir article de Giov. Pinelli dans le *Propugnatore*, XVI (1883), part. I, p. 169. Pinelli y signale les passages assez nombreux imités de Juvénal.

variées et avec le sang de divers animaux ; ma maison était pleine d'alambics, de fourneaux, d'ampoules, de cornues, de coffrets ; il n'y avait pas un apothicaire à Florence ni un jardinier dans les environs qui ne fût chargé de lui fournir de l'argent fluide ou des racines sauvages. Elle passait son temps à s'épiler les cils, à s'arracher les pellicules, à se polir la gorge ; le soleil, la lumière, l'air, l'humidité, la nuit, les nuages, s'ils ne survenaient à point nommé, offensaient sa beauté ; la pluie, le vent, la poussière, la fumée, lui étaient insupportables, et, si une mouche venait à se poser sur son visage, c'était une telle catastrophe et une si grande désolation que perdre Saint-Jean-d'Acre fut aux chrétiens, en comparaison, un plaisir. » Il la blâme encore de lire des romans français et des *canzoni* latines ; il lui fait même un reproche de se plaire aux aventures de Florio et Biancofiore, que Boccace avait naguère chantées dans le *Filocopo*.

Boccace, en accumulant le ridicule et l'opprobre sur la femme qu'il avait aimée, ne s'était proposé, à l'en croire, d'autre but « que de la mettre dans la voie du salut » et de « détourner d'elle ceux qui la connaissaient mal ». Mais son irritation ne se satisfait pas de cette vengeance restreinte et bien intentionnée, elle dépasse vite son objet et enveloppe le sexe féminin tout entier. Jamais pamphlet plus mordant, plus venimeux, ne fut dirigé contre les femmes que par celui qui, dans le *Décaméron*, plaint tant leur sort et ne songe, dit-il, qu'à le leur faire prendre

en patience. Boccace renvie sur lui-même. «Les femmes n'ont d'autre occupation que de paraître belles et d'être admirées. Nulle n'est sage et ne peut agir avec discernement. Toutes sont inconstantes, muables, légères, veulent et ne veulent pas une même chose tout en un même temps, sauf si elle se rapporte à leurs appétits déréglés. Il y en a qui étant venues, comme louves affamées, en la maison de leurs maris pour dissiper leurs biens et richesses, ne cessent nuit et jour de quereller serviteurs et chambrières, voire jusqu'aux parents, frères et enfants de leurs époux. Elles se feignent peureuses et craintives ; si elles sont dans un lieu élevé, elles se plaignent d'avoir le vertige ; s'il est besoin d'aller en bateau, leur estomac délicat ne le saurait souffrir ; de marcher de nuit, elles craignent la rencontre des esprits, des lutins ou d'une souris ; que le vent fasse remuer une fenêtre ou qu'une petite pierre tombe, elles en tressaillent toutes de frayeur. Mais Dieu sait comme elles sont hardies en choses qui leur sont à gré ; il n'y a âpreté de lieu, précipices de montagnes, hauteur de palais, obscurité de nuit qui les arrête[1].» Et il ajoute que le seul objet, la seule pensée, la seule ambition des femmes consiste à voler, à dominer, à tromper leurs maris. Pour en arriver à leurs fins, elles ont sans cesse recours aux nécromanciens, aux astrologues et aux ruses féminines. Si on traite d'une

1. Traduction 1571, fol. 49 et suivants.

affaire sans les prévenir, elles se mettent à la traverse; elles n'épargnent ni parent, ni ami, ni mari, ni amant.

Les femmes sont goulues, fantasques, ambitieuses, envieuses, acrimonieuses, irascibles et délirantes.

Et il exalte l'homme : « .... C'est donc chose très noble et très excellente que l'homme lequel a été créé de son Dieu un peu moindre que les anges. Et si le plus petit, vil et abject d'entre eux est tant à estimer, combien doit être prisé et préféré aux femmes celui qui est séparé de la tourbe et de la vile populace par la sacrée étude des bonnes lettres, et pour avoir goûté le divin appât de la philosophie ? »

Aussi Boccace prend-il, dans son poème, le contrepied de Dante, dont pourtant il s'est inspiré. Dans la *Divine Comédie*, c'est l'Amour qui délivre le poète des horreurs de la « forêt obscure » où il s'est égaré ; dans le *Corbaccio*, c'est la forêt qui est l'Amour, l'abord en est agréable et séduisant, mais, quand on y pénètre, on n'y trouve que des ronces, des bêtes fauves et des dangers de toutes sortes ; et c'est la Raison qui, sous les traits du mari défunt, envoyé par la Vierge, tire Boccace de péril[1].

1. Le *Corbaccio* inspira, ce semble, au siècle suivant, les satires d'Alberti contre les femmes.



*CHAPITRE X*

# LE PROFESSEUR DE GREC DE BOCCACE LÉONCE PILATE

PILATE MIS EN RELATIONS AVEC BOCCACE PAR PÉTRARQUE. — BOCCACE LE FAIT VENIR A FLORENCE. — ILS ÉTUDIENT HOMÈRE. — PILATE PROFESSE A L'UNIVERSITÉ DE FLORENCE.



UNE manière d'érudit à tournure de pédant parcourait alors (1358) l'Italie ; il avait un visage hideux, une longue barbe, une chevelure noire, des façons rogues, un caractère intraitable ; il était ou se prétendait l'élève du moine Barlaam et voulait se faire passer pour Grec, bien qu'il fût né, selon toute apparence, en Calabre, comme Barlaam. On le nommait Léon ou Léonce Pilate. Il avait quelques lettres. Pétrarque, qui parle souvent de lui avec rancune dans sa correspondance, le rencontra à Padoue durant l'hiver 1358-1359.

Au printemps de 1359, Boccace alla visiter son ami à Milan; le 16 mars, ils plantèrent ensemble dans son jardin un laurier. Pétrarque avait la passion de

planter des lauriers, car il prétendait commémorer ainsi le souvenir de Laure et espérait aussi, ce semble, rappeler que le laurier était le symbole de son art et qu'il en avait été solennellement couronné. Ces plantations, au reste, réussissaient rarement[1]. Les deux amis s'entretinrent de poésie, de littérature et de grec, et c'est ainsi que Boccace connut l'existence de Pilate. Aussitôt il forma le projet de le prendre pour maître. Pilate, sollicité par lui, vint à Florence. Boccace le logea chez lui et le retint deux ans malgré les inégalités de son humeur et son peu de science. Ensemble ils s'appliquèrent à lire l'*Iliade* et l'*Odyssée.* Boccace avoue, dans la *Généalogie des Dieux* (XV, 6, 7), qu'il n'a pas compris grand'chose au texte d'Homère, mais que le peu qu'il en a entrevu lui a paru très beau. Il n'est pas étonnant que Boccace ait eu peine à suivre l'enseignement de Pilate, car lui-même entendait peu le grec, ainsi que le prouve la traduction manuscrite d'Homère qu'il fit pour Pétrarque et dont il se trouve à la Bibliothèque Nationale une copie ayant appartenu au poète[2] ; c'est une traduction mot pour mot et, lorsque le sens est un peu obscur, Pilate s'est contenté d'écrire

1. De Nolhac, *Pétrarque et l'Humanisme. Pétrarque jardinier*, vol. II, exc. II, p. 259 : « Le laurier, qui n'est jamais frappé de la foudre, dit Boccace dans la *Vie de Dante*, couronne les poètes parce que leurs œuvres sont dotées par Dieu d'une telle puissance que, ni le feu, ni l'envie, ni la foudre, ni la longueur du temps qui consume toutes les autres choses, ne peuvent leur nuire, les ronger ou les diminuer en rien. »

2. Oddone Zenatti, *Dante e Firenze*, Florence, 1903, p. 302. — De Nolhac, II, 165, 167, 171 et suiv.

les mots grecs en caractères latins[1]. Avec quelle impatience cependant Pétrarque, qui en était réduit, comme il le dit, « à couver des yeux son Homère et à le serrer passionnément dans ses bras », attendait cette traduction[2]. Homère traduit, Pilate et Boccace s'attaquèrent à Platon, bien que Pétrarque ait mis son ami en garde contre le danger « de se charger les épaules d'un fardeau trop lourd, en réunissant en un seul faisceau ces deux grands princes de la Grèce[3]. »

Boccace ne voulait pas profiter seul de son enseignement ; il obtint pour lui une chaire à l'Université de Florence. Aussi avait-il quelque droit de se proclamer le restaurateur des Lettres grecques en Italie. « Ne fut-ce pas moi, écrit-il dans la *Généalogie des Dieux*, qui eus la gloire et l'honneur de me servir le premier

1. En compensation, Boccace apprit de lui qu'Homère était « très modéré dans le boire et le manger », qu'il couchait dans un hamac sans se couvrir de draps et n'avait, étant très pauvre, qu'un enfant pour le conduire. (*Commentaire de la Divine Comédie*, à propos du vers : *Quegli è Omero, poeta sovrano.*)

2. En attendant qu'on lui envoie la traduction complète, il prie Boccace de lui copier du mieux qu'il pourra « cette partie de l'*Odyssée* où Ulysse descend aux Enfers et où Homère fait la description des lieux qui sont dans le vestibule de l'Érèbe » (*Enfer*, ch. IV, v. 89) [Let. XVII, 1er mars 1365 (Sen. III, 6), éd. Davelay, p. 159.]

3. Boccace avait écrit à Pétrarque pour le prier de lui prêter un exemplaire d'Homère qui avait été en vente à Padoue et qu'il pensait que Pétrarque avait acheté ; mais Pétrarque n'en avait pas voulu, le trouvant trop incorrect. Pétrarque s'offrit à le lui procurer, lui promettant, s'il ne pouvait l'obtenir, un exemplaire beaucoup plus exact qu'il avait acheté naguère. Ce fut sur celui-là sans doute que Boccace et Léonce travaillèrent. Pétrarque en fut privé quatre ans ; il ne reçut la traduction qu'au bout de sept ans. (Let. XI, Milan, 18 août 1360.) Cf. *Ep. Fam.*, XVIII, 2. Hauvette, *Le professeur de grec de Pétrarque et de Boccace*, Chartres, 1891. — Boccace parle de Léonce dans le *Commentaire de la « Divine Comédie »* (I, 191) à propos du vers déjà cité : *Quegli è Omero, poeta sovrano.*

de vers grecs parmi les Toscans? Ne fut-ce pas moi qui amenai par mes prières Pilate à s'établir à Florence et qui l'y logeai? J'ai fait venir à mes frais des exemplaires d'Homère et d'autres auteurs grecs, alors qu'il n'en existait pas en Toscane. Je fus le premier des Italiens à qui fut expliqué en particulier Homère, et je le fis ensuite expliquer en public. » (XV, 7.) De fait, à partir de ce temps, les études grecques prospérèrent en Italie, et leur influence fut grande et peut-être dominante dans le mouvement littéraire qui aboutit à la Renaissance. Homère continua, il est vrai, à n'être guère entendu, mais Platon, lu dans le texte, remplaça peu à peu Aristote, traduit du latin ou de l'arabe, et sa philosophie plus souple, plus aimable et surtout plus poétique que celle du Stagyrite s'imposa à l'âme italienne.

En 1362, Pilate quitta Florence, mais Boccace resta en rapports avec lui et le chargea d'aller à Constantinople rechercher des manuscrits grecs. Pilate en rapportait un certain nombre lorsqu'il fut frappé de la foudre sur le navire qui le ramenait (1365). Néanmoins les manuscrits furent sauvés par les matelots, qui, les considérant comme de peu de valeur, les remirent à leurs destinataires.



## CHAPITRE XI

# LA CONVERSION DE BOCCACE

CRISE MORALE. — MAXIMES CONTENUES DANS LES ŒUVRES DE BOCCACE. — REGRETS DU TEMPS QUI S'ÉCOULE. — MORALITÉ DES ŒUVRES DE BOCCACE. — CONSEILS SUR L'ÉDUCATION. — RÉVÉLATIONS FAITES A BOCCACE PAR UN MOINE. — CROYANCES SUPERSTITIEUSES DE BOCCACE. — BOCCACE RENONCE A SA VIE PASSÉE.



Le départ de Pilate, qui fut presque un renvoi, avait été causé par ses exigences perpétuelles et l'irritabilité de son humeur, dont Pétrarque se plaint souvent[1]. Mais il eut aussi une autre cause. Un événement capital venait de se produire dans l'existence de Boccace ; il commençait à avoir regret de sa vie passée, devenait dévot et voulait renoncer aux lettres.

Le *Corbaccio* marque le commencement de la crise morale qui transforma Boccace. Pétrarque lui écrivait précisément vers le temps où il le composait (20 décembre 1355) :

1. Lettres Sen. III, 6, VI, 1, éd. DAVELAY, p. 155 et 208. La date du *1er mars 1365*, donnée pour la première, est manifestement inexacte ; elle dut être écrite antérieurement, probablement en 1359. La seconde est du 25 janvier 1365.

« De plusieurs lettres de vous que j'ai lues ces jours-ci j'ai extrait une chose, c'est que vous avez l'esprit troublé. Cela m'étonne, m'indigne et m'afflige. Qui peut, je vous prie, ébranler votre âme assise avec tant de soin sur de solides fondements par le ciment soit de l'Art, soit de la Nature ? »

La rude secousse qu'il venait d'éprouver fut pour lui le commencement de la sagesse ; la longue expérience qu'il avait maintenant « des transes et des fâcheries d'amour » lui enseignait à chercher ailleurs que dans les dissipations et la composition d'œuvres badines la consolation de ses déboires et l'occupation d'une imagination dont les années n'amoindrirent jamais l'ardeur. Il lui fâchait désormais qu'on lui donnât le titre de poète : « Chose étonnante, lui écrivait Pétrarque, vous avez voulu être poète et vous avez horreur du nom de poète, alors que tant d'autres, au contraire, qui sont étrangers à la poésie, n'ambitionnent que ce nom. »

A la vérité, Boccace avait toujours eu une certaine pente à dogmatiser. Ses œuvres sont parsemées de maximes et de pensées, dont beaucoup sont vieilles comme le monde, sans nul doute, mais que chaque génération a besoin de s'entendre redire et auxquelles il sait donner du tour et de l'élégance. « Celui qui se hâte de se décider s'expose au repentir. — Les choses autrefois mal faites se peuvent plus aisément blâmer qu'amender. — Celui-là est bien fol qui laisse ce qu'il a

pour acquérir ce qu'il n'a pas. — La mer n'a pas tant de sable ni le ciel tant d'étoiles que de choses douteuses et pleines de danger peuvent tout le jour advenir aux vivants. » (*Fiammetta.*) « La jalousie environne l'amour comme le lierre environne les arbres[1]. » (*Filocopo,* fin liv. III.) Une des Questions d'Amour n'est posée dans le *Filocopo* qu'afin de démontrer qu'il faut « fuir le Vice et suivre la Vertu et que la Chasteté est la meilleure des vertus ». Boccace enseigne aussi que, même dans la plus grande misère, on ne doit jamais chercher à se détruire, parce que l'homme vertueux sait toujours recouvrer ce qu'il a perdu alors que la vie ne se retrouve pas[2].

Dès ses premières années, Boccace avait été très troublé par la fuite du temps, qui serait assurément le plus insupportable des tourments et rendrait amère toute joie si nous n'avions l'espérance et le souvenir,

1. « Un peu de froid, un peu de chaud, sans compter les accidents innombrables dont la vie est semée, et nous ne sommes plus. » (*Vie de Dante.*) — A la fin de la *Théséide*, Boccace place une période philosophique sur la mort : « La vie de l'homme, à qui bien la regarde, n'est de vrai autre chose qu'une continuelle guerre, de façon que nous commençons de mourir quand nous commençons à naître, et achevons de mourir quand nous achevons de vivre. Et qui est celui qui ne sait bien qu'en ces lacs du monde et en cette chair corruptible, nous sommes toujours morts au lieu qu'après le trépas nous vivons parmi les dieux d'une vie heureuse et immortelle? » (Trad. 1597, p. 185.)

2. Dans les *Infortunes des Hommes Illustres*, à propos de la faute originelle, il écrit : « Y a-t-il chose plus convenable à l'homme que de croire qu'il y a un Dieu vrai et seul, de lui porter révérence plus qu'à toutes autres choses, et de l'aimer de tout son cœur, que d'honorer ses parents et de tenir ses amis aussi chers que soi-même ? Y a-t-il chose plus facile à faire que de s'abstenir du bien d'autrui, des folles amours, du sang humain, du mensonge et autres telles souillures ? »

si l'attente du lendemain ne nous faisait trouver trop lente l'heure présente, si le bonheur éprouvé jadis ne consolait parfois des tristesses récentes. « Les heures emportent les jours, dit-il dans la *Fiammetta,* les jours emportent les années, les années emportent la jeunesse ; il faut s'en montrer économe. » Dans la *Théséide,* il avait déjà exprimé cette pensée en des termes dont l'inspiration lui venait peut-être de Juvénal (XII, 7) :

Les chèvres dont la vie est si longue
Ont une fin pourtant,
Les dures pierres que nous foulons
Par divers accidents ont une fin aussi.
Les fleuves qui coulent à pleins bords
Tarissent, et d'autres les remplacent.
Ainsi les hommes sont poussés par la Nature
A la vieillesse pleine de maux infinis,
Puis à la mort inévitable.

De même dans ses sonnets :

SONNET LXV

Quand je me considère plus fragile que le verre
Et que je vois les ans fuir comme le vent,
Je me sens si attendri sur moi-même
Que ma langue ne le saurait dire....

SONNET XXXVI

Le cours de la vie est bref,
On ne peut ni le détourner ni l'arrêter.
Il n'est chose si joyeuse qui ne se termine
Dans les larmes ou dans les lamentations....

Boccace s'était toujours piqué d'être, par ses malheurs, un exemple. « Je veux, dit-il dans le *Corbaccio*, servir d'enseignement à chacun et surtout à la jeunesse, qui a les yeux clos. » Les angoisses des amants qu'il dépeint dans ses premiers romans ne sont-elles pas aussi un avertissement? Le traducteur français de la *Théséide* croit pouvoir assurer, dans sa préface, que c'est une histoire « non moins belle et docte que plaisante et utile à toute sorte de personnes qui aiment la vertu[1] ». Ses romans, ses poèmes, de même que ses poésies, tendent à la glorification de l'amour fidèle, de l'amour persévérant. Dans son premier roman, le *Filocopo*, il consacre plusieurs pages, dans la quatrième nouvelle de la « Cour d'Amour », à montrer les avantages de la chasteté. Il a bien souvent insisté sur les suites fâcheuses de l'amour. Mensola aussi bien que Fiammetta meurent d'avoir aimé trop profondément et avec trop de passion.

Les héroïnes de Boccace ne cèdent que par surprise ou par suite d'une intervention surnaturelle; elles ne sont pas, on l'a dit, vicieuses par essence, mais par accident. Vénus tente Fiammetta ; Griseida ne succombe qu'entraînée par les fallacieuses paroles de Pandaro; dans le *Ninfale*, les Dieux et la Nature entière se concertent contre Mensola. Au surplus, les sept conteuses du *Décaméron* comme les sept nymphes de l'*Ameto*

1. Traduction de 1597, D. c. c.

restent pures au milieu du dévergondage verbal auquel elles se plaisent[1].

La liberté de langage de Boccace, ses descriptions réalistes, ne doivent pas faire oublier les conclusions très sages qui se dégagent de ses écrits. Les histoires qu'il raconte sont un meilleur enseignement que les traités de morale les plus sévères.

Le *Traité des Femmes Illustres* contient un portrait de la femme chaste qui semble d'un ascète : « Il convient, pour qu'une femme puisse être réputée honnête, qu'elle modère ses regards et ne les porte pas plus loin que sa maison ; qu'elle ne parle que rarement et en un langage réservé ; qu'elle fuie l'oisiveté comme le plus certain et le plus dangereux ennemi de l'honnêteté ; qu'elle s'abstienne de trop boire et de trop manger, de danser et de chanter, car ce sont les traits dont s'arme la Luxure, qu'elle s'occupe du soin de sa maison, qu'elle se garde des parfums et des lotions, des ornements superflus et qu'elle foule aux pieds de mauvaises pensées. » « Je pense, dit-il encore, que dans la jeunesse des filles l'indulgence trop grande des pères corrompt très souvent le caractère naturellement enclin à la lasciveté[2]. »

Dans la *Biographie de Dante*, qu'il composa un peu plus tard, il le reprend vivement sur son penchant au libertinage, et le reproche est inattendu venant de

1. Quelques-unes, à vrai dire, ne l'ont pas toujours été. Boccace explique du reste dans l'épilogue du *Décaméron* « qu'il n'y a point de si déshonnête chose qu'en la disant avec honnêtes vocables, il puisse être mal séant à personne ».

2. Sulpicia, femme de Fulvio, ch. LXV, et Sempronia, ch. LXXVII.

l'auteur du *Décaméron* et s'adressant à l'amant de Béatrice, mais cependant fondé. « Parmi tant de vertu, dit-il, et tant de science, la luxure trouva beaucoup de place, non seulement dans ses jeunes ans, mais dans son âge mûr, lequel vice, pour naturel et fréquent qu'il soit, ne se peut décemment louer, ni même excuser. Mais qui des mortels se jugera capable de le condamner? Pas moi. O trop faible fermeté, ô brutal appétit des hommes ! Que ne peuvent sur nous les femmes, puisque même en ne voulant pas elles font de nous ce qu'il leur plaît[1]. » Il a consacré une églogue à montrer comment on doit passer de l'amour humain à l'amour divin[2].

L'immoralité de son siècle le surprend et le scandalise. Il regrette, dans la *Vie de Dante*, le temps « où l'on savait aimer sans désirer » et où la passion pouvait être déférente. Au vrai, la corruption était devenue extrême, après la peste noire[3]. Étonnés de vivre, enrichis de tout le bien des morts, les survivants s'étaient pris à jouir de la vie avec frénésie; on prodiguait les richesses dont on avait pensé ne jamais profiter, et l'on

1. A rapprocher de ce que dit Boccace au commencement de la 1re nouvelle de la VIIIe journée du *Décaméron*.

2. Églogue XV, « Filostropos ». Dans cette églogue, Pétrarque lui enseigne la supériorité de l'un sur l'autre amour.

3. Boccace en fait un tableau effrayant dans son *Commentaire* du chant VI de la *Divine Comédie*, qui se termine par une invective contre Florence. Il attribue tous les maux et tous les vices qui affligent sa patrie à « l'excès de la ripaille ». « Il n'est aucun acte ni dans la vie publique ni dans la vie privée, dit-il, qui n'aboutisse à une orgie. Les magistrats détournent les fonds publics pour festoyer; c'est à cela que servent les donations faites aux pauvres, les biens des veuves et des orphelins, et non seulement les laïcs, mais les ecclésiastiques les dévorent.... »

se livrait au plaisir avec cet abandon et ce déchaînement qui suit invariablement les grandes secousses morales.

Boccace sait, d'ailleurs, « combien il est difficile de garder le droit chemin au milieu des fallacieuses tentations du monde ». (*Amorosa Visione.*) Aussi ne se montre-t-il pas trop sévère envers ceux qui ont faibli surtout par amour. « Quoique le péché de la chair soit condamnable et cause beaucoup de maux, dira-t-il dans le *Commentaire de la « Divine Comédie »*, néanmoins, comme il est naturel et contribue à la génération des hommes, il semble être moins odieux que les autres à Dieu. » Ailleurs il distingue les vices inhérents à notre nature, telle l'ardeur amoureuse, d'avec ceux que fait naître la perversité. Déjà, dans le *Filocopo*, il avait écrit : « Celui qui veut vivre sage et suivre la vertu doit abominer les vices. Toutefois, quand il ne peut arriver au port de salut si ce n'est par vice, il lui est permis le faire pour éviter un très grand péril, mais le plus sage qu'il pourra[1] ». Il n'en proclame pas moins que « la sensualité est fort pernicieuse ; elle débilite la vue, affaiblit la mémoire, épaissit l'intelligence et anéantit toutes les forces de l'âme et du corps ». Comme l'avait fait son compatriote et contemporain Barberini et comme allait le faire Alberti dans son *Traité sur l'Éducation*, Boccace recommande aux parents de châtier leur langage quand ils s'entretiennent devant

1. Traduction Adrien Sevin, p. 48.

leurs enfants, leur représentant tout le mal qu'une parole inconsidérée peut causer dans l'âme d'une jeune fille ou même dans celle d'un jeune homme. Parlant dans les *Femmes Illustres*, de Camilla, reine des Volsques, il trace un plan d'éducation pour les jeunes filles que Rousseau n'aurait pas désavoué : « Qu'on s'applique, dit-il, à calmer leurs appétits par l'exercice et la fatigue; qu'on se garde de leur faire boire des boissons artificielles ; qu'elles apprennent, dans une bonne fréquentation, à ne point écouter les paroles déshonnêtes, à être discrètes, à se composer une attitude grave, à répondre avec réserve, à s'abstenir dans leurs repas de mets trop délicats, à ne pas souhaiter toute chose[1]. » Dans le *Commentaire de la « Divine Comédie »*, il dit à propos du chant IV : « La femme sage restera dans sa chambre et songera à sa position, à sa qualité, et cette méditation lui apprendra que son honneur consiste surtout dans sa pudeur, dans son amour pour son mari, dans

1. Et, à la fin du même chapitre, il dit : « Les jeunes dames et pucelles du temps présent devraient un peu voir et considérer la manière de vivre de ladite dame laquelle en sa jeunesse n'employa pas son temps aux vanités et pompes mondaines ains à tous labeurs et peines pour garder l'intégrité de sa virginité, car elle ne prêtait pas l'oreille au blandissime et déceptif langage des jouvenceaux qui la cuidaient décevoir; elle avait gravité en sa pose, les yeux chastes et pudiques; elle était bien composée en mœurs et avait tous gestes honnêtes. Elle fuyait et évitait tous banquets, danses et folles compagnies pour qu'elle pût observer et garder sadite virginité. Ainsi doivent faire les jeunes pucelles en leur jeunesse afin que après ce qu'elles seront habituées à vertu et honnêteté et qu'elles fleuriront par louable ingénuité, elles puissent en âge parfait, en l'obéissance de leurs parents, parvenir au sacrement de mariage avec titre de louange et gloire! » (*Le plaisant livre de noble homme Jehan Boccace auquel il traite des faits et gestes des illustres dames*, Paris, 1538, fol. LVIII, v.)

son économie, dans le soin de sa maison, dans la diligence avec laquelle elle élève, instruit ses enfants et forme leurs mœurs. »

Le regret de ce qu'il avait écrit jadis était venu à Boccace. Il s'avisa que « rien n'est si dangereux aux amants comme de lire l'histoire des amours d'autrui ». C'est à l'occasion de l'aventure de Francesca di Rimini qu'il place cette réflexion dans le *Commentaire de la « Divine Comédie »*, et il est certain qu'elle ne pouvait mieux s'appliquer. Aussi s'effrayait-il, on l'a vu, à la pensée du mal que pouvaient produire chez des âmes tendres les plus licencieux de ses écrits.

Un événement assez singulier qui avait jeté l'agitation et mis le désarroi dans son âme, ne contribua pas médiocrement, ce semble, au changement de sa conduite.

Un moine de Sienne, Pietro Petroni, célèbre par sa piété et par ses miracles, avait vu le Christ apparaître devant lui et « lu sur son visage le présent, le passé, l'avenir [1] ». Ne pouvant, car il était sur le point de mourir, accomplir lui-même les œuvres que cette vision lui avait dictées, il avait chargé un chartreux, Gioacchino Ciani, de le suppléer et notamment d'aller informer Boccace et Pétrarque que leur mort était prochaine et qu'il ne leur restait « que peu d'années à vivre ». Le chartreux s'en fut premièrement trouver Boccace (com-

1. Guido Traversari, *Il Beato Pietro Petroni e la conversione del Boccaccio*, Trani, 1905.

mencement de l'année 1362), puis se rendit à Naples, d'où il devait gagner par mer la France et l'Angleterre, se réservant d'achever sa pérégrination en allant prévenir à son tour Pétrarque des révélations qui l'intéressaient.

Depuis quelque temps, l'Église avait entrepris Boccace ; il lui avait été défendu de composer désormais des vers, de s'occuper de littérature ; de là sa colère quand on le traitait de poète. On amenait peu à peu le libertin à résipiscence. La visite du moine fut donc bien opportune. Tout ému, Boccace s'empressa de raconter, d'ailleurs confusément, à son ami, à son confident et à son conseiller, Pétrarque, la démarche dont il venait d'être l'objet. Il avait lui-même trop usé dans ses œuvres du procédé des apparitions pour n'y pas donner quelque peu créance. D'ailleurs, comme tous ceux de son temps, il était enclin aux superstitions ; il ajoutait foi aux songes à cause de « leur très certaine démonstration », non sans quelque hésitation toutefois, car l'avertissement par les songes lui paraissait en contradiction avec « l'immuable nécessité du destin[1] ».

1. Cependant il devait écrire un peu plus tard dans les *Infortunes des Hommes Illustres* (liv. I) : « Il ne convient pas d'être flexible comme les brindilles des arbres et de se courber à tout vent, car cela est peu digne et même dangereux. La trop facile crédulité est parfois aussi dangereuse que le refus obstiné de croire. Qu'y a-t-il de plus sot que d'ouvrir les oreilles à toutes les fables et de les accepter comme vérité certaine? » D'autre part, il dit, à propos d'Astyage : « Il y a pour le faire court tant et de si évidentes preuves de cette matière que l'événement n'a point été plus clair et certain que le songe. Je n'entends pas toutes et quantes fois que le corps est endormi, l'on ait opinion que

Il avait foi aux visions des mourants et aux apparitions des morts. Dans le *Commentaire de la « Divine Comédie »* (II, 19), il rapporte que, lors de la peste de 1348, les vivants voyaient à tout instant surgir devant eux l'image des morts. Il croyait à l'astrologie. Pour un peu, il eût partagé l'opinion que Virgile avait été un magicien[1]. Cependant il tenait que le chiendent ne naissait pas du sang humain et que le roi Artus était vraiment mort.

Le moine avait, au surplus, ajouté à ses révélations tels détails, connus de Boccace seul, qui leur donnaient à ses yeux une singulière autorité.

Tout pieux qu'il fût, Pétrarque était moins docile que Boccace aux suggestions de ce genre. Dans une lettre excessivement verbeuse à son habitude, il lui expliqua que, pour sa part, si le porteur des sinistres nouvelles se présentait à lui, il aurait grand soin « d'interroger son âge, son front, ses yeux, son caractère, son extérieur, ses mouvements, sa démarche, sa posture, sa voix même, ses paroles et, par-dessus tout, la conclusion et

l'esprit jouisse de cette sienne divinité, vu que c'est de la grâce de Dieu que cela advient.... Et partant s'il advient qu'il faille ajouter entièrement foi aux visions, ce n'est pas à dire qu'il y faille toujours croire. Mais il faut avec discrétion, comme en toute affaire, considérer si la chose est telle qu'on en doive faire cas ou non afin que nous ne méprisions point ce qui nous est démontré pour notre profit et aussi au contraire que nous ne nous laissions point abuser ni troubler par les choses qui ne peuvent offenser. » Dans la 6e nouvelle de la IVe journée du *Décaméron*, les Deux Songes, Boccace tient le même langage ; il faut croire à certains songes et pas à d'autres selon les cas. De même dans la 7e nouvelle de la IVe journée.

1. Article A. Graf, *Il Boccaccio e la Superstizione. Nuova Antologia*, t. XLIX, 1885.

l'intention de ses discours[1] », et qu'il ne lui donnerait sa confiance qu'à bon escient. Il lui fait remarquer qu'il doit même s'estimer heureux d'avoir reçu l'assurance de vivre encore « peu d'années », alors que les autres hommes ne savent s'ils ne mourront pas dès le lendemain. Puis il lui recommande de ne pas abandonner la poésie, « car les lettres n'entravent pas mais secondent l'esprit bien fait qui les possède[2] ».

Boccace fit une églogue (XV) de cette remontrance. Filostropo, c'est-à-dire Pétrarque, trouve Tiflo, c'est-à-dire Boccace ou l'aveugle, en proie aux séductions de Criside et de Dione, et livré aux plaisirs des sens et du monde, et Filostropos lui remontre tous les dangers qu'il court.

Dans le désordre où l'avaient jeté les paroles du moine, Boccace voulait renoncer non seulement à faire désormais des vers, mais même à s'occuper d'études sérieuses; il offrit à Pétrarque de lui vendre tous ses livres, lui demandant d'en fixer lui-même le prix et oubliant cependant de lui en envoyer la liste. Pétrarque n'accepta ni ne refusa l'offre ; il pria Boccace de lui dire au juste le titre, le nombre et la valeur des volumes, ajoutant qu'ils seraient à sa disposition si jamais il venait habiter avec lui, comme il le lui avait promis, et prenant l'engagement qu'après sa mort il les ferait déposer avec les siens « indivis, dans un lieu saint et sacré ».

Boccace était, d'autre part, inquiet de l'embarras de

1. Lettre XII datée du 28 mai 1362 (?).

2. C'est l'explication qu'en donne Boccace lui-même dans sa lettre à Martino de Signa.

ses finances, lequel, d'ailleurs, datait de loin, car il fut toujours, sinon prodigue, du moins peu ménager de ses deniers. Il soutenait devoir de l'argent à plusieurs personnes et notamment à Pétrarque, qui se défend de lui en avoir jamais avancé. Le montant de sa bibliothèque aurait servi à acquitter ces dettes. Pour le tirer d'affaire, Pétrarque l'avait naguère désigné au pape pour remplir les fonctions de secrétaire apostolique ; mais Boccace s'était récusé, préférant « l'indépendance et une pauvreté tranquille à de grandes richesses ». Il refusa même l'hospitalité que lui offrait son ami.

S'il ne renonça complètement aux lettres, Boccace renonça à l'amour. « Il est temps de rentrer au port, dit-il dans son sonnet I, et d'attacher l'Amour à cette pierre qui unit les deux âges. Il me faut maintenant attendre la fin si proche de la vie dans l'Amour du Seigneur. » Boccace avait alors cinquante ans.

Il semble que Boccace ait voulu, au moment où il disait adieu à sa vie passée, évoquer dans son *Capitolo* l'image de toutes les femmes dont il avait été épris. L'Amour les amène devant lui, belles ou charmantes, au nombre de douze, dit-il, mais il cite treize noms, tant sa mémoire était riche en souvenirs amoureux. Elles dansent dans un pré couvert de fleurs et chantent une *canzone* en l'honneur de l'Amour (canzone II).



*CHAPITRE XII*

# ŒUVRES LATINES

VOYAGE A NAPLES. — DÉCONVENUE DE BOCCACE. — SÉJOUR A VENISE AUPRÈS DE PÉTRARQUE. — RETOUR A FLORENCE. — BOCCACE SE CONSACRE AUX ÉTUDES SÉRIEUSES. — SA GRANDE ÉRUDITION. — PASSAGES INTÉRESSANTS DU « DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE ». — LES « FEMMES ILLUSTRES ». — MORALITÉ QUE TIRE BOCCACE DE LEURS BIOGRAPHIES. — SON SENTIMENT SUR LES FEMMES.



IL se peut que Boccace soit retourné, vers la fin de l'année 1362, dans le royaume de Naples momentanément pacifié et où la reine Jeanne venait de rentrer.

Maria d'Aquino était morte depuis longtemps, peut-être en 1348, au temps de la peste noire. Boccace lui avait consacré quelques sonnets dans le goût de ceux de Pétrarque, mais dépourvus de sentiment vrai. Il la voit « ornée d'une beauté spirituelle » et la supplie de lui permettre de la suivre ; ce désir devient si grand qu'il rêve que, pur et léger, il s'envole vers Dieu ; elle lui tend la main et l'entraîne vers les régions célestes; puis il retombe sur la terre plus désemparé qu'auparavant. « Le génie divin d'Homère n'a pu montrer qu'à

peine le splendide visage d'Hélène, et moi cependant je m'enhardis à décrire le visage angélique de celle qui m'entraîne au ciel[1]. »

Si Maria lui manquait, son ami et quelque peu son protecteur, Niccolo Acciajuoli, devenu grand sénéchal du royaume, était toujours là. Son rôle avait singulièrement grandi pendant la période de trouble qu'on venait de traverser, et il était l'arbitre du royaume. Francesco Nelli, l'ami, le commensal de Boccace et le correspondant assidu de Pétrarque, qui l'avait surnommé Simonide à cause de son grand amour pour les muses, homme pieux et écrivain confus, latiniste médiocre[2], vivait également à Naples, où il jouissait, grâce à Acciajuoli, d'une situation lucrative.

Il y eut, ce semble, un malentendu. Boccace comprit qu'il était appelé par eux à Naples et qu'Acciajuoli l'attendait dans son château[3]. Il partit, emmenant

1. Sonnets 21, 29, 51, 60, 67, 73, 88, 90, 97. Voir Crescini, p. 254.

2. De Sade, *Mémoires pour la vie de Pétrarque*, III, 79. H. Cochin, *Un ami de Pétrarque*, Paris, 1892.

3. Lettre à Messer Francesco (Nelli), prieur des S. Apôtres. Corazzini, p. 131. Cet épisode de la vie de Boccace est particulièrement obscur; les dates concordent mal; certains documents semblent indiquer que Boccace se trouvait dans le même temps à Certaldo (1362); Nelli, que Boccace accuse d'être la cause de tout ce qui lui arriva de mal, reste son ami; quand il meurt de la peste, en septembre 1363, Pétrarque écrit à Boccace : « Nous avons perdu notre amour et notre délice ». La lettre à Nelli, qui est le seul document dans lequel il soit parlé de ce malencontreux voyage, contient des invraisemblances et des ignorances qui surprennent, et l'on serait presque tenté de tout simplifier en admettant qu'elle est apocryphe; de Hortis (p. 20, note 3) est de cet avis, et Giuseppe Todeschini a écrit un opuscule d'une argumentation très serrée pour le démontrer (*Opinione sulla epistola al priore di Santo Apostolo* (sic) *attribuita al Boccaccio*, Venise, 1832). Une longue discussion s'est engagée à ce

son frère Jacobo, et, après un court séjour à Naples, il se rendit dans la résidence que possédait à Baïes le sénéchal; il y fut reçu non en ami, mais en hôte importun ; du moins c'est ainsi que son imagination, qui le portait à tout dramatiser, et son excessive susceptibilité lui représentèrent l'accueil qu'on lui fit. On lui attribua, raconte-t-il, une chambre dans les communs, comme « à un sous-muletier », ouverte à tous les vents, uniquement meublée d'un lit sans matelas et dans laquelle il était impossible de dormir à cause de la fumée et du grand tapage que menait la valetaille. Cependant un des familiers du sénéchal aperçut par hasard le grabat sur lequel il était couché, maugréant contre la superbe des grands, et « il vola à Pouzzoles pour lui procurer un lit garni de couvertures et splendide[1] ».

A peine Boccace entrevit-il Acciajuoli durant le temps qu'il en reçut l'hospitalité. Bien plus, le sénéchal et sa maison ayant été obligés de quitter brusquement Baïes, Boccace et son frère se trouvèrent expulsés de leur logis et réduits à « errer comme des naufragés sur le rivage » sans un abri, sans aucun moyen de se

propos entre Gaspary et Kœrting dans le *Zeitschrift für Romanische Philologie* et la *Romania*, 1880. D'autre part, quoi qu'on en ait dit, le ton de cette lettre est bien celui que Boccace, devenu très susceptible avec l'âge, aurait pris se croyant méprisé par un ancien compagnon de plaisir, et l'on peut dire aussi de comptoir, comme il a soin de le lui rappeler dans l'églogue VIII. La rancune tenace et violente de Boccace contre Acciajuoli, auquel il donne le surnom de Midas, qu'il attribuait auparavant au roi Robert, montre bien qu'il dut y avoir entre eux une rupture éclatante. Il lui rappelle que souvent les méchants ont réussi à s'élever uniquement parce que les hommes vertueux manquaient.

1. Corazzini, p. 142.

procurer de quoi vivre ni de retourner à la ville. Il fallut les aller chercher en barque.

La description que fait Boccace du lieu où il eut à loger ressemble tellement à celles que donnent des auberges romaines les auteurs classiques qu'on est bien tenté d'y voir une réminiscence. Toujours est-il que Boccace, qui était très vain et très chatouilleux [1], ressentit cruellement ce manque d'égards ; il y eut échange de paroles aigres entre lui et son ami Francesco, lequel le traita de « caractère emporté » et d' « homme de verre », injure qui lui alla au cœur.

La peste régnait de nouveau à Florence. Boccace gagna directement Venise en traversant les montagnes ; là il passa trois mois dans la maison de Pétrarque, probablement les trois mois de l'été (juin-août) 1363 [2] ; ce fut un temps charmant ; vers le soir, le chancelier de la République, Benintendi, arrivait en gondole, et les trois amis faisaient sur l'eau des promenades nocturnes, dont le souvenir les enchantait longtemps après. Le chancelier était plein de « candeur et de finesse », Boccace avait la gaîté et la verve, Pétrarque l'érudition et la philosophie. Parfois Donato degli Albanzani, qui portait dignement un nom illustre, se joignait à eux. On

1. C'est ce que dit Leonardo Bruni dans sa biographie. Lorsque Niccola Orsini lui offrit plus tard l'hospitalité (Voir p. 202, note 1), il lui répondit qu'il était le quatrième à lui faire la même proposition, et il énumère complaisamment les noms de ceux qui ont voulu l'avoir pour hôte : Ugo di S. Severino, Pétrarque et le roi de Majorque, c'est-à-dire Jacques III, qui avait épousé la reine de Naples. (Corazzini, p. 313.)

2. Pétrarque lui écrivait le 13 mars et le 7 septembre. Son voyage se place donc entre ces deux dates. La lettre du 7 septembre suivit de près son départ, comme on le verra.

projetait des excursions à Trieste et à Capo d'Istria[1].

Tandis qu'il était encore l'hôte de Pétrarque, Boccace apprit la mort de Nello di Pietro Stefano, un des derniers amis survivants du poète ; il partit, laissant à d'autres le soin de lui faire connaître ce malheur, et regagna Florence, où il se trouvait en septembre (1363).

Boccace se remit au travail ; en fait, il n'avait jamais cessé de travailler, malgré ses élans pieux de renoncement à toute étude. Il lisait sans cesse et devait, comme Pétrarque, annoter ses volumes à toutes pages. Depuis quelque trente ans, il relevait dans ses lectures tout ce qui était relatif aux personnages fameux de la Mythologie et de l'Antiquité; il s'occupait aussi, mais moins curieusement, de se renseigner sur les personnages des temps modernes[2]. Un prince français, Hugues de Lusignan, roi de Chypre, qui avait été en rapports d'affaires avec son père vers 1332[3], lui avait, assurait-il, suggéré l'idée de ce pénible labeur, mais il est bien probable qu'il l'aurait entrepris sans cet encouragement. Il le mena à bien durant les années qui suivirent sa conversion, c'est-à-dire entre 1360 et 1375, date de sa mort. Ses notes furent partagées par lui en quatre

1. Pétrarque, let. XIV, édition Davelay, p. 146.

2. Néanmoins, on le voit généralement très instruit des faits contemporains, des événements de la guerre entre la France et l'Angleterre, par exemple.

3. Mas Latrie, *Histoire de l'île de Chypre*, Paris, 1852, vol. II, p. 164, acte en date du 25 septembre 1332 : « Hugo, Dei gratia Jerusalem et Cypri rex dilectis civibus prudentibus et discretis viris Boccatio et Nicolao et sociis ipsorum societatis Bardorum de Florentia commorantibus Parisiis salutem et sincere dilectionis affectum. »

séries : celles relatives aux *Hommes Illustres*, celles relatives aux *Femmes Illustres*, celles relatives aux *dieux*, et celles dont il composa un *Dictionnaire géographique*. En outre, son *Commentaire des dix-sept premiers chants de la « Divine Comédie »* est une véritable encyclopédie.

Le *Traité des Noms géographiques* est le seul qui ait réellement la forme d'un dictionnaire : les montagnes, les forêts, les fontaines, les lacs, les fleuves, les étangs et les mers y sont classés et décrits par ordre alphabétique ; seules, omission singulière, les villes sont négligées. Boccace ne s'était pas contenté, au reste, des traditions établies ni des renseignements puisés dans les auteurs ; il avait profité de ceux que lui fournissaient les navigateurs qui commençaient à pousser au loin leurs investigations[1] ; c'est ainsi qu'il parle des îles Canaries, découvertes seulement en 1330 et qui n'étaient mieux connues que depuis 1341. Il avait été en relations avec d'illustres voyageurs, dont Pétrarque, et on a dit qu'il eut pour maître Andalone del Negro, « qui avait voyagé à travers tout le monde, dans chaque climat, sous chaque horizon et vu de ses yeux ce que les autres connaissent par ouï-dire ». Lui-même avait parcouru l'Italie du sud au nord, la Provence, le midi de l'Allemagne ; il parle d'après « ce que lui a enseigné la Sagesse des Anciens et ce qu'il a vu en voyageant dans diverses contrées ». C'est ainsi qu'il remarque que le fleuve

1. Jean du Plan de Carpin ou Carpini, 1246 ; Marco Polo, 1254-1323 ; Oderico de Pordenone, 1286-1331 ; Niccoloso da Reeco, 1341.

Numicio, jadis si célèbre, a disparu; que le Rubicon est à peine connu et, quant au fleuve Sebeto, en Campanie, il déclare ne pas se souvenir qu'on le lui ait jamais montré. Sa description du cours du Pô, depuis le mont Viso jusqu'à la mer, avec l'énumération de ses affluents de droite et de gauche, des villes qu'il traverse, est d'un géographe moderne qui se piquerait d'exactitude et de clarté. Il est également très renseigné sur le cours du haut Nil, qu'il dit si encombré de plantes et d'herbes hautes que la navigation y est impossible ; il ajoute qu'il prend sa source dans de grands lacs marécageux, dont les indigènes eux-mêmes ne connaissent pas les limites. Telle en est la fécondité, ajoute-t-il, que les femmes qui boivent ses eaux deviennent aussitôt mères.

Le nombre des ouvrages que Boccace dut consulter pour rédiger son Dictionnaire est considérable. Pomponius Mela lui fournit le plus de renseignements ; des passages entiers sont une transcription du *De situ orbis* ; il a puisé également avec abondance dans Pline ainsi que dans Varron, dans Flavius, dans Jules César, dans Eusèbe, dans les grammairiens Servius Honoratus et Solinus, dans Orose et dans Aristote, seul des écrivains grecs[1].

Boccace redevient poète en parlant de la fontaine de Vaucluse. « C'est une très noble source, écrit-il, qui sort d'une caverne reculée, percée dans une montagne

1. De Hortis, *Accenni alle Scienze Naturali nelle Opere di G. Boccaccio*, Trieste, 1877, donne une nomenclature complète des passages empruntés.

toute rocheuse ; si grande est l'abondance de ses eaux qu'on dirait que l'abîme l'alimente ; la saveur en est agréable dès leur source ; elles sont claires, abondantes en poissons délicats et nourrissent une certaine herbe dont les bœufs sont si friands qu'on les voit entrer dans l'eau jusqu'à mi-jambe pour en manger. C'est là que Pétrarque, fuyant le tumulte des cités, s'est retiré pour composer son grand poème sur Scipion l'Africain. »

La mythologie et la fable s'imposent à tout moment à sa mémoire. De même qu'il ne voit dans la colline vaticane que le lieu où Jupiter passa son enfance, de même il raconte que sur le mont Hymette pousse une herbe rare dont les femmes s'entourent le bras, en guise de bracelet, afin de se rendre plus désirables. Sur le sommet de l'Olympe, les cendres d'un sacrifice demeurent d'une année à l'autre, preuve que les nuées n'y atteignent pas, que les pluies n'y tombent pas, que les oiseaux n'y volent pas. Il est en Épire une source, Socet, qui éteint les torches enflammées et allume les torches éteintes. Le fleuve Méandre est appelé par antiphrase Euphrona, parce qu'on trouve dans son lit des pierres dont la vertu est telle que, si on en place une sur la poitrine de quelqu'un, il devient fou au point de tuer infailliblement un de ses proches. Boccace raconte encore une pêche miraculeuse à laquelle il assista sur les bords du lac Averne, « du temps que le roi Robert vivait ». La quantité de poissons qu'on en retira fut étonnante, mais ils étaient noirs à l'intérieur

et sentaient si horriblement le soufre qu'aucun animal n'en voulut manger.

Cela n'empêche que l'on ne rencontre, dans le *De Montibus,* des observations judicieuses, par exemple sur les conséquences géologiques à tirer de la présence de coquillages dans les collines de Certaldo, « sa patrie », car Boccace lui donne toujours ce nom, bien que n'y étant pas né; il explique l'existence des déserts de Libye par le retrait des eaux de la mer, comme l'avait déjà fait Pomponius Mela, qu'il cite ; il décrit le torrent Cerretorio, qui, dit-il, se gonfle mystérieusement tous les dix ans ; il parle du Vésuve et de son grand cratère béant, « dont il ne sort plus ni feu ni fumée ». Il hésite sur l'origine des fleuves, ne sachant s'il faut admettre l'opinion qu'ils sont alimentés directement par les mers filtrant à travers le sol et y perdant leur salure. Il parle du lac Zoroandar (Van), qui se grossit des mêmes eaux qu'il rejette.

A propos de Venise, le patriote paraît; il s'emporte contre cette cité nouvelle, qui veut substituer son autorité à celle des vieilles puissances jusque-là maîtresses du monde[1].

1. Boccace s'excuse, à la fin de son livre, de n'avoir pu faire œuvre parfaite malgré tous ses soins et toute sa diligence ; que s'il a pris un lac pour un étang, une source pour un fleuve, son erreur vint de la difficulté d'être exactement renseigné. Est-il un auteur, au surplus, qui puisse se vanter de n'avoir jamais laissé échapper de bévue? Mais ce qui l'inquiète surtout, c'est la négligence des copistes. Il suffit qu'un homme, dit-il, se sente en état de tracer des caractères et de les unir pour qu'il ose s'intituler copiste, et que, pour un prix convenu, il entreprenne de copier n'importe quel volume; bien plus, il est

Dans le *Traité des Femmes Illustres*, qui fut terminé, ce semble, vers 1362[1], Boccace a suivi un certain ordre chronologique ; il y donne beaucoup de place aux femmes de l'antiquité, depuis Ève, et très peu à celles des temps modernes ; c'est à peine s'il en nomme quelques-unes, la papesse Jeanne, la vertueuse Gualdrada[2], l'impératrice Constance, mère de Frédéric II, la reine Jeanne de Naples qu'il loue comme une des femmes les plus remarquables de son temps « par sa puissance et par son caractère »[3], et Camiola Sense qui sut, par sa grandeur d'âme et sa générosité, faire éclater la honte d'un qui avait voulu tirer parti de sa trop facile bonté[4].

Ce n'est pas qu'il n'y eût alors des femmes dont on menait grand bruit, des poétesses que Pétrarque ne dédaigne pas de nommer dans ses *Triomphes*, des érudites, des savantes, des jurisconsultes, dont une professa

des femmes qui, abandonnant le fuseau et le métier à tisser, se risquent à transcrire non ce qu'elles comprennent, mais ce qu'elles voient ; elles suppriment ce qu'elles n'entendent pas et qui leur paraît inutile, et vont de l'avant sans souci de la correction, des signes, de la ponctuation, ajoutant, retranchant, modifiant, n'ayant nul respect des formes anciennes. Cette négligence est surtout nuisible, ajoute Boccace, dans une œuvre où entrent tant de vocables étrangers. Pétrarque, on le sait, s'était déjà plaint âprement de la façon dont les copistes en usaient avec les textes qu'on leur confiait, et il avait établi chez lui une sorte d'atelier de copie, qu'il surveillait exactement.

1. De Hortis, p. 89, note 2. Voir p. 164.

2. L'histoire de Gualdrada, qui avait fait bruit, est également citée dans le *Commentaire de la « Divine Comédie »*, chant xii, II, 334, édit. Milanesi.

3. « Il serait odieux que je ne parlasse pas d'elle », dit-il. Dans ses églogues, toutefois, il condamne ses déportements.

4. Boccace s'excuse dans son proème du peu de place qu'il accorde aux chrétiennes fameuses, aux martyres, aux saintes ; c'est, dit-il, parce qu'il a voulu leur épargner le voisinage des païennes. Les écrivains de la Renaissance n'eurent pas tant de scrupules.

un cours de droit à l'Université de Bologne. Mais son aversion pour la femme en général faisait sans doute partager à Boccace le sentiment de ceux qui estimaient que la culture des lettres et des sciences était non seulement inutile aux femmes, mais même nuisible, car elle les mettait à même de se livrer plus facilement à leurs mauvais penchants, et peut-être pensait-il faire preuve de sagesse en omettant de glorifier celles que leur érudition avait tirées hors de pair. Ce qui ne l'empêche pas, au reste, de déclarer, dans sa dédicace, qu'il avait composé cet ouvrage « moins en vue de l'utilité générale que pour le plus grand honneur du sexe féminin[1] »... et pour son divertissement, aurait-il pu ajouter, car il lui échappe de raconter des historiettes, comme celle de *Paolina*, qui auraient dû trouver leur place dans le *Décaméron*.

Paolina était une Romaine qui vivait au temps de l'empereur Tibère ; elle avait une grande beauté, et tous les hommes la tenaient pour merveilleusement honnête, mais elle professait une piété excessive à l'égard du dieu égyptien Anubis, et c'est ce qui la perdit. Un jeune Romain s'étant épris d'elle s'efforça de cent façons d'obtenir ses faveurs, qu'elle lui refusa obstinément. Alors il songea à employer la ruse. Paolina se rendait chaque jour au temple afin d'y sacrifier à son dieu favori; il circonvint l'un de ses prêtres, « que son âge rendait vénérable » et qui dit à Paolina que le dieu lui

1. Lettre de Boccace à Andrea Acciajuoli. Voir CORAZZINI, p. 227.

était apparu en songe pour lui témoigner sa satisfaction de la voir si pieuse et son désir de se montrer à elle, tandis qu'elle dormirait. Paolina, voyant son zèle récompensé, en eut une grande joie et, tout orgueilleuse, elle rentra au logis, où elle fit part à son mari de la bonne nouvelle; celui-ci, plus crédule qu'elle encore, lui permit d'aller passer la nuit dans le temple. Elle y rêva qu'elle aurait un fils, et déjà son mari et elle se réjouissaient à la pensée qu'un dieu entrerait dans leur famille, quand elle rencontra le jeune homme qui lui dévoila sa supercherie. Le mari se plaignit à Tibère, lequel exila le trompeur et fit mettre le prêtre d'Anubis au supplice; mais la femme et son mari devinrent, dit Boccace, la risée de la ville (ch. LXXXIX)[1].

A son habitude, Boccace tire argument des faits qu'il rapporte pour admonester ses contemporains. Il ne raconte la mort de Pompea Paolina, femme de Sénèque, qui se tua pour ne point survivre à son époux, qu'à seule fin d'avoir occasion de gourmander les veuves de son temps, lesquelles ne reculaient pas à se remarier, «non pas deux ou trois fois, mais cinq ou six». A propos de Didon, dont il conte l'aventure en s'inspirant moins de l'*Énéide* peut-être que des légendes qui s'étaient formées autour d'elle, il dit: «Je voudrais que les veuves et surtout les chrétiennes prissent exemple sur son courage, elles qui vont sans vergogne

1. Le *Décaméron* contient une nouvelle toute semblable, celle de «l'Ange Gabriel» (IVe journée, 2e nouvelle).



FRESQUES DU CAMPO SANTO DE PISE

*Le Triomphe de la Mort*

à leur deuxième, à leur troisième et à leur quatrième mari[1]. » Parlant d'une certaine Laanea, il remarque que les femmes « ne savent tenir secret que ce qu'elles ignorent ». Il est vrai qu'un peu auparavant il leur avait rendu ce magnifique hommage dont on n'a fait depuis, pensant l'inventer, que renouveler l'expression : « Une femme peut demeurer pure au milieu des corruptions et des horreurs du vice, de même qu'un rayon de soleil n'est point souillé quand il se pose sur un bourbier. » Il recommande aux parents d'élever chastement leurs filles[2] et aux femmes de garder par-dessus tout leur honnêteté, donnant à celles-ci comme modèle la vertueuse femme du « Gallo-grec » Orgigonte, qui, déshonorée par un soldat, « préféra une mort certaine à son honneur incertain », et affronta la prison et le supplice d'un cœur tranquille[3]. Il cite comme un exemple excellent les femmes des Cimbres qui, leurs maris ayant pris la fuite, demandèrent aux Romains « d'entrer comme recluses dans le couvent des Vestales » et, sur leur refus, se donnèrent la mort après avoir tué leurs enfants. Il déplore sans cesse le luxe et la coquetterie des femmes et trouve que le Sénat romain eut bien tort quand, pour récompenser Véturie, mère de Coriolan, d'avoir sauvé la République, il permit aux matrones de porter des boucles d'oreilles. « On doute, dit-il, si ce

1. Cf. ch. LXXXVII. « Antonia minore », fille de Marc Antoine.
2. A propos de *Sempronia*, ch. LXXVII.
3. Ch. LXXI. Cf. ch. LXI, Histoire de Virginie, femme de L. Volumnius.

payement doit être plus odieux aux hommes qu'il n'est agréable aux femmes. Pour moi, je pense que les hommes y ont eu plus à perdre que les femmes à gagner, car le luxe des femmes les ruine et les moindres s'ornent pour leur malheur autant que les plus nobles. Je maudirais Véturie à cause de l'orgueil qu'elle a fait naître chez les femmes si, par elle, la liberté romaine n'avait été sauvée.... Le monde appartient aux femmes, et les hommes appartiennent aux femmes. »

S'il lui arrive de louer les femmes, il n'entend pas les élever au même rang que les hommes ; il a toujours soin de rappeler leur infériorité, et le meilleur éloge qu'il pense pouvoir leur décerner est de dire qu'elles ont montré des qualités masculines. Voulant faire éclater la prudence de Sulpicia, il remarque que sa conduite « fut d'un homme plutôt que d'une femme ». Pour vanter le courage d'Olympia ou de Claudia devant la mort, il écrit qu'un homme n'aurait pas montré plus d'assurance. Il marque quelque étonnement que Sapho ait su faire des vers, danser et chanter en perfection, « ce qui serait difficile même à des hommes très studieux ».

Peut-être que la supériorité qu'ont montrée certaines femmes vient, dit-il, d'une erreur de la Nature, qui a mis une âme masculine dans un corps féminin [1]. Parlant de l'avarice, il déclare qu'il est plus méritoire pour une

1. A propos de la femme esclave Epitare (ch. XCI) et d'Artémise (ch. LV).

femme d'en triompher que pour un homme, parce que les femmes ont un penchant naturel à thésauriser[1]. Il pousse si loin la soumission de la femme à l'homme qu'il considère qu'Émilie, femme de Scipion, ne fit que son devoir en acceptant comme concubine une esclave et en cachant la faute de Scipion vieillissant afin de ne pas ternir sa mémoire, au lieu « d'ameuter le voisinage, de pousser de grands cris et de clamer qu'elle était veuve du vivant de son mari comme l'auraient fait d'autres femmes ». Ainsi, même en la célébrant, Boccace trouve moyen de ravaler la femme !

Mieux que dans le *Décaméron*, où il ne décrit guère que les roueries féminines, Boccace dépeint la femme dans ce traité sous ses aspects les plus divers : courageuse comme Sophonisbe, voluptueuse comme Cléopâtre, chaste comme Engeldruda, simple comme Paolina, superbe comme Zénobie, résignée comme Costanza, savante comme Proba, intrigante comme Poppea, généreuse comme Sempronia.

Le véritable sentiment de Boccace sur la femme se dégage très nettement de cette suite de cent trois biographies. La femme intelligente, énergique, indépendante, décidée, est une exception ; son naturel est d'être mobile, craintive, crédule, dépensière ; son devoir, de veiller aux soins du ménage et à la dépense ; son charme, de se montrer enjouée mais d'aspect sérieux, encline

1. A propos de Busa di Canosa (ch. LXVII) et de Sempronia (ch. LXXVII).

aux divertissements, suffisamment honnête pour que sa conquête paraisse une victoire.

Boccace fit, comme il seyait, la dédicace de son *Traité* à une femme, à la sœur de Niccolo Acciajuoli, Andrea, comtesse d'Altavilla (Hauteville), d'où l'on peut inférer que son ouvrage fut, comme il a été dit, achevé avant sa grande querelle de 1363 avec le sénéchal. Pour faire mieux valoir à ses yeux le prix de cet hommag e,Boccace, employant un artifice dont il devait bientôt se servir encore, lui déclare qu'avant de songer à elle, il avait eu dessein d'offrir son volume à la reine de Chypre, mais qu'y ayant mûrement réfléchi il avait jugé que la reine était moins digne qu'elle de cet honneur.

Il se peut qu'une telle pensée lui soit effectivement venue, car le roi de Chypre lui avait, comme on l'a dit, commandé depuis longtemps un travail de ce genre.



*CHAPITRE XIII*

# ŒUVRES LATINES (*Suite*)

Boccace a peu d'ardeur a rédiger le traité des « Infortunes des Hommes Illustres ». — Encouragements de Pétrarque. — Ordonnance de ce livre. — Enseignements que Boccace entend tirer des Infortunes qu'il raconte. — La « Généalogie des Dieux » est un traité raisonné de mythologie. — Défense de la poésie et des poètes.



Le traité des *Infortunes des Hommes Illustres* est une œuvre bien plus considérable que les deux précédentes et qui représente une somme de lectures extraordinaire. Elle ne pouvait vraiment être entreprise qu'à une fin de carrière. Boccace y travailla longtemps, sans beaucoup d'ardeur, ce semble, et se reprit à plusieurs fois avant de l'achever [1]. Entre le quatrième et le cinquième livre, il s'accorda un assez long repos; de même il tarda longtemps avant d'entreprendre le sixième livre; arrivé au huitième, il se dégoûta de sa tâche et « se plongea dans un profond sommeil ainsi que dans une mer ».

1. Dialogue avec la Fortune, qui lui reproche l'humilité de son style en de si nobles sujets. Plus loin, après avoir parlé de Pompée, il dit encore qu'il aurait été en droit de se reposer. Évidemment, il n'avait pas grand goût à ce travail.

Pétrarque reprocha à Boccace sa paresse sans doute lorsqu'il fut le voir dans l'été de 1363 et le traita de « maître d'école ès Faculté d'oisiveté ». « Ignores-tu, lui dit-il, que l'homme est né pour le travail. Tu t'arrêtes près du but. La réputation que tu dédaignes est considérée par tous les mortels comme un bien. On la recherche par beaucoup de moyens, on ne l'acquiert que par la vertu. Si donc on condamne la recherche de la réputation, on condamne par là même la vertu. C'est elle qui donne une grande durée à notre courte vie mortelle[1].

Boccace, « voulant faire profiter les autres de ses longues études et contribuer à leur salut en leur donnant l'exemple des grandes infortunes », se décida donc à publier ce « livre longuement médité », et il le fit, à ce qu'il semble, avant d'en avoir châtié la forme, car il y apporta par la suite maintes corrections et retouches, en sorte qu'il existe deux familles de manuscrits comportant des différences assez notables, ceux dont l'original fut achevé et livré aux copistes vers 1364 et ceux, en plus petit nombre que les précédents, qui furent copiés sur un texte auquel Boccace ne mit la dernière main que dix ans plus tard.

En dédiant ce nouvel ouvrage à Mainardo de' Cavalcanti, un autre de ces Florentins qui avaient été chercher fortune à Naples, Boccace ne lui laisse pas ignorer qu'il avait rêvé de lui donner un plus haut

1. Proème du livre huitième. L'ouvrage se compose de neuf livres.

patronage. Il avait balancé, lui écrit-il, entre un pape, un empereur ou un prince très puissant. Mais l'empereur vivait bien loin, ne s'occupant que de boire, « dans un coin de la terre, entre les neiges et les bouteilles » ; les rois n'étaient après tout que des « ânes caparaçonnés d'or »; le Gaulois n'avait pas de respect pour les lettres; l'Espagnol était à moitié barbare et féroce; le lointain Breton, gonflé de ses derniers succès; le Hongrois, double dans son langage, n'était fameux que par la multitude de ses peuples,... c'est pourquoi il lui souvint de Mainardo. Lors de sa mésaventure de Naples, il l'avait recueilli ; Boccace lui en avait su un gré infini, et il avait même tenu sur les fonts un de ses enfants. Revenu de son engouement pour les puissants de la terre, il était tout naturel qu'il lui dédiât son livre.

Le plan n'en est plus celui des deux précédents ; Boccace ne se satisfait plus de faciliter à autrui la connaissance du passé, il prétend aussi faire acte de moraliste. A l'exemple de son maître Pétrarque, qui avait jadis composé un *Traité de la Vie solitaire* et qui venait de publier son ouvrage sur les *Remèdes à l'une et à l'autre Fortune*, Boccace se propose d'enseigner aux hommes et surtout aux princes, qui en ont particulièrement besoin, les règles de la vertu. Ce sera son excuse d'écrire encore, malgré les avis qu'il a reçus. Sa nouvelle œuvre formera un traité de morale en action : les *Infortunes des Hommes Illustres*, habilement présentées, serviront d'exemples pour les vérités qu'il propose à la méditation

du lecteur. Ainsi la malaventure d'Adam et d'Ève est proposée aux désobéissants et aux incrédules; celle d'Agamemnon, aux orgueilleux; celle de Darius est donnée comme avertissement aux tyrans; celle de Samson, aux débauchés; celle de l'empereur Julien, aux blasphémateurs; celle de Didon, aux femmes impudiques ; l'exemple d'Alcibiade sert à montrer l'avantage de l'activité et le danger de l'oisiveté et du désintéressement de la chose publique.

Boccace raisonne de tout dans ce traité en esprit désabusé. Un chapitre est consacré à démontrer « le peu de fidélité qui est au populaire ». « Toute populace est mobile et sotte, dit-il, préférant toujours l'opinion à la vérité, incitant les personnes à entreprendre beaucoup, mais les abandonnant au moment du besoin. » A quel point la vie politique de son temps ne lui donnait-elle pas raison et combien de révolutions n'avait-il pas déjà vues dans sa patrie où, disait Dante, ce qui avait été décidé en avril durait rarement jusqu'en octobre !

Lui qui s'était toujours plaint de la gêne où il vivait, s'efforce de prouver par un apologue que la pauvreté est bien préférable à la richesse ; cependant il commence, à son insu, par en faire ressortir l'utilité (liv. I) : « C'est l'amour des richesses, écrit-il, qui a enseigné à creuser les montagnes et à ouvrir les forêts, qui a poussé les hommes à naviguer sur les mers. » Mais il ajoute aussitôt que « ce même amour les a armés les uns contre les autres, leur a appris à falsifier les contrats, à mentir

et à tromper ». D'ailleurs, le riche est forcément malheureux. « O trop mal connue et désirable pauvreté ! Toi seule, tu observes les lois de la Nature, tu es au-dessus des finesses malveillantes ; tu méprises les honneurs éphémères ; tu te ris des longs voyages des hommes, des traversées maritimes, des guerres. Tu sais endurer les soleils d'été et les brumes d'hiver avec une admirable constance. Si la faim te presse, tu lui préfères avec un courage magnifique l'abondance que donnent les pierreries et l'or. Sans rien craindre, tu vas devant les lions parmi les cavernes et les déserts, devant les voleurs parmi les forêts et les taillis, devant les envieux parmi les villes et les lieux peuplés[1]. » L'oisiveté, qui est permise aux riches, les mène à tous les vices. « Si Clytemnestre avait veillé toute la nuit pour vaquer aux affaires de sa maison, il n'y a pas de doute qu'elle fût restée chaste et qu'elle eût, par suite, souhaité le retour de son mari. »

Le passage sur la vanité de la gloire mondaine est d'un orateur de la chaire et a vraiment grande allure[2]. « Si un fleuve déborde, nous nous réfugions en un lieu élevé ; si nous sommes malades, nous appelons le méde-

1. Les mêmes idées se retrouvent dans la lettre à Pino de Rossi, qui fut écrite vers 1363 : « Très utiles sont les richesses bien employées, mais plus utile est l'honnête pauvreté, parce que, pour elle, toute petite chose est grande, tandis que pour la richesse mal employée tout ne sert de rien. La pauvreté est libre et alerte ; elle est sans crainte dans la solitude ; la richesse est assaillie d'inquiétudes, et dans les châteaux les mieux fortifiés ne se sent pas en sûreté.... » (Corazzini, *Le Lettere*, p. 78.)

2. Liv. III.

cin afin de prolonger la douloureuse vie de notre petit être, tandis que nous allons au-devant d'une lueur fugitive qui perd le plus souvent et notre corps et notre âme. Que dis-je ? Si elle ne vient pas à nous, brûlant du désir de la posséder, nous la recherchons par le chaud et le froid, par les monts et les vastes plaines marines, à travers mille dangers mortels, en employant la fraude et la violence, à la sueur de notre front. Et nous n'avons nul souci de la claire sérénité des cieux, de l'éclat du soleil, de la lumière argentée de la lune, des astres scintillants et des autres ornements éternels du ciel qui tournent autour de nous d'un mouvement continuel. Aveuglés de je ne sais quelle démence, nous tenons les regards fixés sur le sol, les oreilles fermées, et nous ne comprenons pas combien fragiles sont les biens que nous cherchons. »

Le livre septième contient un tableau aux teintes violentes des désordres que provoque la gourmandise ou plutôt la goinfrerie ; elle tord la bouche et déforme les yeux ; elle cause la paralysie, la polydipsie, l'hydropisie, le tremblement, la goutte, l'apostème de l'estomac, la fièvre ardente, l'urticaire et la gale ; elle rend bègue et pâle ; finalement elle amène la mort prématurée.

Boccace partageait la haine du peuple de Florence contre les « grands », haine que justifiaient à plein, il faut le reconnaître, leur arrogance et leurs excès. Déjà, dans le *Décaméron*, il avait tourné en ridicule,

dans la sixième nouvelle de la sixième journée, la supériorité qu'ils tiraient de leur ancienneté. Les Baronchi, dit Fiammetta, sont les plus nobles personnages « du monde et des Maremmes », parce qu'ils en sont les plus laids, ce qui prouve qu'ils ont dû être créés « du temps que le Seigneur apprenait encore à peindre » et, par conséquent, avant tous les autres[1].

Le dédain que lui avait naguère manifesté la veuve du *Corbaccio*, à cause de l'humilité de sa naissance, n'avait pu qu'aigrir ce sentiment, dont ses lettres contiennent plus d'une fois l'expression et qu'il laisse déborder dans son traité sur les *Infortunes des Hommes Illustres*. « La noblesse, dit-il (liv. VI), n'est autre chose qu'un certain lustre éclatant dirigé vers le droit, une douceur et une affabilité brillantes qui ne peuvent être cédées ou léguées à la postérité, non plus que la science ou le caractère. Ce n'est pas à cause des images illustres des ancêtres que les successeurs doivent être honorés[2]. » Mais Boccace insiste surtout sur ce qui lui paraît maintenant être la source de tous les maux, la cause de toutes les divisions qui affligent l'humanité, à savoir « la beauté et l'amour impudiques ». Il représente aux amants les dangers

1. Dans la 8e nouvelle de la 1re journée du *Décaméron*, il parle des « vitupérables et corrompues mœurs de ceux qui veulent être appelés gentilshommes et grands seigneurs ».

2. Dans la lettre à Messer Francesco (Nelli), il s'étonne qu'on veuille faire une différence entre des corps « qui ont été modelés par le même marteau sur la même enclume ». (Corazzini, p. 166.)

infinis auxquels ils s'exposent, la colère des parents qui peuvent les tuer l'un ou l'autre ou tous les deux, l'existence de crainte et de perpétuelle dissimulation qu'il leur faudra mener. « Celui qui entre au labyrinthe de cette perte, après avoir été longtemps joué et éconduit, est tué quand il s'y attend le moins dans quelque guet-apens ou meurt de langueur par suite des peines qu'il a souffertes. » Dans la vue de prémunir les amants contre les séductions des femmes, il trace, avec des couleurs plus vives encore que dans le *Corbaccio*, le tableau des impostures auxquelles elles ont recours pour cacher leurs défauts et rehausser leurs attraits (liv. I) : « De leur passion de plaire vient leur désir de posséder un visage rose et blanc, des yeux graves, longs et bleus, une chevelure dorée, une bouche purpurine, un nez fin, un col d'ivoire, s'élevant droit entre leurs épaules bien arrondies, une poitrine bombée, des bras longs, des mains fines et des doigts allongés. Elles suppriment par leur art ce qu'elles jugent superflu. Elles savent transformer l'excessive maigreur en embonpoint grâce à des mets délicats, abaisser leurs épaules trop hautes et les relever si elles sont trop basses, allonger leur cou, se grandir quand elles sont trop petites, se faire passer pour droites quand elles sont tortues. Elles effacent les tares de leur visage et de leurs mains avec des remèdes dont Hippocrate n'eut pas le secret. Grâce à de certaines eaux, elles rendent blonds leurs cheveux et, s'ils sont droits, les font ondulés et frisés;

elles séparent avec une pincette leurs cils trop rapprochés et leur donnent une courbure gracieuse et de la finesse ; elles remplacent par des dents d'ivoire celles qui sont tombées, arrachent du visage avec du nitre le poil que le rasoir n'aurait pu ôter !... Que sera-ce si je dis de combien de façons elles agencent leurs blondes tresses, de quelles fleurs elles les ornent, de quels chapeaux de roses et d'œillets, de quels escoffions garnis d'or et de pierreries, elles les embellissent !... Si je déchiffre par le menu les façons des vêtements et leur somptuosité ? Celle-ci s'habillera à la Savoisienne, celle-là à la Suisse, l'une à la Candiote, l'autre à l'Espagnole, à l'Égyptienne ou à la Grecque, jusqu'à l'Arabienne, et ne se contente pas l'Italienne de la façon d'habits de son pays ni la Française de sa mode accoutumée.... Quant aux douces et émerveillées paroles qu'elles tiennent en un lieu secret et privé, aux flatteries, aux mignardises, aux larmes dont elles se savent si bien aider et qu'elles ont à commandement, il me semble plus honnête de n'en dire mot que d'en parler[1]. » Et il conclut : « Il ne faut point nous laisser gagner par leurs pleurs ni par leurs plaintes ; au contraire, nous devons nous donner de garde de leurs cautèles comme d'un danger mortel. Il faut leur montrer comment nous les aimons et non point discuter avec elles sur le partage de notre puissance. »

1. Traduction Witart, Paris, 1578, p. 73.

L'un des derniers épisodes racontés par Boccace eut une singulière fortune : c'est l'*Histoire de Filippa de Catane,* pauvre lavandière qui, devenue la nourrice d'un enfant du duc de Calabre, fils du roi Charles de Naples, sut se faire bien venir à la cour et finit par y devenir un personnage ; elle épousa un More converti, fort habile lui aussi; quand il mourut, il avait le titre de grand sénéchal. Elle eut la main dans toutes les intrigues qui signalèrent les débuts du règne dissolu de la reine Jeanne, et on lui imputa le meurtre du roi André de Hongrie. Condamnée à mort quand le parti de ce dernier eut repris le dessus, elle fut traînée dans les rues de la ville et torturée.

Boccace rapporte avec d'autant plus d'intérêt et de détails tous ces événements qu'il en avait été en partie témoin. Or il arriva qu'au début du XVII^e^ siècle ce chapitre fut séparé du volume des *Infortunes,* amplifié et transformé de façon à rendre plus important et plus odieux le rôle joué par Filippa, et il forma un petit livre de 115 pages, lequel eut un succès considérable ; les éditions s'en succédèrent. C'est qu'on avait vu, dans l'*Histoire des Prospéritez malheureuses d'une femme Cathenoise grande Senechalle de Naples,* l'image de la rapide élévation et de la fin misérable de Leonora Galigai, femme de Concini, qui mourut assassiné le 24 avril 1617. L'auteur, le Père Mathieu, a soin de dire, au reste, dans la dédicace au roi : « Le Capitole a vu naître et le Louvre a renouvelé cette

histoire, que je présente à Votre Majesté[1].... »

Le livre se clôt par ces paroles, qui ne sont pas sans éloquence : « Et vous qui tenez les grands empires, ouvrez les yeux et écoutez ; que les infortunes d'autrui vous soient un enseignement. Déposez l'avarice, le luxe, la colère et la vantardise. Vénérez Dieu et aimez-le de tout votre cœur. Suivez la sagesse et recherchez la vertu. Honorez les plus dignes ; conservez à vos amis une foi entière. Écoutez les conseils des sages et montrez-vous bienveillants aux humbles. Soyez humains et équitables.

« Considérez par les infortunes d'autrui combien l'état dans lequel vous êtes est mal assuré et, bannissant loin de vous avarice, outrecuidance, rudesse, vanterie et ambition, apprenez à user modestement des choses qui vous sont échues.... Révérez Dieu de tout votre cœur et aimez-le de toute votre affection ; honorez ceux qui le méritent, prenez conseil d'hommes sages, soyez justes et bienveillants à l'égard de vos inférieurs. »

Jamais Boccace n'avait eu occasion de donner si complètement son sentiment sur toute chose, et le livre des *Infortunes des Hommes Illustres* est une sorte de confession de sa vieillesse, réserve faite de ce qu'il contient de conventionnel et de certaines assertions qu'il croyait de bon ton d'émettre, sans peut-être en

1. Hauvette, *Un Chapitre de Boccace* (*Bulletin italien*, 1903, fasc. I).

sentir personnellement toute la vérité. En réalité, il n'avait pas, autant qu'il le voulait donner à croire, renoncé à son passé, à ses études profanes, à son goût pour l'antiquité, à sa passion pour la poésie. Son livre sur la *Généalogie des Dieux* le montre. C'est le traité que lui avait demandé depuis tant d'années le prince Hugues de Lusignan, et, en conséquence, il lui en fit hommage. Boccace y a réuni tout ce que ses longues lectures avaient pu lui fournir sur les héros et les légendes de la mythologie ; il en portait le manuscrit avec lui dans toutes ses pérégrinations, afin de pouvoir le compléter sans cesse[1]. Comme il était de l'avis de Pétrarque qu'un poète doit toujours cacher un symbole dans ce qu'il écrit[2], il ne manque pas d'expliquer toutes les légendes qu'il rapporte[3].

L'enlèvement d'Orithye par Borée est une allégorie qui représente le vent emportant les nuées qui entourent constamment les hauts sommets. La fable de Prométhée est selon lui destinée à montrer comment l'homme rude et ignorant est élevé, par la science et la « spéculation », aux hauteurs divines où luit la lumière éternelle. Les quatre fils du Temps non dévorés par leur père sont

1. Lettre à Pietro de Monteforte, 5 avril 1373. (CORAZZINI, p. 349.)

2. « L'office du poète consiste à cacher une vérité sous une fable au moyen de paroles ornées et choisies. » (*Vie de Dante.*) Voir VOIGT, trad. LE MONNIER, p. 174.

3. De même dans le *Dictionnaire géographique.* Le combat d'Hercule et d'Achéloos au sujet de Déjanire, où Hercule triompha après avoir arraché une corne à Achéloos métamorphosé en taureau, signifie que le fleuve Achéloos avait jadis deux branches, dont un certain roi parvint à combler l'une et à rendre l'autre utilisable à l'agriculture.

les quatre éléments contre lesquels le Temps ne peut rien. Hercule transformé d'homme en dieu, et Lycaon roi d'Arcadie, métamorphosé en loup, marquent, l'un qu'en se conduisant vertueusement l'homme s'égale à la divinité « par participation au ciel », et l'autre, qu'en agissant méchamment comme Lycaon « il devient infâme et mérite le nom de bête ». Si Vénus est née dans les eaux, c'est que « les boissons et la nourriture éveillent les sentiments amoureux[1] ».

A mesure que Boccace étendait et approfondissait ses études, il devenait plus circonspect ; il accueillait avec moins de facilité qu'autrefois les légendes ; il faisait quelque peu de critique historique. Dans le *Filocopo* et dans l'*Amorosa Visione*, Didon est la victime d'Énée; mais quand il écrivit la *Généalogie des Dieux* et le *Commentaire de la « Divine Comédie »*, il s'était avisé qu'elle avait vécu bien longtemps après lui et, d'ailleurs, dit-il, il n'est pas vraisemblable qu'elle eût abandonné sa chaste conduite pour un hôte affable, mais qu'elle ne devait plus revoir[2]. Dans le *Filocopo* et dans l'*Ameto*, il rapporte, sans en contester l'exactitude, les légendes relatives à la fondation de Florence et de Fiesole; dans les œuvres latines et dans le *Commentaire*, ces légendes sont traitées de fables[3]. Dans l'*Ameto*, dans l'*Amorosa Visione*, dans le *Filostrato*, figurent tous les

1. C'est ce qu'il explique dans la *Biographie de Dante*.
2. *Commentaire*, liv. VI.
3. De Hortis, *Studj sulle Opere latine*, p. 521.

personnages héroïques du Moyen Age: Arthur, Renaud de Montauban, la blonde Iseult, Geneviève, Fleury, Blanchefleur, dont plus tard il met en doute la réalité ; la légende de la Table Ronde était devenue pour lui, lorsqu'il composa les *Infortunes des Hommes Illustres*, « une fable bonne pour le vulgaire ». Plus il se familiarise avec l'Antiquité, plus le présent et tout ce qui ne tient pas à l'Antiquité lui semblent négligeables ; il méprise les romans français ou semble les ignorer ; il déclare que la langue italienne n'est qu'une « méchante langue » et prend à tâche plusieurs fois de disculper Dante comme d'un crime de n'avoir pas composé son poème en latin.

L'étude comparative de la *Généalogie* et des œuvres antérieures montre tout le fruit que Boccace avait su tirer de ses lectures ; mais en revanche, on constate à quel point son admiration des classiques l'avait rendu en quelque sorte incapable de comprendre et d'apprécier désormais ce qui jadis le charmait. S'il n'avait pas été si lent à passer des rudiments à une intelligence complète des auteurs latins et grecs, s'il était devenu un érudit critique et avisé avant la cinquantaine, il n'aurait certes jamais daigné écrire ses romans, ses poèmes ni ses contes. Mais ce qui rend surtout intéressant le traité de la *Généalogie des Dieux*, c'est « l'Apologie » que contiennent les deux derniers livres, dont, cependant, le traducteur français de 1498, 1511, 1531 jugea inutile de s'occuper.

Ces deux livres, composés quelque temps après les treize premiers, sont, en effet, un plaidoyer d'une virulence extrême en faveur de la poésie, des poètes[1] et aussi de l'auteur, car Boccace avait été pris vivement à partie de plusieurs côtés à la suite d'une divulgation partielle de son œuvre, et il eut l'adresse de mêler à sa querelle tout le Parnasse[2]. Il s'y livre tout entier et y parle sans fard et sans ornements poétiques de ses débuts, de sa vie poétique, de ses amis qu'il se plaît à louanger.

Conformément aux leçons des rhéteurs, le début de son *Apologie* (XIV^e livre) est une invective qui est parfois d'une violence extrême contre les détracteurs de la *Généalogie* et les contempteurs de la poésie[3]. D'abord

1. Pétrarque, Dante et Alb. Mussato avaient déjà pris parti dans cette fameuse querelle qui datait des premiers temps de l'Église. De Nolhac, *Pétrarque et l'Humanisme*, II, 130. — Mich. Minoia, *Della Vita e delle Opere di Albertino Mussato*, Rome, 1884, p. 183. — De Hortis, *Studj sulle Opere latine del Boccaccio*, p. 183.

2. Lettre à Pietro de Monteforte. (Corazzini, p. 349.) La *Généalogie* était terminée vers 1366, car, au livre XV, en se défendant des accusations portées contre lui, Boccace prend à témoin Bechino et Paolo il Geometra, « qui sont encore vivants » dit-il ; or on n'a aucune information sur Bechino après 1361, et Paolo fit son testament en 1366 ; même il se peut que cette date soit fausse et qu'il soit mort en 1359. Il semble ressortir d'une comparaison entre le livre VI et certains des écrits de Pétrarque que cette partie de la *Généalogie* ne put être composée avant 1366. (O. Zenati, *Dante e Firenze*, p. 334.) A son habitude, Boccace avait abandonné et recommencé son œuvre à plusieurs reprises, ainsi qu'il le dit au livre XV, chapitre xiii. Bechino Bellincione d'abord, puis Paolo il Geometra réveillèrent sa paresse, comme Pétrarque l'avait dû faire lorsqu'il composait le traité des *Infortunes des Hommes Illustres*.

3. « Voici les intitulés des chapitres de ce livre (XIV) : Adresse de l'auteur au roi. — Quelques paroles contre les ignorants. — Contre ceux qui n'étant pas sages désirent le paraître. — Quelques paroles contre les jurisconsultes en même

il attaque les ignorants, qui lui reprochaient, en riant, tout le temps qu'il avait perdu et tout le papier qu'il avait noirci, trouvant qu'il aurait bien mieux fait de passer sa vie à manger, à dormir et à aimer qu'à écrire des niaiseries. Mais c'étaient des adversaires de trop peu de valeur pour s'attarder contre eux. Boccace entreprend plus longuement ceux qui affectent une science qu'ils ne possèdent pas, ceux qui, « ayant vu la porte de l'école et aperçu un philosophe, veulent se faire passer pour philosophes » ; ils ont soin de ne parler jamais que superficiellement, afin de ne pas montrer le peu de solidité de leur savoir. Boccace a vu ces ennemis de la poésie à son seul nom s'enflammer de colère et lancer des flammes de leurs yeux. « Conjurés comme s'il s'agisssait d'un adversaire terrible, tantôt dans les écoles, tantôt sur les places, tantôt dans leurs chaires,

temps que quelques mots à la louange de la pauvreté. — Quels sont les adversaires des poètes et ce qu'ils allèguent contre eux. — La poésie est utile. — Ce qu'est la poésie, d'où elle tire son nom et quel en est le but. — En quelle partie du monde resplendit d'abord la poésie. — Qu'avoir composé des fables est une chose plutôt utile que condamnable. — Que c'est une folie de croire que les poètes, sous le couvert des fables, n'ont rien mis. — Que les poètes ont habité les solitudes afin de pouvoir se livrer à la méditation. — Que l'obscurité des poètes ne doit pas leur être reprochée. — Que les poètes ne sont pas des imposteurs. — Qu'on accuse témérairement ce qu'on n'entend pas bien. — Que c'est une chose très honteuse de porter un jugement sur les choses qu'on ne connaît pas. — Que les poètes conduisent vers le bien ceux qui les lisent. — Que les poètes ne sont point du tout des singes des philosophes. — Que ce n'est pas une mauvaise action ni un péché mortel de lire les livres des poètes. — Que tous les poètes ne doivent pas, comme le demande Platon, être chassés de la cité. — Que les Muses ne doivent pas être outragées par la faute de quelques esprits lascifs. — L'auteur au roi. — Prière de l'auteur aux ennemis du nom de poète pour les ramener à une meilleure opinion.

devant un populaire sans volonté, ils attaquent avec des cris si furieux la poésie que les assistants craignent non seulement pour les poètes mais pour eux-mêmes. » Toutefois Boccace a surtout de la haine contre les hommes de loi. Ces fameux maîtres en jurisprudence et présidents de tribunaux, dit-il, qui ont charge d'administrer la justice, de châtier les mœurs des hommes et d'attribuer à chacun ce qui lui est dû, sont vénérables et méritent de sublimes honneurs. Néanmoins, alors que leur prudence corrige les fautes des autres, ils sont presque tous souillés d'une tache ; ils s'épuisent à la recherche de l'or et n'estiment dignes de louanges que ceux qui resplendissent d'or[1]. Ils accusent les poètes d'être gens peu sages parce qu'ils consument leur temps à se perfectionner dans un art qui ne rapporte pas la richesse. Chacun leur donne raison, car l'avarice est un vice si commun que l'on s'imagine généralement que l'abondance des biens est le bonheur suprême. Mais la poésie est au-dessus des richesses ; quand elle descend sur la terre, elle ne recherche pas les palais, mais les antres des monts, l'ombre des forêts, les sources argentines, retraites des hommes studieux. Éternelle et céleste, elle n'a cure des choses fragiles et caduques, et c'est ce que les hommes de loi ne comprennent pas. La poésie n'est pas une vaine occupation, c'est l'ardeur

1. Il dit encore : « Il leur suffit d'avoir de la mémoire; ils peuvent manquer de jugement.... » Boccace avait déjà violemment attaqué les gens de loi dans son traité des *Infortûnes des Hommes Illustres* (liv. III).

de trouver les vérités et de les dire sur un mode élevé ; elle procède de Dieu directement et rares sont les poètes ; le rôle de la poésie est sublime : elle arme les rois, conduit les guerres, fait sortir les vaisseaux, décrit les cieux, les terres et les mers, enguirlande les vergers de fleurs ; elle juge les actions des hommes, encourage les hésitants, réfrène les téméraires, punit les coupables, célèbre les bons. Les fables poétiques cachent toujours la démonstration d'une vérité. Elles sont parfois d'une intelligence incertaine ; mais la philosophie et l'Écriture Sainte sont-elles toujours très claires ? Au reste, ce que les poètes ont caché, c'est ce qui ne devait pas être profané par les âmes vulgaires. Les poètes n'ont jamais voulu abuser personne ; ils racontent, il est vrai, des légendes sans vérité, mais c'est là leur fonction, comme celle du podestat, qu'on ne nomme pas assassin pour cela, est de faire décapiter les malfaiteurs. Saint Jean l'Évangéliste a-t-il parlé autrement dans l'*Apocalypse* ?

Abordant une accusation qui le touchait plus particulièrement, Boccace défend avec plus d'âpreté que de force les poètes amoureux. Ils s'occupent d'amuser les femmes, leur adressent des poulets et composent des chansons d'amour pour donner cours à leurs soupirs, disent leurs détracteurs. Cela prouve seulement que ceux-ci estiment la vertu d'autrui et la leur bien chancelante si de si faibles excitations risquent de la compromettre ; c'est un aveu de leur faiblesse.

On a dit que les poètes affectionnent les bois et

recherchent la solitude parce qu'ils manquent de mœurs ; cependant ils ont toujours eu l'estime des grands ; Dante a compté pour amis le roi de Sicile, Frédéric d'Aragon et Cane della Scala, seigneur de Vérone ; Pétrarque est le familier de l'empereur d'Allemagne et du roi de France. Les hommes sages de même que les poètes fuient le commerce des hommes, parce qu'ils tiennent à opprobre de contrefaire par hypocrisie leur visage, ils considèrent comme une chose méprisable de rechercher les emplois, d'aduler les grands pour en obtenir des faveurs, et ils se contentent d'une vie frugale, d'un sommeil léger ; travaillant avec un louable labeur, ils recherchent pour leur nom une gloire qui survive aux siècles.

En finissant, Boccace lance à ses détracteurs cet adieu ironique : « Nous avons à ce combat gagné, vous et moi, quelque chose, vous de la science et moi du plaisir. J'ai démontré que les poètes n'étaient point des conteurs de sornettes et que les Muses ne méritaient point votre mépris [1] ; maintenant mettez-vous à étudier les volumes que vous condamniez et tâchez de devenir meilleurs. »

Dans le dernier livre de la *Généalogie*, Boccace entreprend la défense de son œuvre [2]. On a soutenu qu'elle

1. En un langage plus imaginé, Boccace exprime qu'elles ne méritent point d'être conduites en ces lieux où Regnier, d'après Boileau, les menait trop souvent. Boèce avait presque parlé de même.

2. Analyse de ce livre : Les choses parfois les moins nécessaires sont souvent les plus précieuses. — Souvent ce qui paraît le moins durable a duré le plus longtemps. — Que les parties de cet ouvrage ne se pouvaient mieux ajuster. —

n'était pas nécessaire et que partant elle était inutile ; les palais ne sont pas nécessaires, ni les riches vêtements, ni même les cheveux et la barbe ; on les considère cependant comme utiles à cause de leur beauté. Il en est ainsi de son livre qui, au surplus, montre le sens caché des fictions agréables qui s'y trouvent contées. On a dit que son œuvre ne durerait pas à cause des lacunes qu'elle contenait ; mais ce qui paraît le plus éphémère est ce qui souvent résiste le mieux au temps ; qu'elle était mal composée et disproportionnée dans ses parties, cependant il a réfléchi longtemps au plan et a commencé par le plus ancien des dieux, « ajoutant ensuite un à un les membres à ce chef ». On l'a accusé d'avoir cité des auteurs modernes inconnus ; mais ils avaient longuement étudié, mené des vies exemplaires, et leurs ouvrages avaient reçu la sanction des personnages les plus considérables. Andalo del Negro était un savant qui avait scrupuleusement étudié le cours des astres ; Dante, un poète que ses concitoyens vénèrent ; fameux par sa science immense, il a, dans sa *Comédie*,

Que l'auteur n'a pas mis ce qu'il n'a pas trouvé ! — Que dans cet ouvrage ne se trouve aucune histoire ni fable qui n'ait été prise dans les commentaires des anciens. — Que les auteurs modernes cités sont des personnages fameux. — Que ce n'est pas sans raison que beaucoup de vers ont été cités en de nombreux passages. — Que les poètes païens sont des théologiens mystiques. — Qu'il n'est pas déshonnête pour les chrétiens de s'occuper des choses des gentils. — Qu'on suit généralement le genre d'études auquel on a l'esprit porté. — Qu'on a tort de prendre en pitié les rois et les dieux païens. — En dire trop ou pas assez n'est pas une raison d'être vilipendé. — C'est véritablement et non fictivement que l'auteur a affirmé avoir composé son œuvre sur l'ordre du roi.

exposé, non des fables, mais les dogmes de la foi en profond théologien. Pétrarque, que le roi Robert a déclaré digne du laurier poétique, ne doit-il pas être mis au rang des anciens plutôt que parmi les modernes? On a critiqué les citations de vers grecs, mais un Homère était toujours à côté de lui, et il lui a paru plus sûr de puiser à la source qu'aux ruisseaux; puis ces citations reposent et récréent le lecteur; d'autres avant lui ont mêlé le grec et le latin. Et c'est alors qu'il parle de ses études avec Pilate; il ajoute qu'il doit beaucoup à Barlaam, « petit de corps, mais grand de science, si avancé dans l'étude des auteurs grecs que les empereurs et les princes grecs s'étaient plu à rendre témoignage que l'on n'avait pas vu depuis des siècles d'homme plus savant que lui ». Pourquoi n'aurait-il pas ajouté foi à ses paroles? En terminant, Boccace fait appel au roi qui l'a engagé à composer ce traité.

On a répété qu'il s'était targué d'un encouragement qu'il n'avait jamais eu; mais le roi le défendra d'une telle accusation. S'il avait été friand de semblables satisfactions de vanité, n'aurait-il pas pu offrir à maint souverain moins éloigné quelqu'un de ses nombreux opuscules non encore dédicacés? Le seul ouvrage dont il eût fait hommage récemment, son *Bucolicum Carmen*, il l'avait dédié à un homme sans richesse, mais honnête et qui était son meilleur ami, Donato di Lorenzo degli Albanzani. Au surplus, quand une œuvre est mauvaise, quel lustre y ajoute le nom d'un roi? « Je

suis si obstinément orgueilleux, dit-il, que, hormis à Dieu à qui revient toute gloire, je ne donnerai l'honneur d'une seule de mes poésies à personne, pas même à César dictateur, s'il revenait sur la terre, ni à Scipion l'Africain, même s'il était mon ami, à moins que je n'en fusse prié[1]. »

1. Ce fut Girolamo Squarciafico qui entreprit l'impression de la *Généalogie* ainsi qu'il s'en vante dans sa biographie de Boccace : « ....Ma de tutti le *Genealogie delli Dei* ottengono il principato, le quali al presente per mia intercessione se gettano in stampa et tosto saranno in luce molto bene ornate. » La biographie de Squarciafico parut en 1467, en tête d'une édition vénitienne du *Filocopo*. Il parut à Venise en 1472 une édition de la *Généalogie*, mais rien ne permet d'affirmer que ce fut celle à laquelle Squarciafico fait allusion. (Voir de Hortis, p. 770.)



*CHAPITRE XIV*

# CULTE DE BOCCACE POUR DANTE

Le poète selon Boccace. — Dante répond a cet idéal. — Boccace compose sa biographie poétisée. — Nouvelle ambassade de Boccace auprès du Saint-Siège. — Boccace chez le gendre de Pétrarque. — Son amour paternel.



Au sentiment de Boccace, le poète devait participer du prêtre. « La théologie et la poésie procèdent de la même manière dans leurs préceptes, dit-il, et peuvent par conséquent être assimilées l'une à l'autre. A la vérité, le sujet de la théologie sacrée et celui des poètes profanes sont très différents par cela même que la première ne cache pas autre chose que la vérité, tandis que les seconds décrivent des choses fort erronées et contraires à la religion chrétienne ; la théologie procède du Saint-Esprit, la poésie fut l'œuvre du génie des hommes[1].... » « Il est des gens, dit-il encore, qui n'ont jamais vu ou voulu voir un poète, ou qui, s'ils en ont vu un, ne l'ont pas compris ou n'ont pas

1. *Vie de Dante*, traduction Francisque Reynard, édition de la *Divine Comédie*, Paris, 1877.

voulu le comprendre, et qui néanmoins condamnent à pleine bouche ce qu'ils ne connaissent pas, à savoir les œuvres des poètes et les poètes eux-mêmes, disant que leurs paroles sont œuvre puérile et dénuée de toute vérité.... » C'est dans sa *Biographie de Dante* que Boccace s'exprime ainsi, reprenant et complétant son explication et sa défense de la poésie. Il lui assigne une origine quasi divine : « Quand les hommes commencèrent à concevoir l'harmonie de l'univers, ils l'attribuèrent à une puissance supérieure à toute autre, qu'ils nommèrent Divinité et honorèrent de façon particulière. Mais le rôle de ceux qui célèbrent son culte n'est pas de pénétrer et d'exposer les lois universelles; c'est pourquoi il s'est constitué une caste de gens qui, sur un mode élevé, les expliquent et louent la Divinité[1]. — Pour que leur langage n'ait rien de commun avec celui du vulgaire, ils se sont imposé dans leurs œuvres des règles, le respect de certains nombres qui leur donnent, en même temps, du charme et de la variété. Les Grecs les appelèrent poètes.... La théologie est poésie, et la poésie est théologie, comme l'a, au surplus, démontré Aristote. — La poésie, dit-il encore, semble un fleuve

1. Boccace, qui n'avait pas l'érudition agressive et exclusive des érudits de ce temps et des savants de la Renaissance, ajoute : « D'autres assignent à la poésie d'autres origines aussi véritables peut-être ; toutefois celle-ci me plaît davantage. » Voici une autre preuve de l'esprit conciliant de Boccace. Dans le *Traité des Femmes Célèbres*, parlant d'Artémise, il donne deux hypothèses et ajoute que le lecteur croira ce que bon lui semblera. Il reprend la définition de la poésie dans la *Généalogie*, liv. XIV, ch. XIII, et dans le *Commentaire de la « Divine Comédie »*, ch. III.

lent et profond dans lequel le petit agneau trempe ses pieds et où l'immense éléphant nage à l'aise[1]. » On a vu, d'autre part, que Boccace assimile les poètes aux philosophes.

Bien mieux que Pétrarque, Dante répondait à cette conception du poète, lui qu'on admirait, surtout en son temps, comme théologien et comme philosophe, et dont l'œuvre déjà passait pour un tissu de symboles[2].

Une des premières œuvres de Boccace avait été une sorte de table des matières en vers de la *Divine Comédie*, *Argomenti sopra la « Divina Comedia »*, dans laquelle chaque livre est analysé dans une suite de tercets dont le premier commence par le même vers que le chant[3]. Boccace se plaisait à ces difficultés. Il s'est constamment inspiré de Dante dans ses poèmes, surtout dans l'*Amorosa Visione*, où il adopta, abandonnant l'octave, la coupe du tercet. On l'avait, à sa requête, chargé, en 1350, de porter de la part de la République florentine, comme un tardif dédommagement, une somme de dix florins à la fille de Dante, Béatrice, qui était nonne dans un couvent de Bologne (30 décembre)[4].

1. Son églogue XIII, *Laurea*, est consacrée à célébrer la poésie. (Voir plus loin, p. 196.)

2. Boccace parle de Dante à tout instant dans ses œuvres, mais surtout dans la *Généalogie des Dieux*, liv. XV, et dans les *Infortunes des Hommes Illustres*, liv. IX.

3. Le premier chant compte 78 vers, le deuxième autant, le troisième 64.

4. *Cod. Diplom. Dantesco*, éd. par G. Biagi et G.-L. Passerini, Dispensa V, 1900.

Plus tard, il écrivit sa vie ; ce fut presque dans le même temps qu'il composa le *Corbaccio*, vers 1354[1]. Sa grande admiration pour Dante l'y déterminera ; mais il fut aussi poussé par un sentiment de patriotisme. En glorifiant le poète, il lui semblait, comme il le dit dans le proème de la *Vie*, qu'il glorifiait la ville où il était né, d'autant qu'il rêvait pour l'Italie une renaissance de gloire par la poésie. « La gloire de l'Italie renaîtra, écrit-il à Pizzinghe, et passera aux siècles futurs, non par le sang, la violence et la tromperie, mais par la poésie qui volera de bouche en bouche au plus lointain des âges[2]. »

La légende s'était déjà emparée de la mémoire de Dante, et Boccace, qui ne chercha d'informations que

1. Dans le sonnet CVIII, il met dans la bouche de Dante ces paroles :

. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Ma haute fantaisie, vive et sûre,
Traversa le Tartare et s'en fut aussi au royaume céleste.
Je fis mon noble ouvrage digne
De lecture temporelle et spirituelle.

J'eus pour mère la glorieuse Florence,
Mais elle fut pour son fils une marâtre
A cause d'accusations scélérates et spoliatrices.

Ravenne me servit d'auberge dans mon exil.
Elle a mon corps, le Père suprême a mon âme,
Car l'envie est sans force auprès de lui.

2. Boccace cite à ce propos, outre Dante « son maître », Pétrarque et Zanobi de Strada, qui, « déposant la baguette avec laquelle il imposait la science à la jeunesse, avide de gloire, vola à des honneurs peut-être un peu exagérés et reçut d'un César bohémien (Charles IV) un laurier non romain mais pisan». (CORAZZINI, p. 183.) Pétrarque détestait Zanobi, en qui il redoutait un rival, et Boccace, on le voit, flatte sa rancune. Cependant Zanobi avait abandonné par déférence pour Pétrarque un poème sur Scipion l'Africain qu'il avait entrepris. Zanobi était un abondant épistolier.

dans les témoignages de la tradition populaire et à qui, au reste, il ne devait point déplaire de voir du merveilleux dans l'existence de son héros, écrivit une vie poétisée de poète. « Sa mère, alors qu'elle le portait dans son sein, rêva qu'elle était sous un laurier altier, dans une verte prairie, près d'une claire fontaine et qu'elle y donnait naissance à un fils lequel, se nourrissant exclusivement des baies du laurier et de l'eau de la fontaine, devint un pasteur; puis, comme il cherchait à s'emparer des feuilles de l'arbre qui l'avait nourri, il tomba et se transforma en paon. Peu après, elle eut un fils qui fut Dante, que Dieu nous donna par faveur spéciale et qui rouvrit aux muses exilées le chemin de l'Italie. » La passion du poète pour Béatrice l'embarrasse, car il ne comprenait guère l'amour sans l'encouragement des sens. Il explique que Dante rencontra Béatrice le premier jour de mai, « quand la douceur du ciel revêt la nature de ses ornements et la rend toute riante par la variété des fleurs mêlées aux vertes frondaisons, au milieu d'une de ces fêtes qui, ainsi que nous le savons par expérience, portent non seulement les hommes mûrs, mais aussi les jeunes gens, troublés par l'allégresse générale, par l'harmonie des sons et par la délicatesse des aliments et des vins, à ressentir particulièrement le charme des choses qui leur agréent[1] ».

1. Commentant le deuxième chant de la *Divine Comédie*, il parle de nouveau de Béatrice à propos du vers (*Enfer*, ch. II, v. 55) :

Lucevan gli occhi suoi più che la stella.

Comme ceux de son temps, Boccace admire plus chez Dante le savant universel, le profond théologien que le poète. « Sa science était merveilleuse, dit-il, sa mémoire infaillible, son intelligence vive et pénétrante à ce point que, soutenant à Paris une dispute *De quolibet*, il répéta quatorze questions débattues par de savants controversistes avec les arguments pour et contre, sans prendre haleine et sans en modifier l'ordre aucunement ; ensuite il y répliqua dans le même ordre, ce qui fut estimé un vrai miracle par tous les assistants. » Aussi Boccace ne ménage-t-il pas les objurgations aux Florentins. « O ingrate patrie! s'écrie-t-il, quelle démence, quelle incurie te possédait quand tu mis en fuite ton cher citoyen, ton plus grand bienfaiteur, ton poète unique! Tes richesses, chose instable et incertaine, tes beautés, chose fragile et périssable, tes délicatesses, chose blâmable et efféminée, te rendent fameuse dans le jugement du vulgaire. Tu te glorifies des marchands et des artisans dont tu es remplie. Et ton Dante est mort en exil ! »

La profonde admiration, le culte de Boccace pour Dante éclate à chaque page dans ses œuvres ; mais i ne lui suffisait pas de l'exalter, il voulait que chacun pensât comme lui et, sur ce point, il eut fort à faire de s'accorder avec son autre maître, Pétrarque. C'est que Pétrarque ne pardonnait pas à Dante de lui avoir pris la première place ; le ton sur lequel il offre à Boccace de lui céder la deuxième et lui démontre que nul homme

sage ne doit ambitionner la première le marque assez. « Considérez que la seconde place est plus sûre et plus avantageuse. Il y a quelqu'un qui reçoit les premiers coups de l'envie, qui nous signale la route au détriment de sa réputation, dont vous observez les traces en discernant ce que vous devez éviter et ce que vous devez suivre[1].... »

Boccace avait envoyé à son ami le texte de la *Comédie* écrit, dit-on, de sa main[2], et il l'accompagna d'une épître propitiatoire en vers qui ne pouvait d'ailleurs que piquer la morgue de Pétrarque. « Quand tu l'auras lue, écrit-il, tu t'écrieras : « De Florence est « sorti un nouveau poète dont elle se glorifie à juste « titre. » Toi qui t'élèves jusqu'au ciel par ton génie et dont la renommée remplit les terres latines et touche aux étoiles, accueille ton concitoyen, si savant et poète à la fois; loue-le, admire-le, étudie-le, augmentant ainsi ta renommée et la science. » Mais il a soin d'ajouter que son enthousiasme pour Dante a pour excuse qu'il a été son premier maître et son premier guide[3].

Il y avait longtemps que les deux amis disputaient sur ce point; en 1359, Pétrarque avait adressé à Boccace une longue lettre pour se défendre d'avoir fait mépris des œuvres de Dante. « Je n'ai, écrit-il, aucun motif de

1. Lettre XIX, en date du 28 août 1364 (?). (Édit. Davelay, p. 177.)
2. On a contesté vivement que ce manuscrit soit l'œuvre de Boccace. [A. Pakscher, *Di un probabile autografo boccaccesco*, dans *Giorn. Stor. della Lett. Italiana*, VIII (1886), p. 364.] — Cf. De Nolhac, *Bibliothèque de F. Orsini*, p. 304.
3. De Hortis, *Studj*, p. 302.

haine envers un homme que je n'ai vu qu'une seule fois, et cela dans ma première enfance.... Je ne saurais trop l'admirer, lui que ni l'exil, ni la pauvreté, ni les aiguillons des inimitiés, ni l'amour de sa femme, ni l'attachement de ses enfants n'ont détourné un instant de sa route. » Il loue ses ouvrages tout en reconnaissant qu'il ne les a guère lus, surtout ceux composés en langue vulgaire, par crainte, dit-il, de subir son influence et de dénaturer son style. Toutefois la louange qu'il lui donne n'est pas franche. « Depuis que j'ai renoncé entièrement à écrire en langue vulgaire et que la crainte qui me retenait a disparu, j'admire profondément tous les autres et lui avec les autres. » Pas une fois dans sa lettre il ne le nomme par son nom, donnant de cette réticence d'assez faibles raisons[1].

En 1365, Boccace eut mission de se rendre auprès du pape; des lettres privées rapportaient que Urbain V était fort irrité contre la République, à laquelle il reprochait, en autres griefs, non seulement de ne plus vouloir servir les intérêts de l'Église, mais même d'en détacher les autres cités ; il menaçait, disait-on, de ne plus accorder de bénéfices aux Florentins. Le cas était grave. Boccace, ayant déjà rempli une mission auprès de la Cour pontificale et en connaissant les pratiques, fut jugé apte à effacer cette mauvaise impression, que la conduite passée des Florentins avait, à dire vrai,

1. Let. IX, 1359 (édit. Davelay, p. 30).

quelque peu justifiée, et il eut à convaincre le pape que ses concitoyens étaient « les serviteurs très fidèles et très dévoués de l'Église ». Boccace se mit en route en août 1365, muni de lettres pour le doge de Gênes, pour Francesco Bruni, secrétaire apostolique, et pour plusieurs cardinaux[1]. Pétrarque aurait voulu qu'il fît, étant à Gênes, un détour pour venir le voir à Pavie ; mais on avait recommandé à Boccace de faire toute diligence ; et, dès le 2 septembre, la Seigneurie lui mandait de hâter son retour. Pourtant l'ambassade se prolongea jusqu'en novembre, et le pape ne se laissa guère persuader.

Boccace reçut comme rétribution 90 livres d'or à raison de 4 livres par jour, ce qui fut loin, sans doute, de compenser ses frais ; les missions de ce genre étaient des honneurs pesants auxquels on se dérobait volontiers[2].

Ce fut lors de son passage à Gênes que Boccace eut, à ce qu'il semble, cette discussion avec un marchand qu'il a reproduite dans sa treizième églogue désignée par lui sous le nom de *Laurea*. Le marchand, Stilbone, lui vante les avantages de la richesse et les périls qui menacent la gloire fragile des poètes, tels que les incendies et les guerres qui détruisent leurs œuvres. Le poète, Dafni, qui est Boccace, célèbre la puissance de la

1. La lettre l'accréditant auprès du pape est du 18 août 1365 : « Ayant à cœur de nous laver et de laver la Commune de l'accusation infamante portée faussement contre nous par des détracteurs.... » Les instructions données à Boccace portent la date du 20 août.

2. Attilio de Hortis, *G. Boccaccio Ambasciatore in Avignone*, Trieste, 1875. — Corazzini, p. 395 et suiv.

poésie, la sagesse de Pallas et l'art des poètes, « qui rappellent la mémoire des humains des profondeurs de l'Érèbe ». Et Criti, le juge, pèse les arguments.

Quoique déjà moins prompt à se mettre en mouvement qu'au temps où on le surnommait « Jean de la Tranquillité », Boccace se résolut deux ans après, en 1367, à entreprendre le voyage de Venise pour aller retrouver son ami et son maître, Pétrarque[1]. Il quitta sa retraite de Certaldo le 24 mars et attendit quelque temps à Florence que les routes de l'Apennin fussent praticables; les voyageurs qui venaient de Bologne l'engageaient à patienter ; quand il apprit que Pétrarque avait quitté Venise pour Pavie afin de se rendre, comme il avait accoutumé, auprès de ses amis les seigneurs de Milan, Boccace fut sur le point de renoncer à son projet. Mais il tenait à renouveler connaissance avec quelques-uns des lettrés qui séjournaient à Venise, et surtout il lui plaisait de sere trouver tout au moins dans la famille de son ami. Il continua donc le voyage commencé et le poursuivit non sans grande fatigue, dit-il. En route, il fit rencontre du gendre de Pétrarque, Franceschino da Brossano di Amicolo, dont il loue le caractère, la voix, la beauté, « car que ne

1. Ce fut vers ce temps, ce semble, qu'il adressa une lettre à un professeur de Padoue, Pietro da Muglio, pour lui recommander deux jeunes gens, Giovanni de Sienne et Angelo, prieur du chapitre de S. Michel, et Jacopo de Certaldo, « son maître, dit-il, puisqu'il était de ses paroissiens, son fils par l'âge et l'amitié qu'il lui portait ». Boccace prie le professeur de transformer celui-ci « de chasseur en homme de lettres ». — Corazzini, p. 133. — De Hortis, p. 281.

louerai-je, ajoute-t-il, appartenant à toi ou fait par toi? », ce qui n'est pas sans diminuer un peu la valeur de l'éloge[1]. Arrivé au point du jour à la lagune, il s'embarqua sur une petite barque et fut accueilli « au rivage vénitien » par quantité d'amis qui, se prévalant de l'absence de Pétrarque, voulaient chacun avoir la préférence de son gîte ; Donato, avec qui il était lié depuis longtemps, faillit l'emporter ; il se décida pour un jeune homme, Francesco Allegri, en compagnie duquel il avait voyagé et qui l'avait comblé de prévenances. « Je te donne ces détails, écrit-il à Pétrarque[2], pour que tu m'excuses de n'avoir pas accepté ton offre faite si chaleureusement par lettre ; je serais allé à l'auberge plutôt que d'habiter dans la maison de Tullia en l'absence de son mari[3]. Tu connais mes sentiments à l'endroit de tout ce qui te touche, mais les autres ne les connaissent pas, et l'on aurait pu jaser, bien que ma tête chauve, mon âge, mon obésité, mes infirmités soient une garantie suffisante. On donne plus volontiers créance, en ces sortes de choses, à la malignité et au mensonge qu'à la vérité. Après m'être un peu reposé, j'allai voir Tullia qui, prévenue de ma visite, vint au-devant de moi un peu rougissante et baissant les yeux; je la

1. Brossano avait épousé la fille de Pétrarque entre 1357 et 1362. Il en eut deux enfants, Francesco et Eletta : Francesco, qui ressemblait singulièrement à Pétrarque, mourut très jeune. Un Brossano fut archevêque de Milan en 1370, cardinal en 1375 ; mais le pape le destitua en 1380, comme schismatique.

2. Corazzini, p. 118.

3. Elle s'appelait Violante et on la surnommait Tullia, en souvenir de la fille de Cicéron.

saluai et l'embrassai; puis nous pûmes causer dans ton petit jardin en présence de quelques amis. Soudain je vis accourir ta fille, ton Eletta, qui, sans même savoir qui j'étais, me regarda en souriant. Et je la pris avidement dans mes bras, m'imaginant que je prenais la fille que j'ai eue ; elle a le même port, la même allégresse dans le regard, le même visage, les mêmes gestes, la même manière de marcher que mon Eletta, qui était, il est vrai, un peu plus grande quand, à l'âge de cinq ans et demi, je la vis pour la dernière fois[1]. J'en prends à témoin Donato et Guglielmo de Ravenne, le médecin. Il n'y a de différence que dans la couleur des cheveux, que ton Eletta a très blonds et que la mienne avait châtains. Combien de fois, hélas ! alors que je l'avais sur les genoux et que j'écoutais son babil, je me suis pris, au souvenir de mon enfant mort, à verser des larmes que j'avais soin de cacher ! »

Cet attendrissement du père est bien naturel assurément, et cependant il surprend, tant on est porté à ne considérer les hommes qu'à un seul point de vue, comme des êtres absolument uns, mus toujours par un unique sentiment, une même passion.

Boccace aimait sa fille avec passion. Il la met en scène dans une de ses églogues (XIV) qu'il intitule, *Olympia*, et voici comment il explique lui-

1. Il ressort de l'églogue consacrée à sa fille (XIV) qu'elle mourut alors qu'il était loin d'elle, à Naples.

même ce titre et le nom des personnages dans sa lettre adressée à fra Martino da Signa : « Je l'ai appelée Olimpia, parce que ce mot signifie en grec brillant, resplendissant et qu'il y est, en effet, traité de la splendeur céleste. J'y donne le nom d'Olimpia à une fillette que j'eus et qui mourut en un âge où l'on va au Ciel. Pour moi, j'ai pris le nom de Silvio, parce que je conçus l'idée de cette églogue dans une forêt. » Sa fille lui apparaît, entourée d'une gloire céleste, transfigurée et déjà « d'aspect nubile ». Comme le père s'en étonne : « J'ai laissé sous la terre ma dépouille mortelle, dit-elle; la Vierge m'a donné ma forme nouvelle, mes vêtements éclatants, mon visage. » Et il s'en félicite non sans que sa douleur lui arrache des cris vraiment touchants : « O trop chérie de moi, unique espérance de son père! » et plus loin : « J'ai gémi, j'ai pleuré et pleuré encore, j'ai longtemps appelé! » Boccace l'interroge sur ce qu'il doit faire pour gagner le ciel, et elle l'engage « à pratiquer le bien et à secourir les malheureux[1] ».

Tandis que Boccace s'abandonnait à ses douces et

1. Cette églogue contient une invocation à la Vierge, en strophes de cinq vers, se terminant chacune par le même vers; elle ne manque pas de grâce.

Boccace était évidemment très sensible aux charmes de l'enfance; c'est avec une sorte d'attendrissement paternel qu'il explique, dans le *Commentaire de la « Divine Comédie »*, comment par l'imprudence de leurs nourrices, qui placent la lumière sans discernement, les petits enfants risquent de devenir louches. Il ajoute, car il partageait, mais à un moindre degré que la généralité, la croyance commune, que ce défaut est marque de méchanceté, mais non autant qu'on le croit. Quant au degré de méchanceté, il distingue ceux qui louchent par accident de ceux qui louchent de naissance. (*Commentaire* du chant VII.)

amères émotions, le gendre de Pétrarque revint; il insista longtemps pour lui faire accepter l'hospitalité chez lui. Sur son refus, il l'invita souvent à sa table, fut le voir chaque jour, le réjouissant de sa gaîté. Quand Boccace fut sur le point de partir, le sachant fort démuni d'argent, il l'entraîna un soir dans un coin écarté de la maison, posa sa main puissante sur le bras débile de son hôte et ne le lâcha qu'il n'eût accepté un secours ; puis il s'enfuit pour se dérober à son remercîment.

Combien cette lettre, où Boccace se révèle si simple, presque candide, homme de tact et plein de cœur, fait regretter les « mille autres », qui ont disparu ! Plus soucieux de ce qu'il produisait, Pétrarque conservait copie des siennes; il avait des scribes attachés à sa personne qui transcrivaient sa correspondance, en sorte qu'il subsiste, au contraire, vingt-huit des lettres de Pétrarque à Boccace. Au surplus, Boccace lui-même avait soin de les garder et de les réunir, ainsi qu'il en informe son ami[1].

1. Corazzini, *Lettere*, p. 123. Cf. Voigt, *Pétrarque, Boccace...*, trad. Le Monnier, Paris, 1894, p. 161.



*CHAPITRE XV*

# SENTIMENTS DE BOCCACE EN POLITIQUE

FONCTIONS PUBLIQUES EXERCÉES PAR BOCCACE. — SON ÉLOIGNEMENT POUR LA POLITIQUE. — SON GOUT DE LA RETRAITE. — CERTALDO. — SON PATRIOTISME.



BOCCACE fut appelé vers ce temps, 1367-1368, à remplir, comme tous ses concitoyens, certaines charges publiques; il eut à exercer, pendant quatre mois, les fonctions de camerlingue, c'est-à-dire de secrétaire de la commune, puis celles de payeur des milices[1].

Depuis tantôt dix ans, depuis sa dernière ambassade de 1354 auprès du pape Innocent VI, il s'était tenu ou avait été tenu à l'écart des affaires. Peut-être était-il devenu suspect à cause de sa liaison avec Pino de Rossi, qui fut impliqué, en 1360, dans une conjuration contre les Guelfes dont Niccolo di Bartolo del Buono, à qui l'*Ameto* est dédié, avait été le chef. Pino fut « averti » et exilé; Niccolo eut la tête tranchée. Dans

1. CRESCINI, *Contributo*, p. 259. Boccace avait été camerlingue pour deux mois en 1350 et en 1353. (*Ibid.*)

la lettre qu'il adressa à Pino pour le consoler de son malheur, Boccace lui annonce que lui-même s'était retiré à Certaldo, afin « d'éviter le contact de ces gens infects » qui l'entouraient à Florence, et il ajoute qu'il serait allé plus loin s'il l'avait pu.

Il considérait Certaldo comme sa véritable patrie. « J'en célèbre avec plaisir la mémoire, dit-il dans le *Dictionnaire géographique,* parce que ce fut le sol natal de mes ancêtres avant que Florence les eût pris comme citoyens[1]. » Et, dans la lettre, peut-être apocryphe, à Zanobi da Strada, il dit qu'il aime mieux être appelé « de Certaldo » que « de Florence »[2]. Il y trouvait aussi le repos, la tranquillité, qu'il jugeait indispensables

1. Article *Elsa fluvius.* L'Elsa passe près de Certaldo, qu'on nommait, au temps de Betussi, « Certaldo di Val d'Elsa ». On remarquera que Boccace dit que Certaldo fut le lieu de naissance de ses ancêtres, mais il ne dit pas qu'il y était né lui-même, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire si c'eût été le cas. Son attachement au berceau de sa famille explique qu'il lui donnât le titre de patrie. Dans le *Décaméron,* au commencement de la x[e] nouvelle de la 6[e] journée, il écrit : « Certaldo est un village lequel, encore qu'il soit petit, a pourtant été autrefois habité par des gentilshommes et des gens aisés. »

Quand Niccolo Orso lui offrit de lui donner l'hospitalité, il lui répondit qu'il préférait à la vie luxueuse des palais « le petit champ de Certaldo, qu'il tenait de son père et qui suffisait à le nourrir ». Cependant ce Niccolo était un homme très puissant, de l'amitié de qui Boccace pouvait à bon droit être vain. Sa fortune avait été rapide. D'abord lieutenant du cardinal Albornoz lors de sa conquête des Romagnes, puis sénateur de Rome en 1356, il avait ensuite passé dans le royaume de Naples; en 1359, il était vice-roi des Abruzzes; en 1367, il défendit le Pape Urbain V assiégé dans Viterbe, et il finit, en 1393, grand justicier du royaume de Naples (Litta, *Orsini,* t. XI). La lettre que lui adressa Boccace est du 21 juin de l'année qui suivit l'un de ses voyages à Naples; or, comme il passa à Venise les mois d'été qui suivirent son voyage à Naples en 1363, elle n'a pu être écrite qu'après le voyage de 1370 et serait, par conséquent, du 21 juin 1371. — Corazzini, p. 313. — De Hortis, *Studj,* p. 288.

2. La maison de Boccace s'y montre encore, haute, irrégulière, percée de fenêtres étroites. Les armes de la ville de Certaldo étaient un oignon.



MAISON DE BOCCACE
*Certaldo*

aux méditations poétiques, et cet éloignement des agitations politiques qui lui paraissait si désirable [1].

Ce n'est pas assurément qu'il n'aimât sa patrie et ne voulût la servir ; il était, au contraire, très vain et très épris de la grandeur de Florence, « qui domine toutes les autres cités comme la tête domine le corps [2]». Il a dit, dans les *Infortunes des Hommes Illustres* : « Nous sommes nés premièrement pour notre pays, ensuite pour nous. » Il met dans la bouche de Griseida ces paroles que lui-même avait dû répéter bien des fois : « J'aime cette terre où je suis née et où j'ai grandi [3] » ; et il dit ailleurs : « Je mourrai plutôt que de jeter les lis aux corbeaux. » Son patriotisme ne se bornait pas, d'ailleurs, à sa province ; il aimait l'Italie entière et en déplorait l'abaissement. Dans l'églogue VI, il s'écrie douloureusement : « Toute vertu a fui, toute valeur a disparu qui firent de l'Italie la reine du monde. » Dans son ouvrage sur les *Infortunes des Hommes Illustres* (liv. VIII), il parle de la ruine de Rome en termes qui rappellent, par leur élévation, les lamentations de

1. Il dit, dans le *Décaméron*, au début de la 4e journée : « Ayant toujours fait ce que j'ai pu pour fuir l'outrageuse impétuosité de ce vent enragé, je me suis efforcé d'aller non par la grande route, mais par les vallées les plus profondes. »

2. *Commentaire* du chant x de la *Divine Comédie*. Cependant, dans la *Fiammetta* (liv. II), il reproche à Florence d'être une ville « pleine de paroles superbes et d'actions pusillanimes ». De même dans l'églogue VII. Dans la IXe, il appelle ses concitoyens « de peureuses grenouilles ». Dans le *Commentaire* du chant xv de la *Divine Comédie*, il dit : « Que les Florentins soient très avares, cela se voit dans leurs procès et dans la façon dont ils violent les lois. »

3. *Filostrato*, VIII, st. 27.

Pétrarque et, plus tard, celles de Pogge. « Toi qui autrefois, mêmement au fort de tes affaires, as si fort dédaigné recevoir un consul capouan, et as si bien puni par cruels supplices en tes citoyens l'ennui de dominer, tu es réduite à ces termes que tu as eu pour princes des Africains et as encore à présent des Allemands, lesquels ont mis tout leur effort pour abolir et effacer ton nom.... Pour servir plutôt de vergogne et d'infamie de ton état et condition présente que de gloire des choses passées et pour être exemple de l'instabilité humaine, tu gardes et réserves ces magnifiques remarques de bâtiments anciens à demi mangés et rongés du temps, des vents et de la pluie[1]. »

Le sentiment de la grandeur et de la dignité de la patrie italienne était, sinon plus vif, du moins plus élevé et plus pur chez Boccace que chez Dante et Pétrarque ; ceux-ci invoquaient l'intervention étrangère, souhaitaient de voir l'empire rétabli sous le sceptre d'un empereur germanique. Boccace voulait que l'Italie fût seule maîtresse de ses destinées; dans les églogues VII et IX, se trouvent un ardent plaidoyer pour son indépendance et de virulentes invectives contre ceux qui en veulent disposer.

Mais ces belles conceptions ne suffisaient pas dans une cité telle que Florence, où tous les citoyens, tour à

1. *Infortunes des Hommes Illustres*, trad. 1578, p. 595. Déjà, dans le *Filocopo*, il déplorait l'abaissement de Rome, « qui avait imposé son joug souverain à tout le monde connu ». Les églogues VII et IX sont consacrées aux démêlés entre Florence et l'empereur Charles IV.

tour banquiers et capitaines, commerçants et ambassadeurs, artisans et magistrats, payaient sans cesse de leur personne. Son aversion pour les affaires publiques, sa modestie et son goût de la retraite lui furent bientôt imputés à crime. Il dut se défendre. « Les poètes, dit-il dans les *Infortunes des Hommes Illustres*, affectionnent la tranquillité, les retraites sauvages, les ombrages des forêts, les ruisseaux murmurants, les claires fontaines ; ils les recherchent non pour s'emplir le ventre plus à leur aise, comme on le prétend, et vivre en lubricité, mais parce qu'ils ne peuvent parvenir à la connaissance des mouvements des cieux, de la puissance des astres et autres choses très belles s'ils se trouvent plongés dans le tumulte des villes, où l'on a la tête rompue[1]. » Qu'il ait constamment blâmé chez les autres l'oisiveté[2], il le reconnaît, mais il a, d'autre part, toujours loué l'éloignement des affaires chez les poètes, « car la poésie, dit-il, est une chose élevée, belle en elle-même et magnifique par ses ornements ». Et, en venant à son cas, il ajoute : « On a

1. De même dans la *Généalogie*, XIV, 11 : « Dans la campagne sont les arbres qui s'élèvent droits et donnent une agréable fraîcheur ; là les champs se colorent de fleurs diverses; les ruisseaux descendent avec un doux murmure des monts prochains; les oiseaux aux plumages variés remplissent l'air de leurs chants; tout est plein de silence et de repos, et le charme qu'on en ressent oblige l'âme à se replier sur elle-même et lui rend des forces. »

2. Par exemple, dans les *Infortunes des Hommes Illustres* (liv. III). Défense d'Alcibiade : « Tout homme, s'il n'est de cœur lâche et sans entendement, choisira d'endurer la tourmente continuelle de la mer toujours émue que de s'apparesser en quelque lieu... et s'il ne peut autrement encore aimera-t-il mieux heurter sans cesse contre les rochers et écueils que de dormir quasi toujours le nez en la plume comme Sardanapale. » (Traduction WITTARD, p. 211.)

donné à entendre que je tenais à être rangé parmi les poètes afin de profiter de leur tranquillité. Je ne suis point si deshonté que je veuille être réputé ce que je ne suis pas. Je désire d'être poète et y tâche de mon mieux, mais que je sois parvenu à mon but ou non, Dieu seul le sait. » Et il conclut par cette invective : « Que les chiens aboient tant qu'ils voudront, la lune brillante ne laissera de continuer son cours accoutumé dans les claires régions du ciel. »

Plus sa réputation s'établissait, plus acérés étaient les traits qu'on lui décochait. « D'aucuns m'ont accusé d'être trop concis, écrit-il, parce que j'ai souvent parlé plus brièvement que longuement, mais je ne doute pas que d'autres m'accusent d'être verbeux. » (*Généalogie,* XV, 12.)



*CHAPITRE XVI*

# LA FOI RELIGIEUSE DE BOCCACE

NOUVEAU VOYAGE DE BOCCACE A NAPLES. — IL SE CROIT JOUÉ PAR L'ABBÉ NICCOLO. — SES SENTIMENTS EN MATIÈRE RELIGIEUSE. — RAILLERIES CONTRE LE CLERGÉ ET CONTRE LES MOINES. — PROFESSIONS DE FOI.



AU commencement de l'année 1370, Boccace, cédant à ce besoin de mouvement qu'il avait toujours eu, partit pour Naples. Ce n'était plus le souvenir de ses folies passées qu'il allait y rechercher, mais une occasion de se livrer à des pieuses pensées [1]. Un de ses anciens compagnons de plaisir et d'études, Niccolo da Montefalcone, était devenu abbé du monastère de San Stefano et l'avait invité à venir se recueillir quelque temps auprès de lui, lui vantant la douceur du climat, l'agréable solitude des bois, la fraîcheur des fontaines, l'abondance des livres. Boccace fit un départ un peu solennel, dit adieu à ses amis, reçut leurs vœux et, lorsqu'il arriva au monastère qui se trouvait au fond de la Calabre, il apprit que l'abbé en était parti! Son dépit fut extrême,

1. Acciajuoli était mort le 25 octobre 1366.

car, suivant son habitude, il se figura n'avoir été traité ainsi qu'à cause de sa pauvreté ; de retour à Naples, le 13 février, il adressa à l'abbé une lettre virulente comme sept ans auparavant à messire Francesco[1]. « A la façon d'un voleur ou d'un fourbe, sans me prévenir ni me saluer, tu es monté en bateau de nuit pour te sauver dans les montagnes de la Calabre. Et moi qui croyais en notre vieille amitié née durant nos études communes ! » Et il termine sa lettre sur un trait de mordante ironie, en recommandant au prieur de se hâter d'aller à Naples pour profiter des faveurs du pape Grégoire XI, dont il lui annonce l'élection récente[2]. Cependant on avait cru à Florence qu'il était allé se faire moine[3] !

Il a été beaucoup disputé, du temps même de Boccace, sur ses sentiments en matière de religion.

Comme tous les conteurs, comme l'auteur du *Pecorone* surtout, il a souvent et âprement exercé sa verve aux dépens non pas seulement des moines et même des moinesses, mais aussi du clergé en général.

La première journée du *Décaméron* est celle qui contient les plus violentes attaques.

1. C'est alors, ce semble, et non en 1373, qu'il écrivit une lettre au jeune Matteo di Ambrosio, lui reprochant de l'avoir louangé (12 mai). (Corazzini, p. 323.)

2. Corazzini, p. 257. Il lui réclame aigrement un traité qu'il lui avait prêté.

3. On en fut si persuadé que Sacchetti fit un sonnet sur cette vêture inattendue :

Pien di quell' acqua dolce d'Elicona.

. . . . . . . . . . . . . . .

Dans la deuxième nouvelle, « le Juif à Rome », il écrit : « Il trouva (à Rome) que du plus grand au plus petit, sans aucun frein ni remords de conscience ou de honte, tous les prélats péchaient déshonnêtement en luxure... et, outre tout ceci, il les connut apertement gourmands et ivrognes, et plus serviteurs de la panse que d'autres choses. Et encore, regardant plus avant, il les vit tous si avares et convoiteux d'argent qu'ils vendaient et achetaient, à purs deniers comptants, non seulement le sang humain et pareillement les choses divines,... et de ce ils en faisaient grande marchandise et il y en avait plus de courtiers qu'il n'y a en Paris de drap ou d'autre chose.... »

La quatrième nouvelle, « le Péché partagé », est l'histoire d'un moine qui, suspecté par son abbé de ne point respecter le vœu d'abstinence, le mène à commettre la même faute afin qu'il ne puisse plus la lui reprocher. La sixième, « Cent pour un », est dirigée contre l'hypocrisie des moines. Au commencement de la troisième nouvelle de la troisième journée, Boccace dit, parlant des religieux, que, « croyant valoir et savoir en toutes choses plus que nuls autres, ils sont néanmoins de beaucoup moindre valeur comme gens qui par vilité (manque) de courage n'ont invention aucune de s'avancer et cherchent leur refuge en lieu où ils puissent avoir à manger comme les pourceaux », et il raconte l'histoire du Confesseur moqué. La septième nouvelle est celle qui contient la diatribe la plus violente contre les « gens de

religion ». « Ils furent, au temps passé, écrit-il, de très saintes personnes et savantes; mais ceux qui se nomment aujourd'hui religieux et veulent être réputés tels n'ont autre chose du religieux sinon l'habit,... et tout ainsi que le pêcheur tâche avec son filet de prendre plusieurs poissons à la fois, aussi se parforcent avec leurs habits plantureux d'envelopper sous iceux plusieurs bigotes, veuves et autres sottes femmes.... Là où ceux du temps passé désiraient le salut des hommes, ceux d'aujourd'hui désirent les femmes et les richesses et ont mis et mettent toute leur entente à épouvanter avec leurs crieries et par exemples de peintures l'entendement des sots. » (Boccace en parlait d'autant plus sciemment qu'il avait été du nombre.) Et il dit encore, devançant les novateurs du XVI^e siècle, qu'ils veulent en vain donner à croire que les péchés « se purgent avec aumônes et messes ». Mais il a soin d'ajouter : « Bien est vrai que les aumônes et les oraisons purgent les péchés ; mais, si ceux qui les font voyaient à qui ils les font, ils les garderaient plutôt pour eux. » La huitième nouvelle est une âpre satire des mœurs du clergé.

Le conte intitulé « l'Ange Gabriel » (deuxième nouvelle de la quatrième journée) est également destiné à tourner en ridicule les moines, dont l'un se voit exposé comme étant un homme sauvage sur la place Saint-Marc. La dixième nouvelle de la sixième journée, « le Frère Oignon », met en scène un moine trop rusé que son

adresse seule tire d'embarras[1]. La deuxième nouvelle de la huitième journée est dirigée contre les prêtres « qui ont levé l'étendard et publié la croisade contre les femmes » et abusent de leur facilité. La deuxième nouvelle de la neuvième journée est l'aventure d'un prêtre, d'une nonnain et d'une abbesse qui met une hâte si grande à aller vitupérer les déportements de ceux-là que son désordre l'accuse elle-même.

Dans l'épilogue du *Décaméron*, Boccace dit : « Il s'en trouvera qui diront que j'ai une très mauvaise langue et venimeuse, parce que j'écris en quelque lieu la vérité sur les beaux pères. Aux personnes qui le diront ainsi il leur doit être pardonné, parce qu'il n'est point de croire qu'autre chose les mène que juste occasion, car les beaux pères sont bonnes personnes et fuient la peine pour l'amour de Dieu et avec ce ils meulent à éclusées et ne le redisent point ; et si n'était qu'ils sentent tous un peu leur bouquin, leur besogne (leur commerce) serait trop plus plaisante qu'elle n'est[2]. »

Boccace va plus loin. Il semble tourner en ridicule le culte des saints. Un mauvais drôle réussit, à Trèves, à se faire vénérer grâce à une fausse confession et à des pratiques dévotieuses, et, chose plus grave, des prodiges s'accomplissent sur sa tombe. Il est vrai que le fait venait de se produire presque dans les mêmes

1. « Frère Oignon promit à certains paysans de leur montrer la plume de l'ange Gabriel, au lieu de laquelle trouvant des charbons, il leur dit que c'étaient de ceux dont saint Laurent fut rôti. »

2. Traduction Le Maçon.

conditions, à Florence[1] ainsi qu'à Parme, à ce que rapporte Fra Salimbene[2]; au surplus, Boccace prend soin de dire en finissant « que la bénignité de Dieu est si grande qu'il regarde non à notre erreur, mais à l'intégrité de notre foi ». Il n'en demeure pas moins que, dans ces conditions, le rôle des saints et partant celui du clergé se réduit à peu de chose. Et c'est par cette nouvelle que s'ouvre le *Décaméron* !

Les oraisons ne sont guère mieux traitées, et leur vertu est singulière (deuxième nouvelle de la deuxième journée, et première nouvelle de la septième journée).

A Saladin, qui lui demandait laquelle des trois religions : musulmane, chrétienne ou juive, était plus agréable à Dieu, le juif Melchisédech répond en racontant la parabole des trois anneaux, par quoi Boccace semble marquer son indifférence en matière de foi. C'est pourquoi on a placé Boccace parmi les précurseurs de la Réforme[3] !

1. Les Florentins ayant envoyé une ambassade à Naples profitèrent de l'occasion pour solliciter une relique de S. Reparata, à laquelle leur cathédrale était dédiée et dont le corps avait été déposé dans une abbaye du royaume. La relique (un bras) fut accordée et envoyée à Florence ; on l'y reçut avec solennité ; toute la population, hommes et femmes, les corporations, les moines, le clergé, torches allumées, l'accompagnèrent jusqu'à la cathédrale, où l'évêque en prit possession (1352). Quatre ans après, la Commune voulut la décorer d'ornements en or et en argent, et l'on s'aperçut alors qu'elle était en bois. L'abbesse napolitaine qui avait la garde du corps de la sainte n'avait pu se résigner à en laisser distraire une partie et avait imaginé cette supercherie ! M. Villani, *Muratori, R. Italic. Script.*, XIV, 171, 213.

2. Gebhart, *Les Conteurs Florentins*, p. 148. La relique se trouva à Parme être une gousse d'ail.

3. J.-J. Hager, *Programmata*, III, *De G. Boccaccio veritatis evangelicae teste*, Chemnic, 1765.

Mais il ne faut pas oublier que ceux-là mêmes qui tiennent, dans le *Décaméron*, de si durs propos contre les moines et le clergé se piquent de respecter bien exactement les prescriptions de l'Église, s'arrêtent de conter leurs histoires le vendredi et le samedi pour s'adonner entièrement à de pieuses pensées.

Le reproche d'avarice ou tout au moins d'attachement immodéré aux richesses qui se trouve plus d'une fois dans le *Décaméron* est formulé avec plus de violence encore dans les autres œuvres de Boccace, comme dans celles de Dante et de Pétrarque ; c'était un thème fécond. « La richesse crée l'avarice, dit Boccace dans l'*Amorosa Visione*, et les plus avaricieux, les plus enfoncés dans ce vice sont les prélats qui, sans égard pour Dieu et pour le peuple qui est sous leur garde, ne songent qu'à entasser ». Il reprend à la suite de Dante le même thème dans le *Commentaire* du chant VII de la *Divine Comédie* : « Et si quelques-uns sont pécheurs dans ce vice, ce sont les prélats, qui, sans égard pour Dieu et pour les peuples qui leur sont commis, accordent ou plutôt jettent les évêchés, les archevêchés, les abbayes et les prélatures à des incapables, à des ivrognes, à des prodigues, à des hommes perdus. » Dans sa correspondance, il s'irrite contre « ces Pharisiens qui tiennent Rome, jadis maîtresse du monde, endormie sous leur triste joug » et qui, gorgés de richesses, appliquent si mal le précepte de leur maître : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » (Lettres à Pizzinghe et à Mainardo de' Cavalcanti.)

Ce n'était là que vétilles. On adressait à Boccace des reproches plus graves. Sa lettre au roi de Chypre, contient un passage où il est dit : « Les gentils sont plus avisés que les catholiques ; ils possèdent la sagesse humaine, dont sont privés leurs calomniateurs. » Dans ses ouvrages, surtout dans la *Généalogie des Dieux*, il avait très peu parlé de Dieu et beaucoup des dieux. « On m'accuse de manquer de foi, dit-il, non pour avoir mal parlé de Dieu, mais pour n'en avoir pas parlé[1]. »

Il n'était pas sans danger pour Boccace de laisser accréditer de pareilles accusations. Cecco d'Ascoli avait été brûlé peu d'années auparavant, en 1327, sur d'aussi futiles preuves[2]. Aussi a-t-il soin de multiplier les protestations de sa foi et de sa soumission à l'Église. Dans ce même *Traité de la Généalogie des Dieux*, il prend la précaution d'introduire un *Credo* : « Au sortir du sein de ma mère, dit-il, j'ai été porté et lavé à la fontaine de notre régénération, et ce qu'ont promis pour moi ceux qui m'y ont présenté comme catéchumène, je l'ai tenu jusqu'au présent jour autant que le permet la fragilité humaine. J'ai toujours eu pour très certain ce que l'on chante dans l'assemblée des hommes justes, à savoir que Dieu est un en trois personnes et qu'il est le véritable, éternel et immédiat créateur de toutes choses et leur maître, conservateur et

1. Liv. XV, ch. IX. Il se défend aussi de cette accusation dans sa lettre à Pietro de Monteforte, 5 avril 1373. (CORAZZINI, p. 337.)

2. Cecco ou Francesco était l'auteur d'un poème encyclopédique, l'*Acerba*, dans lequel on avait relevé des hérésies. Il fut condamné et brûlé à Florence.

gouverneur en toute éternité, contenant toute chose et contenu par aucune. Et chose merveilleuse et qui ne s'est jamais revue, par l'artifice de cette Déité a été engendré son Verbe éternel par l'œuvre du Saint-Esprit afin de laver la tache du genre humain causée par la désobéissance de nos premiers parents », et Boccace expose longuement, en s'en référant aux Pères de l'Église, le corps de la doctrine chrétienne.

Cette profession de foi assez inopinée n'est pas la seule ; dès le début de sa carrière littéraire, Boccace sentit le besoin ou bien eut le goût d'affirmer ses convictions religieuses ; dans les premières pages du *Filocopo*, se trouve un récit de la création de l'homme, de la venue et de l'œuvre du Messie, de la prédication des apôtres conforme aux Saintes Écritures et dans lequel Boccace prend soin d'exprimer sa foi ; ce récit toutefois a une forme assez étrange. Parlant de la Nativité, il dit : « Lorsque la terre sentit la charge nouvelle de la Divinité du fils de Jupiter.... » De même, dans l'églogue XI, il raconte tout l'Ancien Testament en donnant aux personnages des noms bucoliques.

Vers la fin du septième livre du *Filocopo*, il réitère et précise sa confession. Ilarius, « issu du noble sang athénien[1] », explique à Filocopo les vérités de l'Ancien et du Nouveau Testament et les mystères de la Rédemption. « Nous croyons le Père non créé, le Fils engendré

1. S'agirait-il du grec Barlaam, qui occupa le siège épiscopal de Geracie, dans la Calabre, grâce à la protection de Pétrarque ?

du Père seul, et le Saint-Esprit né du Père et du Fils, lesquels n'ont eu ni commencement ni fin. »

Boccace fait à nouveau un résumé de toute l'histoire sainte en commentant le chant IV de la *Divine Comédie*[1].

Dans la *Théséide* (ch. IX, st. 51-52), il donne son sentiment, qui est singulièrement déterministe, sur le libre arbitre; mais il faut dire que Thésée, dont il emprunte la voix, cherche à consoler un héros d'une défaite, on s'en souvient, assez ridicule. « C'est une chose très certaine, dit-il, que Dieu, quand il créa le monde, connut la fin de toute chose comme il l'avait auparavant connue de toute éternité. Que cela soit vrai, je le pense. Nous sommes conduits par le plaisir du Destin, dont la puissance se meut dans les cieux éternels. C'est donc bien vainement que les humains s'épuisent à lutter contre lui, et bien abusés sont ceux qui prétendent avoir le dessus par la ruse ou par la force[2]. »

1. Commentant le chant IX de la *Divine Comédie*, il décrit ainsi les hérétiques : « A ne considérer que leurs actes, ils paraissent excellents, honnêtes, honorables, doux et dévots et dignes que chacun recherche leur amitié et leur entretien ; mais, si on va plus avant et qu'on examine leurs pensées secrètes, on leur découvre les plus repréhensibles opinions, de fausses doctrines et une interprétation erronée des saintes Écritures. »

Commentant le vers : *Ch'è principio alla via di salvazione*, du deuxième chant de la *Divine Comédie*, il remarque que la foi catholique est, en effet, le commencement de la voie du salut. A propos du vers : *Guarda'in alto e vidi le sue spalle*, il fait une dissertation sur l'oraison et les conditions nécessaires pour qu'elle soit parfaite. A propos du vers : *Æoliam venit...*, il traite de la grâce efficiente. Pour le faire bref, le *Commentaire* constitue un véritable traité de théologie.

2. Le traducteur D. C. C. (1597) donne de ce passage une traduction tellement libre qu'elle devient toute chrétienne (p. 145). Dans sa lettre à Francesco Nelli, Boccace écrit que toutes les âmes ont été créées parfaites par le Créateur qui est parfait, et qu'elles sont toutes semblables entre elles quand elles s'incarnent,

En plus d'un passage de ses œuvres, Boccace se déclare le fils obéissant de l'Église. En commençant l'*Ameto*, il le soumet par avance au jugement de la « mère et maîtresse de tous les hommes, la très sainte Église de Rome[1] ».

Il y a plus. Boccace, comme nous l'apprend son testament, possédait, dans les derniers temps de sa vie, des reliques « recueillies à grand'peine et pendant bien des années dans diverses parties du monde ». Son mobilier comprenait des nappes d'autel, des vases à mettre de l'eau bénite, un tableau représentant la Vierge à côté d'une tête de mort[2]. D'ailleurs, dans son testament, il fait paraître des sentiments très pieux, ainsi qu'il convenait (1374).

Plusieurs de ses sonnets sont consacrés à louer la Vierge[3] :

O Reine des anges, ô Marie
Qui ornes le Ciel de ton aspect charmant,
Étoile, dans la mer tu diriges les navigateurs
Au port et tu enseignes le bon chemin.
. . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . .
J'espère en toi et ai toujours espéré en toi ;
Tiens-moi compte de l'amour durable et profond
Que je te porte et t'ai toujours porté.

mais elles prennent leur diversité de leur conjugaison avec les corps, l'éternité réservée. (Corazzini, *Lettere*, p. 166.)

1. Suarez affirme avoir vu un bref pontifical autorisant Boccace à recevoir les ordres sacrés malgré l'illégitimité de sa naissance. Cochin, *Boccace*, p. 13.

L'évêque Angelo Acciajuoli accordait une mission à Boccace, « confiant dans la pureté de sa foi ». — Manni, *Istoria del Decamerone*, Florence, 1749, p. 35.

2. Voir plus loin p. 237.

3. Sonnets xciv, cxv. — Cf. sonnets xcii, xciii, xcvi.

Il était resté un peu du marchand chez Boccace et, s'il donnait son amour, il entendait bien avoir du retour.

Qu'il y ait quelque désharmonie dans le caractère de Boccace, il n'y a rien là qui doive surprendre ni déplaire ; son esprit était prompt, enthousiaste, plus apte à ressentir qu'à raisonner, point philosophique, quoi qu'il en eût, et peu profond. Nul moins que lui assurément n'avait été troublé par les invectives et les doutes qu'on rencontre dans ses ouvrages.

Après sa mort, on mit si peu en doute sa piété qu'il devint presque un saint ; les auteurs d'un mystère intitulé *La Vengeance de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, qui fut joué à Metz en 1437, le classent parmi les « témoins de la divinité du Rédempteur[1] ».

1. *La vengeance Notre-Seigneur par personnages*, achevée le 28 mai 1491, par ANTOINE VÉRARD (*Bibl. Nat.*, Rés. Y, f. 72), est-elle la même pièce que celle qui fut jouée à Metz en 1437? Tout ce que l'on peut dire de certain, c'est que, comme celui de Paris, le mystère de Metz était divisé en quatre journées.

*Le Conseil des Romains.*

BOCASSE.

Juvénal, vous souvient il pas  
de la noble dame Sebille,  
quant le senach de ceste ville  
vouloit par force et sans moyen  
deifier Octovien,  
il leur dist seigneurs attendez  
temps et espace me donnez....



*CHAPITRE XVII*

# COMMENTAIRE DE LA « DIVINE COMÉDIE »

CONSEILS DE BOCCACE A PÉTRARQUE. — BOCCACE OUVRE UN COURS SUR LA « DIVINE COMÉDIE » ET L'INTERROMPT BRUSQUEMENT. — IL LE RÉDIGE. — EXPOSÉ DE SA MÉTHODE.



BOCCACE n'en fut pas moins un danger pour l'Église, non certes par ses sarcasmes, mais par la prétention qu'il avait, comme Pétrarque, d'exalter le rôle du poète, d'en faire désormais le détenteur et l'explicateur de la science et de la vérité, une manière de docteur universel, enseignant aux hommes, sans s'occuper des doctrines imposées par l'Église, non seulement leur histoire et les secrets de l'univers, mais les conséquences morales qu'ils en devaient tirer. « Le poète lettré du XIVe siècle a été le destructeur du mysticisme et de la scholastique », a dit un auteur fort instruit en ces matières[1].

Mais Boccace ne s'en doutait guère et, pris d'un beau zèle religieux, il ne se contentait pas de suivre les avis de ceux qui avaient entrepris de le réformer, il

1. DE HORTIS, *Studj sulle Opere latine*, p. 183.

voulait entraîner ses amis à suivre son exemple.

Il écrivit donc à Pétrarque pour le détourner de la poésie, lui recommandant de se reposer enfin, de se contenter, lui disait-il, « d'avoir peut-être égalé Virgile en vers et Cicéron en prose ». On ne pouvait montrer de façon plus flatteuse une touchante sollicitude. Néanmoins, dès qu'il l'eut écrite, Boccace eut regret de sa lettre. Contre son attente, toutefois, Pétrarque ne s'en montra nullement offensé. Il lui répondit longuement « qu'il n'y avait point de fardeau plus léger qu'une plume ni de plus agréable »; que les autres plaisirs fuient et blessent en charmant, tandis que la plume, quand on s'en sert, récrée et est utile non seulement à son maître, mais à beaucoup d'autres, et délasse quand on la dépose (28 avril 1373).

Au surplus, Boccace ne prêchait point d'exemple, car c'était précisément alors qu'il préparait un cours sur la *Divine Comédie.* Depuis longtemps déjà on commentait la *Divine Comédie* à Florence, non pas, ce semble, que la langue en parût obscure, mais parce que la grande érudition que Dante y fait paraître mettait souvent en défaut la courte science de ses lecteurs, et parce qu'on voulait découvrir dans son œuvre des sens cachés et symboliques. Benvenuto Ramboli d'Imola avait entrepris cette tâche, le 23 octobre 1373. Boccace lui succéda; ses lectures eurent lieu dans une église, dans l'église San Stefano, car on employait alors couramment les églises pour s'y entretenir de choses




BOCCACE EN CHAIRE

*Miniature du ms. du Carmen Bucolicon, Florence Bibl. Laurentiana, Pluteo 34. 49. A droite, en haut, Calliope encourage le poète.*

d'importance. Mais, au bout de peu de temps, quand il en était arrivé au chant XVII, il interrompit ses explications ; peut-être même quitta-t-il la ville brusquement. Sa santé s'était gravement altérée[1]; son humeur, qui n'avait jamais été accommodante, s'était aigrie[2]. Il estima qu'on ne goûtait pas suffisamment son enseignement. « Si Dante pleure, ce fut la folie d'autrui, dit-il dans le sonnet VIII, non la mienne. Mais les ennemis de toute œuvre belle et délectable n'en profiteront pas longtemps. » Peut-être que les neveux de ceux qui avaient exilé le poète, soixante-neuf ans auparavant, trouvaient un peu amers les reproches que Boccace dans son cours, de même que dans la *Vie de Dante*, n'avait pas manqué de leur adresser.

Dans le sonnet X, il revient sur cette interruption de son cours et s'en réjouit avec aigreur. « J'ai mis le vulgaire dans une galère sans biscuit et l'ai laissé en haute mer. Maintenant je considère son embarras du haut de la falaise, et j'en ris. »

Le traitement que lui avait alloué la Commune était fort élevé, il était de 100 florins.

Toutefois Boccace ne voulut pas perdre le fruit de son travail ; il rédigea les leçons qu'il avait préparées et en fit un long *Commentaire de la « Divine Comédie »*, dans lequel il en interprète le texte, en analyse l'ordonnance, en dévoile le sens caché et les allégories et sou-

1. C'est ce qu'il dit dans le sonnet VII.
2. Voir plus loin, p. 229.

vent s'étend en longues dissertations sur les personnages et les faits auxquels il est fait allusion.

L'analyse du chant x peut servir de modèle de la façon dont Boccace entendait l'explication du poème. « L'auteur, dit-il, y fait quatre choses : d'abord il décrit sa marche dans le lieu désigné ; puis il expose ses perplexités à Virgile, et celui-ci y répond ; ensuite il rapporte ses entretiens avec quelques-uns des damnés ; enfin il raconte comment il parvint, en compagnie de Virgile, en un autre lieu. La deuxième partie commence au vers : « O virtù somma » ; la troisième, au vers : « O Tosco » ; la dernière, au vers : « Indi s'ascose ». Boccace poursuit : « L'auteur dit donc, continuant le récit du chant précédent, que maintenant, *ora*, c'est-à-dire à ce moment, il marche dans un chemin secret. Il l'appelle secret pour montrer que peu de personnes le suivaient, les autres habitants de ce lieu en ayant suivi un différent. Et, pour indiquer que la foule ne s'en sert pas, il l'appelle ruelle, *calle*, ce qui signifie proprement un sentier tel que dans les forêts on en trouve frayés par des bêtes, c'est-à-dire par les troupeaux, et on les nomme *calle* parce que les bêtes les foulent, *dal callo de' piedi....* » Après quoi Boccace examine pour ainsi dire vers à vers et commente le chant. Sur Farinata degli Uberti, il donne des détails qui semblent bien abondants, si l'on songe que peu d'années s'étaient écoulées depuis les événements dont Farinata fut le héros.

Son *Commentaire* est à la fois grammatical et philologique, historique, scientifique et philosophique. Par exemple, à propos des vers :

> Questi chi son c'hanno cotanta orranza
> Che dal modo degli altri gli diparte?
> E quegli a me : l'onrata nominanza.... (ch. IV).

Boccace dit : « *Orranza,* mot qu'on a dû contracter à cause du vers, *orranza* pour *onoranza.* — *Che dal modo degli altri,* lesquels jusqu'à présent nous avons vus; — *gli diparte,* les sépare parce qu'ils ont un peu de jour, ce qui les distingue des autres. — *E quegli,* c'est-à-dire Virgile; — *a me,* me dit; — l'*onrata,* c'est-à-dire l'*onorata*; — *nominanza,* on peut par là entendre renommée.... ». Un peu plus loin, à propos des vers :

> Vidi quel Bruto che caccio Tarquino
> Lucrezia, Julia, Marzia e Corniglia
> E solo in parte vidi'l Saladino,

il raconte les hauts faits de ces quatre héroïnes et ajoute pour Saladin : « Il fut sultan de Babylone, homme de condition humble, à ce qu'il me semble avoir entendu dire, mais d'une âme élevée et très expert aux choses de la guerre ; il ambitionna de connaître les grands princes et d'être instruit de leurs coutumes, et, ne s'en fiant pas à ce qu'on lui en rapportait, il parcourut le monde et surtout les pays chrétiens sous un déguisement. »

Le commentaire du chant v, où sont décrits les tourments des voluptueux, est une longue dissertation sur les crimes de la chair ; Boccace y donne incidemment son sentiment sur la mode qu'avaient alors les Florentines de montrer leurs seins nus, et ce n'est pas pour la condamner, car, dit-il, Dieu n'aurait pas placé les seins en une partie aussi visible s'il fallait les tenir cachés, et leur fonction est auguste. Il explique aussi que le mot *inceste* vient de *ceste*, qui était la ceinture de Vénus, parce qu'elle l'enlevait pour aller à ses rencontres coupables.

A l'occasion des vers :

Ritorna a tua scienza
Che vuol, quanto la cosa è più perfetta,
Più senta'l bene, e cosi la doglienza (ch. vi).

Boccace fait une dissertation philosophique : « Nous voyons que les bonnes choses plaisent à un jeune homme sain et bien disposé, tandis qu'à un malade, dans lequel il y a moins de perfection, elles semblent amères et déplaisantes ; nous voyons également chez un jeune homme les petites douleurs ressenties avec violence, tandis qu'un malade s'aperçoit à peine qu'on le tenaille et qu'on le brûle (Boccace, on le verra, parlait par expérience) ; de même nous devons croire que les damnés souffriront autrement quand ils auront retrouvé leurs corps. »

Commentant le vers :

Temp'era dal principio del mattino [1],

il explique le système cosmographique que Paolo il Geometra lui avait sans doute enseigné.

Boccace nous a donné, au commencement du *Commentaire*, l'exorde de sa leçon inaugurale ; le tour en est curieux : « Notre nature humaine, dit-il, quoique anoblie de beaucoup d'avantages par son Créateur, est pourtant si débile qu'elle ne saurait entreprendre aucune œuvre, si futile soit-elle, sans la grâce divine. En conséquence de quoi, les anciens aussi bien que les modernes la sollicitent pieusement et s'efforcent dévotement de l'obtenir, tout au moins dans les commencements de toutes leurs entreprises. Chacun en conviendra en lisant ce que dit Platon, homme de génie céleste, au premier livre de son *Timée*. Et si Platon confesse que l'assistance divine est nécessaire à tous, combien ne le sera-t-elle pas à moi, dont l'intelligence est lente, le talent médiocre et la mémoire incertaine, alors surtout qu'il s'agit d'expliquer les artifices du style, la multitude des histoires, la sublimité du sens caché sur le voile poétique de la *Comédie* de notre Dante et que j'ai pour auditeurs des hommes de haute intelligence et de perspicacité admirable, tels que vous êtes tous, messeigneurs Florentins. Donc,

1. *Enfer*, ch. I, v. 37.

afin que ce que je vais dire soit à la gloire et à l'honneur de Dieu, et à la consolation et utilité des assistants, j'invoquerai d'abord son aide. Puis j'examinerai trois choses ainsi qu'on le fait généralement lorsqu'on aborde l'étude d'une matière qui appartient à la doctrine, à savoir quelles sont les causes de ce livre, quel en est le titre et de quelle partie de la philosophie il relève. Les « causes » de ce livre sont au nombre de quatre : la matière, la forme, la cause efficiente et la cause finale.... La cause efficiente est l'auteur Dante Alighieri ; la cause finale, de tirer les hommes de leur état actuel de misère pour leur donner la félicité.... »

En fait, ce *Commentaire* n'offrirait qu'un intérêt assez spécial de curiosité pédagogique, n'était que Boccace s'y commente lui-même abondamment et qu'il y expose ses vues sur l'amour, sur la chasteté, sur le mépris des richesses, sur les événements politiques dont sa patrie avait été le théâtre, sur toutes les questions qui l'occupaient. Hors ces points, il disserte sur le poème en érudit, presque en pédant [1]. Tout poète qu'il fût, mais poète élégiaque et bucolique, il n'en sent point du tout la profonde poésie. Il le compare, dans sa *Vie de Dante*, à un paon ! et les raisons qu'il donne sont bien étranges. « Le paon, autant qu'on peut le comprendre, possède les propriétés suivantes : sa chair est odoriférante et incor-

1. A l'occasion du chant IV, il traite amplement de Socrate, de Platon et de Solon, de la mythologie et de l'astrologie.

ruptible ; son plumage est celui d'un ange, on lui voit cent yeux ; ses pieds sont laids, et sa démarche est silencieuse. En outre, il a la voix éclatante et désagréable, toutes choses qui se rapportent très bien à la *Comédie*. Je dis donc premièrement qu'en cherchant dans beaucoup de parties le sens intrinsèque et dans beaucoup d'autres le sens intrinsèque et extrinsèque, on verra qu'elle est d'une vérité simple et immuable, sans odeur profane, mais qu'au contraire elle exhale un doux parfum de suavité chrétienne.... Le paon a les pieds laids et la démarche lente, choses qui se rapportent très bien à la *Comédie*, car, de même que le corps semble soutenu tout entier par les pieds, ainsi de prime abord il semble que toute œuvre écrite se soutienne par son style. Le style vulgaire sur lequel repose entièrement la *Comédie* est certainement commun.... La démarche lente et silencieuse du paon signifie l'humilité du style dans lequel les comédies sont nécessairement écrites, ainsi que le savent ceux qui comprennent ce que veut dire le mot comédie.... Pour finir, je dis que la voix du paon est sonore et disgracieuse, et, bien que la suavité des paroles de notre poète soit évidente, néanmoins quiconque regardera attentivement dans certaines parties de son œuvre reconnaîtra fort bien qu'elle est conforme au style de la comédie et surtout dans les endroits où il s'emporte contre les vices d'autrui[1]. »

1. Traduction Francisque Reynard, p. lx.

Que Boccace soit resté insensible aux grandes beautés de l'œuvre de Dante et n'en ait vu, si l'on ose ainsi parler, que le côté pratique, cela n'a rien de surprenant. Il avait la grâce, le sentiment très vif et très subtil de la nature, le métier ; il lui manquait le souffle ; il ne possédait aucunement les qualités qui, d'après lui, étaient nécessaires aux vrais poètes. Ce qui est singulier, c'est qu'il en convenait. Ses protestations d'humilité ne sont certainement point feintes; la preuve en est que, à la différence de Pétrarque, il n'était pas jaloux de la renommée des autres.

Le manuscrit du *Commentaire* fut, après la mort de Boccace, l'objet d'un litige entre son exécuteur testamentaire, Martino da Signa, et son frère Jacobo. Celui-ci avait confié le manuscrit à un certain Francesco di Lapo Bonamichi dit Morello, en attendant de s'être mis d'accord avec Martino; Martino l'assigna devant les consuls de l'Art du change, car Morello était changeur, pour en obtenir la restitution ; la sentence ne fut rendue qu'en 1377 ; le manuscrit y est évalué au prix assez élevé de 18 florins « ou plus »[1].

1. MANNI, *Istoria del Decamerone*, Florence, 1742, ch. XXX.



*CHAPITRE XVIII*

# LA MORT DE BOCCACE

MALADIE DE BOCCACE. — RECHUTE GRAVE. — MORT DE PÉTRARQUE. — DOULEUR QU'EN RESSENT BOCCACE. — SA MORT. — SA SÉPULTURE. — ÉPITAPHE ET VERS A SA LOUANGE. — SON TESTAMENT.



DANS les premiers jours du mois d'août 1373, Boccace fut pris, de même que l'avait été Pétrarque quelques années auparavant[1], d'une maladie de la peau qu'il qualifie de gale sèche. Une démangeaison brûlante envahit tout son corps; ses ongles suffisaient à peine à le débarrasser des squames et des boutons qui le couvraient; en outre, des douleurs de reins, des incommodités dans le ventre, un gonflement de la rate, une inflammation du foie, une toux suffocante, une extinction de voix, un mal de tête aigu et quantité d'autres maux firent languir tout son corps et mirent en guerre, dit-il, les unes contre les autres toutes les humeurs qui étaient en lui[2]. Bientôt il ne fut pas reconnaissable.

1. Sen. III, 5. Lettre XVI, édition DAVELAY, p. 152. Pétrarque y traite les médecins de « spectateurs des maladies et des malades ».

2. Lettre à Mainardo de' Cavalcanti en date du 28 août 1373, confirmée par celle adressée à Franceschino da Brossano, le 7 novembre 1374. (CORAZZINI, p. 275 et 369.) Boccace parle aussi de sa maladie dans les sonnets VII et IX.

« Je n'avais plus, dit-il, mon visage d'autrefois, ni la vivacité joyeuse de mon regard ; ma peau collait à mes os. Je désirais la mort, ayant, au reste, assez vécu et plus que d'autres, puisque j'ai atteint ma soixantième année [1]. »

Boccace avait à peine achevé de raconter à son ami Mainardo de' Cavalcanti, en grand détail, à la façon de tous les gens mal portants, ce qu'il venait de souffrir, lorsque, le 12 août, un accident nouveau se produisit. Au coucher du jour, une fièvre violente apparut, si forte que Boccace, en se mettant dans son lit, se dit qu'il n'en descendrait pas de lui-même ; à mesure que la nuit avançait, l'ardeur de la fièvre croissait ainsi que les douleurs qu'il éprouvait dans la tête ; sans cesse il se retournait sur son lit, pensant trouver quelque allège-

1. Boccace parle plus sincèrement dans le sonnet XXXVI :

C'est une dure chose et très horrible
Que d'attendre la mort; c'est une chose
Qui remplit d'épouvante, mais plus certaine
Qu'aucune autre n'a été, n'est et ne sera.

Le cours de la vie est bref,
Et l'on ne peut le remonter,
Et sur terre il n'est joie si grande
Qui ne se termine par des larmes et des regrets.

Alors pourquoi, par des œuvres,
Ne pas chercher d'étendre sa renommée
Et par elle de rendre longs nos jours si courts?

Cette pensée me donne et me conserve le courage ;
Elle m'épargne le regret des années qui s'en vont.
Elle me donne le lustre d'une longue vie.



TOMBEAU DE BOCCACE
*Église SS. Michele e Jocobo. — Certaldo*

ment à sa souffrance. Il était perdu dans sa solitude de Certaldo, n'ayant auprès de lui qu'une vieille servante qui pleurait lamentablement et s'efforçait stupidement de lui donner du courage. Boccace n'avait plus la tranquille assurance devant la mort dont il avait parlé à son ami. Le jour vint; quelques amis accoururent et tinrent conseil; ils voulaient appeler un médecin, mais Boccace, qui s'en était toujours passé dans ses précédentes maladies, résistait. Pétrarque lui avait même jadis (10 décembre 1364) écrit une lettre pour lui reprocher d'en avoir une fois consulté un[1]. Cependant il se laissa enfin persuader.

Le médecin qu'on lui amena était, dit Boccace, « un médecin de campagne accoutumé à soigner des paysans, néanmoins affable et avisé ». Il ne devait pas, comme ceux que Pétrarque lui décrivait naguère, porter une robe de pourpre garnie de parements de diverses couleurs, des anneaux étincelants à tous les doigts et, aux pieds, des éperons d'or. Il démontra à Boccace que, si on ne le débarrassait pas sur-le-champ des matières superflues et nocives qui étaient en lui, avant quatre jours il serait mort. On apporta des cau-

1. Cette lettre est une longue diatribe contre les médecins, auxquels Pétrarque assure n'avoir jamais eu recours : « Les médecins se vantent d'être les auxiliaires de la nature; ils combattent souvent contre la nature et pour les maladies; les moins mauvais gardent la neutralité et attendent le dénoûment.... Ils ont sans cesse à la bouche Aristote, Cicéron, Sénèque et, ce qui vous étonnera, Virgile, car je ne sais par quel hasard ou quelle folie il arrive qu'ils connaissent tout mieux que ce qu'ils professent. » Jadis Pétrarque avait composé une *Invective contre les Médecins.*

tères, un fourneau et d'autres instruments de torture; puis on fit au patient de larges brûlures, et, à coups de rasoir, on lui taillada la peau. Il souffrit terriblement; mais le médecin lui dit qu'il était guéri; de fait, il dormit cette nuit-là pour la première fois, et peu à peu les forces lui revinrent. Cependant il resta très affaibli. « La peau de mon corps, jadis replet, est vide, écrivait-il plus tard au gendre de Pétrarque ; mon teint est changé, ma vue s'est émoussée, mes genoux chancellent, et mes mains sont devenues tremblantes[1]. » Il prenait en haine les livres et sentait sa mémoire et ses forces mentales s'affaiblir; toutes ses pensées étaient, comme il le dit[2], « tournées vers le sépulcre ».

Sa situation financière restait d'ailleurs toujours fort gênée; il s'en ouvrit à Pétrarque, qui lui répondit que « l'homme vertueux ne peut pas se plaindre justement du manque des biens temporels » et fit de son mieux pour le conforter. Ses amis s'intéressaient à lui. Le 13 septembre 1373, il remercie avec effusion Mainardo de lui avoir envoyé à deux reprises un vase d'or plein de pièces d'or, « grâce à quoi, dit-il, il pourra acheter un vêtement pour son pauvre corps fiévreux[3] ».

1. Lettre de condoléance sur la mort de Pétrarque. (Corazzini, p. 370.)

2. Lettre à Mainardo. (Corazzini, p. 278.)

3. Corazzini, p. 287. C'est donc à tort que Villani dit qu'il eut beaucoup d'amis, mais qu'aucun ne lui vint jamais en aide. Les offres d'hospitalité ne lui avaient pas manqué non plus. Il est vrai que Boccace s'est toujours plaint de son indigence. Voir biographies de Leonardo Bruni : « Fu molto impedito dalla povertà e mai si contentò di suo stato anzi sempre querele e lagni de sè scrisse. » — Giannozzo Manetti : « Della povertà però si querelava molto che per essa la facil carriera de' suoi studi veniva ad impedirsi. »

## LETTRE SUR LA MORT DE PÉTRARQUE

Pétrarque était déjà mort depuis deux mois (18 juillet 1374), quand Boccace en fut informé par une lettre de Franceschino da Brossano, son gendre; son ami lui léguait 50 florins, avec lesquels il devait s'acheter « un vêtement chaud pour se couvrir durant ses veillées de travail ». Boccace écrivit à Brossano des paroles simples et touchantes[1] : « J'ai su par ses nombreux bienfaits envers moi dans le temps passé combien il m'a aimé vivant; je vois maintenant par ses actes que son amitié m'a suivi jusque dans sa mort, et si, dans une vie meilleure, dans ce passage que nous appelons la mort, on aime ses amis, je crois qu'il m'aimera. Il m'aimera, non certes parce que je l'ai mérité, mais parce qu'il est toujours resté fidèle à celui qu'il avait adopté une fois pour sien, et j'ai été sien pendant quarante années et plus. » Boccace s'inquiète du destin des *Triomphes*,

1. Boccace consacra un sonnet (XCVII) à la mort de son ami.

> Tu es monté, mon cher seigneur,
> Dans le royaume où chaque âme de Dieu
> Choisie pour cela aspire à monter
> A son départ de ce triste monde.
>
> Tu es là où le désir bien souvent
> T'attira de voir Lauretta;
> Tu es là où ma belle Fiammetta
> Siège avec elle à la vue de Dieu.
>
> Maintenant avec Sennuccio, avec Cino, avec Dante,
> Tu vis certain de l'éternel repos,
> Admirant des choses que nous ne concevons pas.
>
> Hélas! que ne t'a-t-il pas plu, dans ce monde errant,
> De me tirer avec toi dans ce lieu où joyeuse
> Est celle qui d'abord m'enflamma d'ardeur.

que l'on disait avoir été brûlés, et des autres œuvres de son ami, surtout de ce fameux poème de l'*Afrique*, toujours promis, toujours déclaré achevé, et dont on ne connaissait que trente vers qui avaient attiré au poète les plus vives critiques. Boccace cependant le considérait, de confiance, comme un « ouvrage divin ». Il composa un poème sur le danger qu'il avait couru d'être brûlé par l'ordre de son auteur, comme jadis l'*Énéide*, et représenta les grandes cités, Rome, Paris, Naples, Florence, accourant pour le sauver. Apprenant que le manuscrit en avait été confié à des personnes peu capables, à son sens, d'en comprendre la valeur, il redoutait qu'il ne fût défiguré ou même anéanti, et supplia Brossano d'intervenir [1]. A toute aventure, il demanda une copie du poème, offrant d'en payer les frais (lettre du 3 novembre 1374) [2]. Mais la mort ne lui laissa pas la satisfaction de la recevoir.

Boccace mourut à Certaldo le 21 décembre de l'année suivante (1375) [3]. Cette date est à peu près la seule de son existence que l'on connaisse avec précision. Il était âgé de soixante-deux ans.

Dans son testament, il avait demandé à être enterré dans l'église des Frères Augustins du Saint-Esprit, s'il

1. De Hortis, *Studj*, p. 308. Le poème de l'*Afrique* ne fut pas détruit et a été publié avec les autres œuvres latines de Pétrarque.

2. Coluccio Salutati, écrivant au gendre de Pétrarque, après la mort de Boccace, le prie de lui envoyer cette copie dès qu'elle sera achevée et s'offre à l'indemniser. Coluccio avait été très lié à la fois avec Pétrarque, avec Boccace et avec Bruni; il exerçait les fonctions de secrétaire apostolique offertes jadis à Boccace.

3. Lettre de Coluccio. Corazzini, p. 477.

mourait à Florence et dans l'église San Jacobo (appelée aussi la *Canonica*), s'il mourait à Certaldo. C'est là qu'un tombeau surmonté d'une statue de marbre lui fut érigé[1].

On lui attribue l'épitaphe suivante :

Sous cette pierre gisent les os et les cendres de Jean.
Son âme est devant Dieu ornée des mérites
D'une vie de travail. Son père fut Boccace ;
Sa patrie, Certaldo ; son étude, la poésie.

Le poète Coluccio Salutati, trouvant que le défunt ne s'était pas rendu justice, ajouta ces vers :

Pourquoi parles-tu de toi si humblement,
Illustre poète? En un langage superbe
Tu as traité des monts, des fleuves et des forêts,
Des fontaines et des lacs, des étangs et des mers,
Et ce fut un long et pénible labeur.
Tu as raconté les aventures malheureuses
Des Hommes Illustres depuis Adam,
Et tu as célébré les femmes de renom.
En trois fois cinq livres tu as révélé
L'origine mystérieuse de tous les dieux.
Nul ancien n'en avait fait autant. Ces œuvres
Innombrables t'ont rendu illustre, et ton nom
Restera éternellement fameux[2].

1. Papirio Masson est le premier qui en asse mention (1592). Il a été détruit en 1783, et les ossements du poète furent dispersés. Les débris du tombeau ont été recueillis par la comtesse Carlotta Lenzoni-Medici, dans la maison où l'on suppose qu'a vécu Boccace. — G. de Poveda, *Del sepolcro di G. Boccaccio*, Colle, 1827. — Id., *Del Cenotafio di messer G. Boccaccio*, Florence, 1828.

2. Solerti, p. 676. Il dit de même, dans sa lettre à Brossano : « Qui maintenant énumérera les femmes célèbres tirées de l'océan de l'histoire? Qui décrira les lacs, les fontaines, les forêts et les mers de tout l'univers? Qui rappellera les aventures des grands hommes et les coups surprenants de la Fortune?... »

De ses poèmes amoureux, de ses sonnets, du *Décaméron* qui devait assurer sa mémoire, il n'est point fait mention.

Le nouvelliste Franco Sacchetti fit une élégie sur sa mort :

> Maintenant la poésie est morte,
> Et les demeures du Parnasse sont vides.
> Florence a perdu soudain tout son lustre.
> Je vois bien des jeunes gens en foule
> Monter à l'assaut, s'aidant
> Non de leur courage, ils n'en ont cure,
> Mais de leur force.
> Ils se poussent pour parvenu,
> Et, imitant Catilina et non Scipion et Caton,
> Ils tiennent pour rien Lycurgue et Solon.
> Le plus puissant anéantit les autres.
> Comment espérer voir surgir un nouveau Dante,
> Alors qu'on ne sait même plus le lire ?
> Est-ce que Giovanni a fait école?
> Les temps sont révolus. S'ils reviendront,
> Je l'ignore, mais ce sera bien tard.

Dans son testament rédigé un an auparavant et signé dans l'église Santa Felicita, en présence de plusieurs témoins[1], Boccace laissait 10 solidi à l'église de

1. Ce testament se trouvait, au XVIe siècle, entre les mains de Giovan Battista Muzi de Poggibonsi, professeur de médecine à l'Université de Pise de 1555 à 1581 ; ayant appris que Hippolito Agostini était curieux d'antiquités et de vieux documents, il lui envoya cette pièce qui demeura dans sa famille jusqu'en 1673 ; Annibale di Rutilio Bichi ayant épousé en cette année Anna Eleonora, dernière descendante d'Agostini, le testament lui fut attribué. Actuellement, il est conservé à la bibliothèque de Sienne. *Il Testamento di G. Boccacccio*, Sienne, 1859. CORAZZINI, p. 415.

n: 442

TESTAMENT AUTOGRAPHE DE BOCCACE

*(Bibliothèque de Sienne)*

Santa Reparata et autant pour la reconstruction des murailles de la ville; 5 livres à la société Santa Maria de Certaldo; 10 livres pour la reconstruction de l'église San Jacobo de Certaldo; sa literie à une certaine Bruna qui était restée longtemps à son service, plus un plat en bois de noyer, deux guéridons, une bouteille, divers ustensiles et des vêtements, une robe en drap de moine, une cape, une gonelle. Il léguait à diverses personnes dont il avait inscrit les noms sur un registre soit de petites sommes, soit des objets; à un monastère de Florence, il donnait des reliques; à la fabrique de l'église S. Jacobo de Certaldo, un plateau d'albâtre et une nappe de cendal rouge, un tapis d'autel de drap vermillon, un vase d'étain pour l'eau bénite, un petit tapis de drap doublé de cendal jaune; à la femme de Francisco Lapi Bonamichi, Boccace attribuait un tableau de petite dimension où était représentée la Vierge tenant l'enfant Jésus avec une tête de mort à côté d'elle; enfin il faisait ses neveux, les fils de son demi-frère Jacobo, légataires universels pour le surplus de ses biens, meubles et immeubles y compris notamment sa maison de Certaldo[1].

Martino da Signa était désigné comme exécuteur testamentaire avec quatre autres citoyens de Florence. Boccace lui donnait l'usufruit de tous ses livres

1. Girolamo Squarciafico dit qu'il laissa un fils naturel, ce qui paraît peu admissible d'après cette clause; à vrai dire, Squarciafico écrivait plus de cent ans après sa mort.

excepté un bréviaire, à la condition qu'il prierait pour son âme et laisserait prendre copie de ses œuvres à ceux qui en feraient la demande. A sa mort, ces livres devaient être remis sans exception, et après qu'inventaire en aurait été dressé, au couvent San Spirito, et il était stipulé qu'on les déposerait dans une armoire spéciale où ils resteraient à la disposition de tous ceux qui voudraient les consulter [1].

Un peu moins de cent ans plus tard, dans la nuit du 22 au 23 mars 1471, un incendie détruisit le couvent, et la bibliothèque de Boccace fut anéantie, alors qu'une heureuse dispersion a sauvé en partie celle de Pétrarque [2].

1. De Hortis, *Studj*, p. 298.
2. A. Gaspary a mis en doute cet incendie. (*Giornale Storico della Lett. Italiana*, t. IX (1887), p. 457.)



# BIBLIOGRAPHIE

## *PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS*

Il n'existe point en France de travail d'ensemble sur Boccace, excepté l'étude de Henri Cochin (Paris, 1890). Il a été publié en revanche nombre de travaux fragmentaires sur des points particuliers de sa vie et de son œuvre, notamment par Henri Hauvette : *Recherches sur le « De Casibus Virorum Illustrium »,* dans *Entre Camarades,* Paris, 1901 ; *la Confession de Boccace,* le *Corbaccio,* dans *Bulletin italien,* nº 1, 1901 ; *le Professeur de grec de Boccace,* Chartres, 1891 ; *Chronologie des Eglogues,* dans *Giornale Storico della Lett. Italiana,* 1896. E. Gerhart a étudié le *Décaméron* (*Conteurs florentins,* Paris, 1901). M. A. Le Monnier a traduit le remarquable ouvrage de C. Voigt sur Pétrarque et Boccace, Paris, 1894.

En Italie et en Allemagne, au contraire, les travaux relatifs à Boccace sont nombreux. Il convient de citer tout d'abord l'œuvre de De Hortis : *Studj sulle Opere Latine di Boccaccio* (Trieste, 1877), qu'avaient préparé ses études précédentes (*G. Boccaccio ambasciatore in Avignone,* Tieste, 1875; *Accenni alla Scienze naturali nelle Opere di Boccaccio,* Trieste, 1877...). La biographie de Landau (Stuttgard, 1877) a été traduite et abondamment annotée par Camillo Antona-Traversi (Naples, 1882). Vincenzo Crescini a donné une *Contribution aux études sur Boccace* (Turin, 1887), qui a surtout pour objet de faire ressortir tous les passages de son œuvre où il est parlé de Fiammetta ; son travail : *Due Studi riguardanti le Opere minori del Boccaccio* (Padoue, 1882), a sensiblement le même but. Arnaldo della Torre a publié récemment une étude sur la jeunesse de Boccace (*Città di Castello,* 1905), qui doit être complétée. G. Kœrting a donné une biographie de Boccace (Leipzig, 1880). E. Rossi a étudié la mentalité de Boccace, *Dalla Mente e dal Cuore di G. Boccaccio,* Bologne, 1900. Licurgo Cappelletti a consacré une copieuse étude du *Décaméron,* Parme, 1880. Gaspary a longuement parlé de Boccace dans son *Histoire de la Littérature italienne* (Berlin, 1888, t. II), et Guiguéné dans son *Histoire littéraire d'Italie* (Paris, 1811, t. III). Francesco

# BOCCACE

Corazzini a publié les lettres de Boccace (Florence, 1877) et Guido Traversari une étude sur certaines de ses lettres autographes (Castelfiorentino, 1895). Davelay a donné la traduction des lettres de Pétrarque à Boccace (Paris, 1891). Les plus anciennes biographies de Boccace, celles de Filippo Villani, de Domenico Bandini, de Leonardo Bruni, de Giannozzo Manetti, de Sicco Polenton, de Girolamo Squarciafico, de G. Filippo Foresti, de Giuseppe Betussi, de Francesco Sansovino, de Lodovico Dolce, de Papirio Masson et de Marcantonio Nicoletti, ont été réunies et publiées dans la *Storia Letteraria d'Italia* par Angelo Solerti (Milan, 1904). Guido Traversari a publié une bibliographie des ouvrages relatifs à Boccace (Citta di Castello, 1907), qui comprend 1126 numéros, plus quelques numéros *bis*.



# INDEX ALPHABÉTIQUE


Abratomia, 11.
Abruzzes, 202 note 1.
Acciajuoli (Angelo), 217 note 1.
Acciajuoli (Niccola), 8, 66, 68, 149 note 1, 150, 151, 164.
Achelaüs, 176 note 3.
Acrimonia, 70.
Adam, 168, 235.
Adiona, 70.
Affrico, 26 note 1, 85, 87.
Africains, 204.
Agamemnon, 56, 168.
Agapes, 70.
Airam (*ou* Maria), 38.
Alberti, 84, 142.
Albornoz (cardinal), 202 note 1.
Alcibiade, 168, 205 note 2.
Alexandre de'Bardi, 19.
Alexandrie d'Égypte, 34, 36, 105.
Allegri (Francesco), 197.
Alleiram, 38 note 1.
Allemagne, 154, 204; — (empereur d'), 183.
Alpes, 119.
Amalfi, 10.
Amazones, 55.
Ameto, 3, 5, 11 note 2, 15, 21, 23, 27, 28 note 1, 50, 69, 71, 72, 73, 139, 177, 201, 217.
Ammanati, 4.
Amphion, 36.
Andalone del Negro, 13, 14, 154, 184.
André de Hongrie (roi), 174.
Andrea, comtesse d'Altavilla, 164.
Angelo, prieur de S. Michel, 196.
Angleterre, 145, 153 note 1; — (roi d'), 56 note 1.
Annavoï (Giovanna), 38 note 1.
Antoine d'Aresche, cordelier, 119 note 2.
Antoine (Marc), 161 note 1.
Anubis (dieu), 159, 160.
Apennin, 34 note 2, 57 note 1, 102.
Apollon, 36, 44, 94 note 2.
Aquino, 21, 38, 43. *Voir* Maria d'Aquino.
Arcadie, 177.
Arcita, 54, 55, 57, 58, 62.
Aristote, 134, 155, 188, 231 note 1.
Arno, fleuve, 67 note 3, 106 note 1.
Artémise, 162 note 1, 188 note 1.
Arthur *ou* Artus (roi), 146, 178.
Asenga *ou* Agnesa, 38 note 1.
Astyage, 145 note 1.
Athènes, 55; —(duc d'), 68.
Atlante, 88 note 1.
Augustin (Saint), 96, 97 note 1.
Aventin (Mont), 34 note 2.
Averne (lac), 156.
Averroès, 75.
Avignon, 102, 126.
Babylone, 223.
Bacchus, 57.
Baies, 8, 32, 151.
Bandini (Domenico), 30, 118.
Barberini, 142.
Barlaam, moine, 131, 183, 215 note 1.
Baronchi (Famille des), 171.
Bartolo del Buono (Niccola di), 72, 201.
Bavière (duc de), 101, 102.
Béatrice, 24, 32, 141, 189, 191.
Beauvau, 51, 52.
Bechino Bellincione, 179 note 2.
Bembo (Bernardo), 19.
Benintendi, 152.
Benoît de Sainte-More, 43 note 2, 47, 50 note 1, 51.
Benvenuto Ramboli d'Imola, 17, 220.
Bernabo, marchand, 114.
Bernard (Saint), 34.
Bernardino da Polenta, 91, 92.
Berry (duc de), 119.
Bessarion, 19.
Betussi, 10, 30, 92 note 2, 202 note 1.
Biancofiore. *Voir* Blanchefleur.
Blanchefleur (Blanceflor), 11, 17 note 3, 33, 35, 36, 37, 105, 128, 178.
Boccaccino, père de Boccace, 2, 3, 4, 6, 65, 66, 67, 71, 91.

# INDEX ALPHABÉTIQUE


Boèce, 19, 183 note 1.
Boileau, 183 note 1.
Bologne, 12, 17 note 2, 91, 98, 101, 108, 119, 159, 189.
Bordeaux, 56 note 1.
Borée, 176.
Brantôme, 31.
Briseida, 52.
Brossano di Amicolo (Franceschino da), 196 et 197 note 1, 200, 229, 233, 234.
Bruna, servante de Boccace, 237.
Bruni (Francesco), 195.
Bruni (Leonardo) *dit* l'Arétin, 30, 118, 152 note 1, 232 note 3, 234 note 2.
Busa di Canossa, 163 note 1.
Cacus, 34 note 2.
Calabre, 207, 208, 215 note 1; — (duc de), 72 note 1, 174.
Calchas, 44, 52 note 1.
Calandrino, 109.
Caleone, 72.
Calmena, 11.
Camerata, 106 note 1.
Camilla, reine des Volsques, 143.
Camiola Sense, 158.
Campanie, 155.
Canaries (îles), 154.
Cane della Scala, 183.
Cante, 4.
Capitole, 93, 94 note 2, 174.
Capo d'Istria, 153.
Capoue, 65.
Catilina, 236.
Caton, 236.
Cecco d'Ascoli, 214.
Ceraci (en Calabre), 215 note 1.
Cerbère, 5 note 2.
Cérès, 57.
Cerretorio, torrent, 157.
Certaldo, 38, 63, 150 note 2, 157, 196, 202, 231, 234, 235, 237.
Certaldo (Chiline de), 4.
César (Jules), 155, 186.
Charles I[er] d'Anjou, roi de Naples, 56 note 1, 76, 113, 174.
Charles IV, empereur, 101, 102, 190, 204 note 1.
Chaucer, 51, 62.
Chiline de Certaldo, 4.
Chiusi, 34 note 2.
Chypre (roi de), 110 note 1, 153, 214; — (reine de), 164.
Ciani (Gioacchino), 144, 145, 146, 147.
Cicéron, 97 note 1, 220, 231 note 1.
Cimbres (Femmes des), 161.
Cimone, 111.
Cino da Pistoia, 12, 233 note 1.
Claudia, 162.
Clément VI, pape, 91, 98.
Cléopâtre, 8, 163.
Clytemnestre, 169.
Colonna (Jacopo), 25.
Coluccio Salutati, 234 note 2, 235.
Concini (Concino), 174.
Conrad, duc de Teck, 101.
Conradin, 76.
Constance (impératrice), 158.
Constantinople, 134.
Corbaccio, 10 note 3, 69, 109, 127, 129, 130, 135, 139, 171, 172, 190.
Coriolan, 161.
Costanza, 163.
Criti, 196.
Cupidon, 34.
Dafni, 195.
Dante Alighieri, 1, 2 note 1, 3 note 1, 4, 5 note 2, 11 note 3, 12, 24, 25, 26, 28, 31, 32, 34, 61, 69, 74, 75, 79, 91, 92, 93 note 2, 97, 115, 125, 130, 140, 141, 168, 178, 179 note 1, 183, 184, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 204, 213, 220, 221, 225, 226, 228, 233 note 1, 236.
Darius, 168.
David (roi), 97.
Décaméron, 11, 24, 39, 69, 90, 103, 104, 105, 106 note 1, 108, 109, 110, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123 note 1, 124, 125 note 1, 128, 139, 141, 145 note 1, 159, 163, 170, 171 note 1, 202 note 1, 203 note 1, 208, 211, 212, 213, 236.
Déjanire, 176 note 3.
Démophoon, 82.
Diane, 85, 86, 87.
Didon, 56, 160, 168, 177.
Dietifece di Michele Gangalandi, 102.
Diomède, 47, 48, 49.
Dioneo, 108.
Dioscoride, 75.
Dolce (Lodovico), 30, 124 note 1.
Donato di Lorenzo degli Albanzani, 95 note 2, 152, 185, 197, 198.
Dryden, 62.
Duraforte (Ettore de), 91.
Durazzo (duc de), 66 note 1.
Edea, 11.
Égypte, 34.
Eletta, fille de Boccace, 96.
Eletta, petite-fille de Pétrarque, 197 note 1, 198.
Elisa, 124.
Elsa, fleuve, 202 note 1.
Emilia, 54, 55, 56, 57, 58, 62, 70, 71, 107.
Emilia, nymphe, 3.
Emilia, reine, 124 note 2.
Émilie, femme de Scipion, 163.

Énée, 177.
Énéide, 53, 61, 160, 234.
Engeldruda, 163.
Épire, 156.
Épitare, 162 note 1.
Érèbe, 196.
Espagne, 34, 37.
Espagnols, 18.
Eucomos, 3.
Euphrona, surnom du Méandre, 156.
Euripide, 134 note 1.
Eusèbe de Césarée, 155.
Ève, 158, 168.
Faenza, 91.
Falerne (Mont), 38, 66.
Farinata degli Uberti, 222.
Fauvel (roman de), 23.
Federico d'Aragon (roi). *Voir* Frédéric d'Aragon.
Félice (roi), 35, 36.
Fiammetta, 8, 12 note 1, 21, 23 note 1, 24, 25, 27, 32, 38, 39, 42, 43, 53, 54, 62, 67 note 3, 69, 70, 81, 82, 83, 84, 106, 107, 108, 114, 118, 120, 124, 137, 138, 139, 171, 203 note 2, 233 note 1.
Fiesole, 85, 88 note 1, 106 note 1.
Figiovanni (Carlos), 82.
Fileno, 34 note 2.
Filippa (Madama), 110 note 1.
Filippa de Catane, 174.
Filocopo, 3, 5, 9, 11, 17, 23, 31, 32, 35, 42, 50, 51 57 note 1, 86 note 2, 105, 118, 123, 128, 137, 139, 142, 177, 186 note 1, 215.
Filostrato, 26 note 1, 30, 32, 42, 50, 53, 55, 61 note 2, 92 note 3, 107, 177.
Filostropo, 147.
Flavius, 155.
Fleury (Florio *ou* Floire), 11, 13 note 3, 33, 34, 35, 36, 37, 105, 128, 178.
Floire. *Voir* Fleury.
Florence, 7, 34 note 2, 54, 62 note 1, 65, 67, 68, 69, 72, 91, 98, 99, 100, 101, 102, 106 note 1, 111, 112, 119, 132, 133, 134, 141 note 3, 152, 153, 166, 170, 189, 190 note 1, 192, 193, 194, 196, 202, 203, 204, 208, 212, 220, 221, 224, 225, 231, 235, 236, 237.
Florio. *Voir* Fleury.
Forli (seigneurs de), 91, 92.
France, 3, 19, 119, 145, 153 note 1; — (roi de), 111, 182.
Francesca da Rimini, 114, 144.
Francesco di Lapo Bonamichi, *dit* Morello, 228.
Francomarcos (roi), 3.
Frédéric d'Aragon (roi), 105, 183.
Frédéric II, empereur, 158.
Frioul, 7 note 2.
Gabriel (Ange), 210, 211 note 1.
Galeone, 42.
Galeotto (prince), 114.
Galigai (Leonora), 174.
Gallehaut, 115.
Garamita *ou* Gharamita, 3.
Gascogne, 110 note 1.
Gauthier de Brienne, 68.
Généalogie des Dieux, 12 note 2, 13, 93, 94 notes 1 et 2, 97, 119, 120, 124 note 2, 132, 133, 176, 178, 179, 183, 186 note 1, 189 note 2, 214.
Gênes, 13, 62 note 2, 114, 195.
Geneviève, 178.
Geniévre, 115.
Giacomo II da Carrara, seigneur de Padoue, 93 note 4.
Giammai (Jeanne), 3.
Gianni, cardeur florentin, 109.
Gianni de Procida, 105.
Giotto, 74, 80.
Giovanna, 38 note 1.
Giovanna, nièce du roi Robert, 72 note 1.
Giovanni, prénom de Boccace, 3.
Giovanni, prêtre, 109.
Giovanni de Lodi, 18 note 3.
Giovanni de Sienne, 196 note 1.
Giovanni di Domenico da Strada, 7.
Grèce, 133.
Grégoire XI, pape, 208.
Griseida, 23 note 1, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52 note 1, 108, 139, 203.
Grisélidis, 114, 117.
Gualdrada, 158.
Guglielmo de Ravenne, 198.
Guido della Colonna, 43 note 2.
Guillaume de Roussillon, 20.
Hébreux, 71.
Hécube, 76.
Hélène, 150.
Hercule, 34 note 2, 176 note 3, 177.
Hippocrate, 172.
Homère, 132, 133, 134, 149, 185.
Hongrois, dans le royaume de Naples, 89 note 2.
Honoratus (Servius), 155.
Hymette (mont), 156.
Idalagos, 3, 38, 39.
Ilarius, 215.
Iliade, 51.
Indiens, 18.
Innocent VI, pape, 126, 201.
Ischia, 105.

## INDEX ALPHABÉTIQUE


Iseult, 178.
Italie, 15, 34 note 2, 37 note 2, 45, 62 note 3, 98 note 2, 99, 101, 102, 115, 118, 119 note 2, 131, 133, 134, 154, 190, 203, 204.
Jacobo Bergamensis, 92 note 2.
Jacobus, 4.
Jacopo de Certaldo, 196 note 1.
Jacopo, frère de Boccace, 67, 91, 151, 228, 237.
Jacques III, roi de Majorque, 152 note 1.
Jean (Saint) l'Évangéliste, 182.
Jeanne de Naples, reine, 55, 89, 158, 174.
Jésus (Descente de — aux Enfers), 23.
Julien, empereur, 168.
Junon, 36.
Jupiter (dieu), 16, 23, 35 note 1, 36, 37 note 3, 156, 215; — (planète), 13.
Juvénal, 127 note 1, 138, 218 note 1.
Katzensteiner (Diapoldo), 101.
Laanea, 161.
Lancelot du Lac, 114.
Latini (Brunetto), 5 note 2.
Latran, 17.
Laure, 12, 23, 24, 32, 86 note 1, 132.
Lauretta, 108, 233 note 1.
Lelio, 35.
Le Maçon (Ant.), 120, 124 note 2, 211 note 1.
Lenzoni-Medici (comtesse Carlotta), 235 note 1.
Lia, 10 note 3, 69, 70, 78, 107.
Lisa, 107, 113.
Louis de Brandebourg, duc de Bavière, 101, 102.
Louis, roi de Naples, 89 note 2.
Lucia, Florentine, 10 note 3.
Lucrèce, 8.
Lusignan (Hugues de), 153, 176.
Lybie, 157.
Lycaon, roi d'Arcadie, 177.
Lycurgue, 56, 236.
Mainardo de' Cavalcanti, 115, 117, 166, 167, 213, 229 note 2, 230, 232.
Majorque (roi de), 152 note 1.
Malatesta (Famille), 91.
Manelli (Amaretto), 118.
Manetti (Giannozzo), 30, 118.
Manfredi (Famille des), 91.
Mantoue, 34, 119.
Maremmes, 171.
Margherita di Gian Donato de Martolis, 3 note 2, 4, 7, 66, 67, 72.
Maria d'Aquino, 21, 22, 24, 25, 27, 30, 32, 35, 37 note 3, 38, 55, 73, 90, 149, 150.
Mariella, 38 note 1.
Mars (dieu), 37, 57, 77; — (planète), 13.
Martino da Signa (Fra), 76 note 1, 147 note 2, 199, 228, 237.
Masson, 235 note 1.
Mathieu (Le Père), 174.
Matteo di Ambrosio, 208 note 1.
Mazzuchelli, 30.
Méandre, 156.
Médée, 76.
Melchissédec, 212.
Menelas, 56.
Mensola, 85, 87, 88 note 1, 139; — (fleuve), 106 note 1.
Metz, 218.
Midas (roi), 5, 12 note 1, 72, 150 note 3.
Milan, 62 note 2, 91, 99, 101, 131, 196, 197 note 1.
Minos, 56.
Moïse, 75.
Monna Nonna de' Pulci, 111.
Mont-Cassin, 17.
Montferrat (Marquise de), 111.
Mopsa, 70,
Morée, 66.
Mugone (torrent), 34 note 2, 88 note 1.
Mussato (Alb.), 179 note 1.
Musset (Alfred de), 112.
Naples, 3, 5, 7, 8, 12, 17 note 3, 19, 34, 39, 42, 62 note 2, 65, 66, 67, 68, 72, 76 note 1, 80, 89, 90, 145, 149, 150, 151, 152 note 1, 166, 167, 198 note 1, 202 note 1, 207, 208, 212 note 1, 234.
Narcisse, 56.
Neifile, 107.
Nelli (Francesco), 76 note 1, 150, 152, 171 note 2, 216 note 1.
Nello di Pietro Stefano, 153.
Nemrod, 76.
Nestor, 56.
Niccolo da Montefalcone, 207.
Niccolo d'Este, marquis de Ferrare, 118.
Nicoletti (Marcantonio), 7 note 2.
Nil (fleuve), 155.
Ninfale Fiesolano, 26 note 1, 27, 69, 84, 85, 86, 89, 106 note 1, 118, 139.
Nisus, 38.
Numicio (fleuve), 155.
Œuf (Château de l'), à Naples, 80.
Oignon (Frère), 210, 211 note 1.
Olimpia, 162, 198, 199.
Olympe (Mont), 156.
Ordelaffi (Famille des), 91.
Orgigonte, 161.

Orlandini (Simon Janis), 4.
Orose (Paul), 155.
Orsini (Fulvio), 19.
Orsini (Niccola), 152 note 1.
Orso (Niccolo), 202 note 1.
Orythie, 176.
Ostasio da Polenta, 92.
Ovide, 8, 38, 82, 86 note 1, 127.
Padoue, 34 note 2, 93 note 4, 99, 131, 133 note 3, 196 note 1.
Palémon, 54, 55, 58, 62.
Pallas, 196.
Pamfilo, 82, 83, 107.
Pampinea, 11, 105, 114.
Pandaro (Pandarus), 45, 46, 47, 51.
Pandore, 139.
Paolina, 159, 160, 163.
Paolo, 114.
Paolo de Dagonari, *dit* Geometra, 13, 179 note 2, 225.
Paolo Perugino, 12.
Paris, 2, 17 note 2, 20 note 2, 98, 112, 192, 218 note 1, 234.
Parme, 212.
Parthenius, 86 note 1.
Parthénope (Mont), 23, 37 note 3.
Pasquino, 111.
Pavie, 195, 196.
Pepoli (Famille), 91.
Pères de l'Église, 215.
Pétrarque (François), 2, 5 note 2, 7, 12, 14, 15, 17, 18, 19, 23, 24, 25, 28, 32, 42 note 2, 48, 52, 69, 72, 80, 86 note 1, 91, 92, 93, 94, 95 note 1, 96, 98, 99, 100, 116, 118 note 1, 119, 121, 124 note 2, 131, 132, 133, 134 note 1, 135, 136, 141 note 2, 144, 145, 147, 148, 149, 150, 152, 153, 154, 156, 158, 166, 167, 176, 179 notes 1 et 2, 183, 185, 189, 190 note 2, 192, 193, 195, 196, 197, 200, 204, 208, 213, 219, 220, 228, 229, 231, 232, 233, 234, notes 1 et 2, 238.
Phèdre, 82 note 1.
Philomène, 124.
Phyllis, 82.
Pierre d'Aragon, 56 note 1.
Pierre Damien, 18.
Pierre de Ravenne, 18.
Pierre Ier, roi de Sicile, 113.
Pierre des Vignes, 3 note 1.
Pietro de Monteforte, 176 note 1, 179 note 2, 214 note 1.
Pietro da Muglio, 196 note 1.
Pietro Tresanti, 109.
Pietroni (Pietro), 144.
Pilate (Léonce), 12, 131, 132, 133, 134, 135, 185.
Pino de Rossi, 27, 169, 201, 202.
Pise, 12, 98; — (Campo Santo de), 106 note 1.
Pizzinghe, 2 note 1, 190, 213.
Plano Carpini (Giovanni), 154 note 1.
Platon, 78, 133, 134, 179 note 3, 225, 226 note 1.
Pline, 155.
Pluton, 23, 37 note 3.
Pô (fleuve), 16, 34 note 2, 155.
Podere della Fonte, 106 note 1.
Pogge, 19, 101 note 1, 204.
Pola, 7 note 2.
Polenta (Famille des), 91, 92.
Politien, 57.
Pollux, 56.
Polo (Marco), 154 note 1.
Polydore, 3.
Pompea Paolina, 160.
Pompée, 165 note 1.
Pomponius Mela, 155, 157.
Ponte-Vecchio, 67 note 3.
Poppea, 163.
Pordenone (Oderico de), 154 note 1.
Pouilles (Les), 7 note 2.
Poussin, 10.
Pouzzoles, 151.
Premierfait (Laurent de), 119.
Priam, 43.
Proba, 163.
Prométhée, 176.
Provence, 154; — (langue provençale), 20.
Pulci, 119.
Pygmalion, 56.
Quadrivium, 70.
Ravenne, 18, 19 note 1, 34 note 2, 91, 190 note 1.
Recco (Niccologo da), 154.
Réforme, 212.
Renaud de Montauban, 178.
Reparata (Santa), ses reliques, 212 note 1.
Rhadamante, 56.
Rhodes (Ile de), 34.
Rimini, 91.
Robert Guiscard, 76.
Robert, roi de Naples, 5, 12, 21, 72, 76, 89, 93, 150 note 3, 156, 185.
Romagnes, 91, 202 note 1.
Roman de la Rose, 62.
Rome, 17, 34 note 2, 36 37, 92, 93 note 1, 98 note 2, 101, 161, 202 note 1, 203, 204 note 1, 209, 213, 217, 234.
Ronsard, 30.
Rossi (Pino de). *Voir* Pino.
Rousseau (J.-J.), 143.
Rubicon, 155.
Sacchetti (Francesco), 236.
Saint-Jacques-de-Compostelle, 35.

Saint-Jean-d'Acre, 128.
Saint-Marc (place), 210.
Saint-Siège, sa politique, 91, 101, 102, 126, 194, 195.
Saladin, 76, 212, 223.
Salieto (fleuve), 155.
Salimbene (Fra), 212.
Salomon, 12 note 1.
Samnium, 43.
Samson, 168.
San Lorenzo (Église), 65.
San Lorenzo (Monte), 23.
Sansovino, 30.
San Spirito (Couvent de), à Florence, 234, 238.
San Spirito (Église), 35.
San Stefano (Abbaye de), 207.
San Stefano (Église) à Florence, 220.
Sant' Ambrogio, paroisse de Florence, 68, 69.
Santa Chiara (Monastère de), à Naples, 80.
Santa Felicità (Église), à Florence, 236.
Santa Reparata (Église), à Florence, 237.
Sapho, 162.
Sardanapale, 205 note 2.
Sarzana (Paix de), 101.
Saturne (dieu), 76; — (planète), 13.
Savonarole, 119.
Scipion l'Africain, 156, 163, 186, 190 note 2, 236.
Scipions (Les), 17 note 2.
Seine (fleuve), 3.
Sempronia, 140 note 2, 163.
Sénèque, 82 note 1, 160, 231 note 1.
Sennuccio, 233 note 1.
Settignano, 106 note 1.
Shakespeare, 51.
Sicco Polenton, 92 note 2, 118.
Sichée, 56.
Sicile, 34, 56 note 1, 113, 183.
Sienne, 144.
Sigheri (Girolamo), 112.
Simona, 111, 112.
Simonide, surnom de Nelli, 150.
Socet (source), 156.
Socrate, 226 note 1.
Solinus, 155.
Solon, 226 note 1, 236.
Sophocle, 134 note 1.
Sophonisbe, 163.
Squarciafico (Girolamo), 10, 30, 186 note 1, 237 note 1.
Stace, 62 note 1.
Stilbone, marchand, 195.
Suarez, 217 note 2.
Sulpicia, 162.
Sulpicia, femme de Fulvio, 140 note 2.
Sylvain, surnom de Pétrarque, 100.
Templiers, 4, 17 note 1.
Téniers, 85.
Testament (Ancien et Nouveau), 215.
Thébaïde (La), 60, 69.
Thésée, 54, 55, 56, 57, 58, 216.
Théséide (La), 22, 32, 53, 54 note 1, 60, 61 notes 2, et 3, 137, 138, 139, 216.
Thrace, 36.
Tibère, empereur, 159, 160.
Tibre (fleuve), 34 note 2.
Tiflo, 147.
Tirona, 88 note 1.
Toscane, 3, 101, 134.
Trèves, 211.
Trieste, 153.
Tristan, 51, 77.
Trivium, 70.
Troie, 44; — (roman de), 50, 51.
Troilo (Troïlus), 26 note 1, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 50, 52 note 1, 108.
Tullia, 197.
Turenne (Comtesse de), 101 note 1.
Tyrol, 101.
Udine, 102.
Ugo di San Severino, 152 note 1.
Ulysse, 56, 133 note 2.
Urbain V, pape, 194, 202 note 1.
Van (Lac de), 157.
Varlungo, 106 note 1.
Varron, 97 note 1, 155.
Vatican, 16; — (colline du), 156.
Vaucluse, 99; — (fontaine de), 155.
Venise, 62 note 2, 119, 152, 157, 186 note 1, 196, 202 note 1.
Vénus, 8, 28, 36, 37, 39, 57, 58, 62, 70 note 2, 71, 77, 85, 87, 139, 177, 224.
Vêpres Siciliennes, 56 note 1.
Vérard (Antoine), 218 note 1.
Vérone, 99, 183.
Vestales, 161.
Vésuve, 157.
Véturie, 161, 162.
Vicence, 119.
Vierge (Sainte), 34, 130, 199, 217, 237.
Villani (Filippo), 10, 19, 26, 27, 30, 93, 118, 232 note 3.
Villani (Matteo), 98 note, 1 212 note 1.
Violante, surnommée Tullia, 197 note 3.
Virgile, 27, 66, 75, 100, 146, 220, 222, 223.
Virginie, 161 note 3.
Visconti (Giovanni), 99, 101, 102.
Viso (Mont), 155.
Viterbe, 202 note 1.
Volumnius (L.), 161 note 3.
Zanobi di Strada, 7, 92, 190 note 2, 202.
Zénobie, 163.
Zoroandar (Lac), 157.
Zumbini, 79 note 2.

# TABLE DES GRAVURES


Pl. 1. — Statue de Boccace a Certaldo ........... Page Frontispice.

Pl. 2. — Fresque du Campo Santo de Pise. — Le Triomphe de la mort.................................... Page 160

Pl. 3. — Maison de Boccace. — Certaldo.................. Page 202

Pl. 4. — Boccace en Chaire. — Miniature du ms. du Carmen Bucolicon Florence, Bibl. Laurentiana, Pluteo, 34, 49......................................... Page 220

Pl. 5. — Tombeau de Boccace. — Église SS. Michele e Jacobo. — Certaldo .................................... Page 230

Pl. 6. — Testament autographe de Boccace (Bibliothèque de Sienne) ...................................... Page 236




# TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION........................................................ Page v

*CHAPITRE I.*

JEUNESSE DE BOCCACE.

Sa naissance à Paris. — Son père Boccaccino. — Apprentissage commercial. — Études théologiques. — Arrivée à Naples. — Baïes. — Ses premières amours. — Ses maîtres. — Son érudition.......................... Page 1

*CHAPITRE II.*

« FIAMMETTA. »

La beauté selon Boccace. — Première rencontre. — Récits de Boccace. — Maria ou Fiammetta, dame poétique de Boccace. — Amour de Boccace pour la nature. — Ses sonnets amoureux. — Réalité de son amour............ Page 21

*CHAPITRE III.*

LES POÈMES D'AMOUR.

Sources du *Filocopo.* — Sujet du roman. — Boccace y mêle ses aventures personnelles. — La *Cour d'Amour*, ébauche du *Décaméron.* — Le *Filostrato.* — Dédicace à Fiammetta. — Sujet du poème. — Boccace y raconte sa douleur. — Moralité qu'il en tire...................... Page 33

*CHAPITRE IV.*

LA JALOUSIE DE BOCCACE. — LA « THÉSÉIDE ».

Boccace raconte dans la *Théséide* ses propres douleurs. — Action du poème. — Description du tournoi des Cent. — Description de la beauté d'Émilia. — Sources....... Page 53

*CHAPITRE V.*

RETOUR A FLORENCE.

Causes du retour de Boccace. — Son chagrin de quitter Naples. — Son activité littéraire à Florence. — L'*Ameto*. — Confession de Boccace. — Analyse de l'*Amorosa Visione*........................................ Page 65

*CHAPITRE VI.*

LES ROMANS D'ANALYSE.

Boccace se ressaisit. — La *Fiammetta* est un roman psychologique. — Moralité qu'en tire Boccace. — Le *Ninfale* est également destiné à montrer les dangers de l'amour. — Analyse de cette idylle.................. Page 81

*CHAPITRE VII.*

AMBASSADES DE BOCCACE. — SA LIAISON AVEC PÉTRARQUE.

Boccace à Naples. — Retour à Florence. — Boccace y est chargé de missions importantes. — Sa première rencontre avec Pétrarque. — Admiration de Boccace pour Pétrarque. — Il obtient d'être envoyé en mission auprès de lui.... Page 89

*CHAPITRE VIII.*

LE « DÉCAMÉRON ».

Le *Décaméron* est une œuvre impersonnelle. — Réminiscences des œuvres antérieures. — Fiammetta, Lia, Pampinea. — La femme dans le *Décaméron*. — La jeune fille. — Opinion postérieure de Boccace sur son œuvre. — Lettre de Pétrarque. — Fortune du *Décaméron*...... Page 103

*CHAPITRE IX.*

MISOGYNIE DE BOCCACE. — LE « CORBACCIO ».

Boccace ne peut renoncer à l'amour. — Aventure avec une veuve qui le bafoue. — Diatribes de Boccace contre les femmes et contre le mariage. — L'*Invective contre une mauvaise femme* ou le *Corbaccio*. — Analyse.......... Page 121

*CHAPITRE X.*

LE PROFESSEUR DE GREC DE BOCCACE, LÉONCE PILATE.

Pilate mis en relations avec Boccace par Pétrarque. — Boccace le fait venir à Florence. — Ils étudient Homère. — Pilate professe à l'Université de Florence............ Page 131

*CHAPITRE XI.*

LA CONVERSION DE BOCCACE.

Crise morale. — Maximes contenues dans les œuvres de Boccace. — Regrets du temps qui s'écoule. — Moralité des œuvres de Boccace. — Conseils sur l'éducation. — Révélations faites à Boccace par un moine. — Croyances superstitieuses de Boccace. — Boccace renonce à sa vie passée ........................................ Page 135

*CHAPITRE XII.*

ŒUVRES LATINES.

Voyage à Naples. — Déconvenue de Boccace. — Séjour à Venise auprès de Pétrarque. — Retour à Florence. — Boccace se consacre aux études sérieuses. — Sa grande érudition. — Passages intéressants du *Dictionnaire géographique*. — Les femmes illustres. — Moralité que tire Boccace de leurs biographies. — Son sentiment sur les femmes ........................................ Page 149

*CHAPITRE XIII.*

ŒUVRES LATINES (*suite*).

Boccace a peu d'ardeur à rédiger le traité des *Infortunes des Hommes Illustres*. — Encouragements de Pétrarque. — Ordonnance de ce livre. — Enseignements que Boccace entend tirer des *Infortunes* qu'il raconte. — La *Généalogie des Dieux* est un traité raisonné de mythologie. — Défense de la poésie et des poètes ............................ Page 165

*CHAPITRE XIV.*

CULTE DE BOCCACE POUR DANTE.

Le poète selon Boccace. — Dante répond à cet idéal. — Boccace compose sa biographie poétisée. — Nouvelle ambassade de Boccace auprès du Saint-Siège. — Boccace chez le gendre de Pétrarque. — Son amour paternel .... Page 187

*CHAPITRE XV.*

SENTIMENTS DE BOCCACE EN POLITIQUE.

Fonctions publiques exercées par Boccace. — Son éloignement pour la politique. — Son goût de la retraite. — Certaldo. — Son patriotisme ........................... Page 201

## TABLE DES MATIÈRES

*CHAPITRE XVI.*

LA FOI RELIGIEUSE DE BOCCACE.

Nouveau voyage de Boccace à Naples. — Il se croit joué par l'abbé Niccolo. — Ses sentiments en matière religieuse. — Railleries contre le clergé et contre les moines. — Professions de foi.................................. Page 207

*CHAPITRE XVII.*

COMMENTAIRE DE LA « DIVINE COMÉDIE ».

Conseils de Boccace à Pétrarque. — Boccace ouvre un cours sur la *Divine Comédie* et l'interompt brusquement. — Il le rédige. — Exposé de sa méthode............... Page 219

*CHAPITRE XVIII.*

LA MORT DE BOCCACE.

Maladie de Boccace. — Rechute grave. — Mort de Pétrarque. — Douleur qu'en ressent Boccace. — Sa mort. — Sa sépulture. — Épitaphe et vers à sa louange. — Son testament........................................ Page 229



3067-08. — CORBEIL. IMPRIMERIE ÉD. CRÉTÉ.



